THE LIBRARY OF CONGRESS

THE LIBRARY OF CONGRESS

COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES
D'ÉMILE SOUVESTRE

ŒUVRES COMPLÈTES D'ÉMILE SOUVESTRE

Format grand in-18

Les anges du foyer	1 vol.
Au bord du lac	1 —
Au coin du feu	1 —
Chroniques de la mer	1 —
Les clairières	1 —
Confessions d'un ouvrier	1 —
Contes et nouvelles,	1 —
Dans la prairie	1 —
Les derniers bretons	2 —
Les derniers paysans	1 —
Deux misères	1 —
Les drames parisiens	1 —
L'échelle de femmes	1 —
En famille	1 —
En quarantaine	1 —
Le foyer breton	2 —
La goutte d'eau	1 —
Histoires d'autrefois	1 —
Les péchés de jeunesse	1 —
Pendant la moisson	1 —
Un philosophe sous les toits	1 —
Récits et souvenirs	1 —
Les réprouvés et les élus	2 —
Riche et pauvre	1 —
Scènes de la chouannerie	1 —
Scènes et récits des Alpes	1 —
Scènes de la vie intime	1 —
Les soirées de Meudon	1 —
Sous la tonnelle	1 —
Sous les filets	1 —
Souvenirs d'un vieillard, la dernière étape	1 —
Sur la pelouse	1 —

Paris. — Imprimerie de Wittersheim, rue Montmorency, 8.

EN FAMILLE

PAR

ÉMILE SOUVESTRE

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS.

1859

Reproduction et traduction réservées

PQ2429
S7E4
1859

EN FAMILLE

LE PRÉCEPTEUR D'UN ROI

Un khalife de Perse avait un fils unique destiné à lui succéder. Rien ne manquait à l'enfant de ce que la nature peut donner : il était fort comme un cèdre, beau comme le soleil couchant, et quant à son esprit, il ressemblait à une terre opulente ; tous les bons enseignements y germaient et portaient leurs fleurs.

Le khalife voulut cultiver un naturel si heureux,

et faire, s'il se pouvait, du jeune prince un souverain accompli.

— Les vices d'un simple particulier ne nuisent qu'à lui-même, disait-il souvent; mais ceux d'un prince peuvent rendre un peuple entier misérable. Nous autres rois, nous ressemblons à ces géants enfermés sous les montagnes de l'Occident, et qui ne peuvent faire un mouvement sans que le continent tout entier ne tremble. C'est pourquoi je veux confier l'éducation d'Azaël à un homme sage, qui puisse le rendre utile et bon pour ceux qu'il doit un jour gouverner.

Des messagers furent donc envoyés en Perse et dans tous les royaumes voisins, pour annoncer que le grand roi Arould-Archirck demandait un gouverneur qui pût préparer son fils à bien régner. On promettait à celui qui présenterait le meilleur plan d'éducation plus de richesses qu'il n'en avait vu dans ses songes de jeunesse.

Il vint de tous côtés des savants, quelques-uns atti-

rés par l'espérance d'accomplir le bien, d'autres par le désir orgueilleux de faire régner leurs doctrines, mais presque tous par l'appât de la récompense promise.

Au jour indiqué, ils se trouvèrent réunis dans la plus grande salle du palais. Le roi était sur son trône, entouré de ses plus habiles conseillers : à ses pieds se tenait Azaël, comme un jeune lion, promenant son doux et puissant regard sur l'assemblée.

Le signal fut donné, et chaque candidat s'avança par ordre d'inscription pour faire valoir ses droits au titre de précepteur. Mais tant de systèmes furent alors développés, qu'il serait plus facile de compter les courbes que décrit le cerf-volant lancé sur la montagne. Il y en eut qui soutinrent que le seul enseignement à donner à un roi était celui de la guerre, parce qu'il fallait avant tout qu'il se rendît redoutable aux ennemis; d'autres développèrent les avantages du commerce, et soutinrent que le principal devoir d'un

prince était de le favoriser; d'autres présentèrent la piété, la justice, la générosité, la clémence, la sensibilité, comme les vertus qu'il devait surtout cultiver.

La plupart firent de fort beaux discours pour soutenir leur opinion, et il se prononça ce jour-là dans le palais du grand Arould-Archirck plus de paroles fines, éloquentes ou harmonieuses, qu'il n'en avait été dit depuis sa fondation, bien qu'elle datât de plusieurs siècles.

Cependant le khalife ne paraissait pas convaincu.

— Ce que j'ai entendu a réjoui mon esprit, dit-il, mais sans le satisfaire. Vous êtes pour moi autant d'étoiles dont chacune répand une clarté charmante; mais les étoiles sont encore la nuit, et toutes ensemble ne peuvent égaler un seul soleil. Vous avez songé à faire de mon fils un prince selon vos désirs, et non un roi préparé à tous les événements. Vous avez agi, enfin, comme d'habiles tailleurs à qui l'on demande-

rait un vêtement que l'on pût toujours garder, et qui apporteraient, les uns une cuirasse de guerre, les autres une pelisse de fête, ceux-ci un habit noir pour le chaud, ceux-là pour la froidure. N'y a-t-il donc aucun de vous qui puisse préparer à l'âme d'Azaël un vêtement convenable pour tous les temps, tous les lieux et tous les usages.

Les savants se regardèrent, mais aucun ne répondit, et il y eut un long silence.

Alors un officier du palais dit qu'il y avait à la porte une sorte de mendiant qu'on n'avait point voulu admettre à cause de son aspect misérable, et qui se vantait de pouvoir satisfaire aux désirs du roi. Arould-Archirck ordonna qu'on le fît venir.

C'était un pauvre derviche, vêtu de toile, et portant une barbe blanche qui lui descendait jusqu'à la ceinture. Comme il s'était prosterné, en entrant, devant le trône, le khalife lui dit doucement de se relever, et s'excusa de ce que l'on eût refusé de le recevoir plus tôt.

— Cela devait être, observa le derviche; quand un homme franchit le seuil d'une porte, on le reçoit toujours selon l'habit qui le couvre; mais lorsqu'il sort, on le reconduit selon l'esprit qu'il a montré.

Arould-Archick sourit.

— Nous allons juger alors de quelle manière tu dois être reconduit, dit-il. Que feras-tu de mon fils pour le rendre digne de régner?

— J'en ferai un homme, répondit le derviche.

— Et quels moyens faut-il employer pour cela?

— Il n'y en a que deux : vouloir et attendre. Avec la volonté et la patience, la feuille de mûrier devient satin.

— Mais quelles sont les vertus qui, à tes yeux, constituent l'homme?

— Je suis prêt à vous le dire, khalife.

— Expose ton système.

Le derviche leva la tête, et, promenant autour de lui un regard tranquille, il commença en ces termes :

« Il existait autrefois au Caire un jeune homme, appelé Ismar, que le hasard avait fait pauvre et obscur, mais que la nature avait comblé de ses dons. Lorsqu'il vint au monde, sa mère, qui était veuve, faible et misérable, accusa Dieu de lui imposer une charge à laquelle elle ne pourrait suffire, et elle eût maudit la naissance d'Ismar si une mère pouvait maudire son fils.

» Un soir qu'elle était penchée sur le berceau de l'enfant, pleurant le présent et songeant avec effroi à l'avenir, elle entendit une voix mystérieuse qui lui disait d'avoir confiance, et que Ismar était réservé à d'heureuses destinées.

» Celui-ci grandit, en effet, joyeusement au milieu de la pauvreté, uniquement occupé d'aimer sa mère et d'alléger pour elle le fardeau des jours.

» Il venait de toucher à sa vingtième année lorsque la pauvre femme mourut. Après lui avoir rendu les honneurs funèbres, Ismar ne voulut point habiter

plus longtemps une ville qui lui rappellerait sans cesse la perte qu'il venait de faire; il désirait d'ailleurs tenter la fortune, et il quitta le Caire en prenant au hasard le premier chemin qui s'offrit devant lui.

» Il cheminait assez tristement (car la solitude est un vent desséchant qui énerve l'âme), lorsque, vers le soir du premier jour, il aperçut un étranger assis près d'une fontaine.

» Ismar, qui avait soif, s'approcha en lui adressant un vœu de bonheur auquel l'étranger répondit; il offrit même au jeune Égyptien sa tasse pour boire à la source, et lui fit place à côté de lui sous l'ombre du palmier. C'était un homme d'apparence presque grossière, mais dont la taille élevée et les membres robustes annonçaient une vigueur peu commune.

» Après une assez courte conversation, dans laquelle il apprit à Ismar qu'il s'appelait Rocad et avait aussi quitté son pays pour chercher fortune, il pro-

posa au jeune homme de faire route ensemble, afin de diminuer l'ennui et les dangers du voyage. Celui-ci accepta volontiers, et tous deux continuèrent à marcher vers l'Occident.

» Le second jour, ils arrivèrent, un peu avant la nuit, sur le bord d'une rivière qu'avaient gonflée les pluies d'orage, et dont les eaux débordées roulaient avec fracas. Ils se demandaient comment il leur serait possible de la traverser, lorsque deux autres voyageurs arrivèrent. L'un était un jeune homme au regard d'aigle, au geste hardi, et portant l'habit de guerre; l'autre, plus âgé, avait le front large et pensif : il s'appelait Ourphaly, et son compagnon Akor. Tous deux s'arrêtèrent près de Rocad et d'Ismar en regardant le fleuve.

» — Avez-vous quelque moyen de passer sur l'autre rive? demanda Ourphaly à ce dernier.

» — Nous en cherchions un lorsque vous êtes arrivés, répondit le jeune homme.

» — Qui nous empêche d'attendre que le débordement ait diminué? observa Rocad.

» — Ou de passer le torrent à la nage? ajouta Akor.

» Le voyageur au regard pensif secoua la tête.

» — Si nous attendons, il faudra demeurer la nuit sur ce rivage, répondit-il, et nous serons égorgés par les brigands du désert ou dévorés par les bêtes sauvages; quant à traverser ce fleuve à la nage, vous seul, Akor, pourriez l'essayer. Cherchons donc quelque autre moyen de sortir d'embarras. N'avons-nous point vu ici près une barque tirée à sec et renversée sur la rive?

» — En effet, répliqua Akor; mais il faudrait vingt hommes pour la retourner, et six bœufs pour la traîner au fleuve.

» — Qu'à cela ne tienne, observa Rocad; ce n'est point un travail au-dessus de mes forces.

» Et, en effet, lorsqu'il eut été conduit vers la barque, il la renversa seul et la mit à flot.

» — Maintenant, par quel moyen pourrons-nous la diriger, sans rames, sur ces vagues ? demanda Ismar.

» — Ne vois-tu pas cette longue corde ? reprit Ourphaly; en se jetant à la nage, Akor peut en attacher un bout aux arbres de la rive opposée, tandis que nous garderons l'autre.

» — Je comprends, dit Ismar; mais ton compagnon ne craindra-t-il point de s'exposer à un tel danger?...

» — Donne! interrompit brusquement le jeune guerrier en saisissant la corde.

» Et, s'élançant dans les eaux, il atteignit bientôt le bord opposé; ses compagnons ne tardèrent pas à le rejoindre.

» — Par le ciel! dit alors Rocad en s'adressant aux deux nouveaux venus, notre association a été trop heureuse pour que nous nous séparions ainsi.

» — Vous plaît-il que nous continuions ensemble? demanda Ourphaly.

» — Où allez-vous?

» — A la recherche de notre destinée.

» — Nous de même.

» — Alors, soyons frères, et que Dieu nous protége !

» Les quatre voyageurs se serrèrent la main, et se dirigèrent ensemble vers le plus prochain village.

» Ils trouvèrent les habitants réunis devant les cabanes, et s'avancèrent vers eux pour demander un gîte. Après les avoir considérés quelque temps avec des regards scrutateurs, un vieillard se leva et leur fit signe de le suivre. Il les conduisit vers une maison construite avec des troncs d'arbres et composée de deux pièces, les fit entrer dans la seconde, étendit sur une natte quelques provisions, puis se retira.

» Bien qu'un tel accueil eût droit d'étonner les quatre étrangers, ils se mirent à souper sans trop s'inquiéter de la rudesse de leur hôte.

» L'autre chambre de la cabane s'était remplie peu

à peu d'hommes qui causaient vivement dans une langue étrangère. Ourphaly se leva pour les entendre de plus près; mais après avoir prêté l'oreille quelque temps, il revint tout ému vers ses compagnons.

» — Nous sommes tombés au milieu d'une tribu d'assassins! dit-il à voix basse, et nos hôtes complotent de nous égorger dès que nous serons endormis.

» — Qu'ils y viennent! s'écria Akor en tirant son épée.

» Ourphaly lui imposa silence.

» — La lutte serait inutile, reprit-il, car ils sont trop nombreux; nous ne pouvons songer qu'à la fuite.

» — Malheureusement cette chambre est fermée de tous côtés, et nous ne pouvons sortir qu'en traversant la pièce voisine, où sont nos ennemis.

» — Je trouverai moyen de tout arranger, reprit Ourphaly. Toi, seulement, Akor, va trouver nos hôtes afin de leur ôter toute défiance, et détourne leur at-

tention jusqu'à ce que tu entendes le signal de nous rejoindre. Pendant ce temps, Rocad, dont nous connaissons la vigueur, arrachera quelques-uns des troncs d'arbre qui forment la cabane, et nous ouvrira ainsi une issue par laquelle nous pourrons fuir.

» Les quatre voyageurs approuvèrent l'expédient d'Ourphaly. Tout réussit au gré de leurs désirs; et lorsque les bandits entrèrent au milieu de la nuit pour les égorger, ils trouvèrent la pièce vide, et comprirent que leur dessein avait été découvert.

» Cependant les voyageurs continuaient leur route, traversant tour à tour des déserts et des pays cultivés. Ils coururent beaucoup de dangers; mais la sagesse d'Ourphaly, aidée de la force de Rocad et de la bravoure d'Akor, réussit toujours à les sauver.

» Ils arrivèrent ainsi à une grande ville de l'Abyssinie, où régnait le grand roi Liré, surnommé le *Tigre-Noir* à cause de sa cruauté. Leurs bourses étaient

épuisées, et ils auraient eu honte de mendier. Ils se consultèrent sur les moyens de se procurer de quoi vivre en attendant la grande fortune que tous espéraient; mais Rocad leur dit de ne point se mettre en peine pour si peu, et qu'il se chargeait de pourvoir à leur subsistance.

» Il se rendit, en effet, sur le marché, au lieu où se tenaient les portefaix, et offrit ses services aux marchands qui venaient y faire de gros achats. Sa force prodigieuse le fit bientôt rechercher; et comme il portait des fardeaux que vingt hommes ordinaires n'auraient pu soulever, il parut très-modéré en demandant le salaire que l'on eût donné à dix travailleurs. De cette manière, ses compagnons et lui vécurent dans l'abondance de toute chose.

» Mais aucun d'eux ne trouvait la destinée qu'il avait attendue, et tous commençaient à se désespérer, excepté Ourphaly, qui leur répétait sans cesse la belle maxime de Saadi : « Ne renonce jamais au bonheur.

» Les sources du bien et du mal sont cachées, et tu » ignores laquelle doit s'ouvrir pour arroser l'espace » de l'avenir. O homme ! ô toi, qui que tu sois, mon » frère, dans le malheur sois patient et espère. »

» Il y avait déjà plusieurs mois qu'ils vivaient ainsi, ballottés entre le découragement et les mauvaises pensées (car les esprits oisifs ressemblent aux maisons vides, où les animaux destructeurs et malfaisants se multiplient sans obstacle), lorsque tout à coup la ville retentit du bruit des cymbales et du cliquetis des armes.

» C'était une révolte contre le Tigre-Noir, dont les iniquités avaient lassé le peuple. On voyait accourir de tous côtés, dans la campagne, des bandes armées qui entraient en poussant des cris de mort, et grossissaient les rangs des révoltés.

» Cependant le roi Liré était sorti de son palais à la tête de ses gardes, et il dispersa une première fois les mécontents; mais un peuple irrité est comme la vague

de l'Océan, qui revient toujours jusqu'à ce qu'elle ait renversé l'obstacle : les vaincus se réunirent de nouveau, et livrèrent au Tigre-Noir plusieurs combats avec des succès différents.

» Akor, qui s'était mêlé aux révoltés dès le premier jour, n'avait point tardé à se faire remarquer par son audace, et, les principaux chefs ayant succombé, il fut proclamé général d'une voix unanime. Dès lors tout changea de face : Liré, vaincu dans trois combats successifs, fut assiégé, et tué de la main même d'Akor, qui jeta son cadavre au peuple réuni autour du palais.

» Les principaux de la ville se réunirent alors pour nommer un roi qui pût succéder au Tigre-Noir. Quelques-uns proposèrent Akor; mais la plupart craignirent, en prenant un guerrier aussi audacieux, de se donner un maître qui les conduirait dans la vie comme à la bataille, toujours l'épée haute et la fureur dans les yeux. Enfin, comme on ne pouvait s'entendre, il

fut décidé qu'on laisserait le soin de choisir à un solitaire qui habitait une caverne de la montagne et passait pour être en communication directe avec le ciel. On alla donc chercher le saint homme, et on le ramena à la ville, après l'avoir averti de ce que l'on attendait de lui.

» Arrivé au lieu où le peuple avait été assemblé, le solitaire promena longtemps ses yeux sur la foule, puis, les arrêtant tout à coup sur Ismar, qui était venu comme curieux à ce spectacle :

» — Voilà le prince que le ciel vous destine, dit-il.

» Et l'ayant fait approcher, il lui posa sur le front la couronne.

» Cependant les principaux habitants murmuraient, disant à demi-voix :

» — Quel est cet homme que nul ne connaît, et comment saurons-nous s'il est vraiment digne de nous commander ?

» — Demandons-lui de composer les nouvelles lois

dont nous avons besoin, ajoutèrent quelques vieillards, et nous jugerons ainsi de sa sagesse.

» Ce conseil fut approuvé de tous, et l'on dit à Ismar ce que l'on désirait de lui.

» — Qu'à cela ne tienne, répliqua Ourphaly qui ne l'avait point quitté ; votre nouveau maître y avait songé, et voici les lois qu'il a résolu de vous imposer.

» Alors il remit à l'un des vieillards un manuscrit que celui-ci commença à lire à haute voix. C'étaient des règles établies pour l'intérêt de la nation entière, et si sagement combinées, que chacun y trouvait sa sûreté et son avantage. Lorsque le vieillard eut fini, de longs cris d'admiration s'élevèrent de tous côtés. Ismar fut proclamé roi et conduit en triomphe au palais; à ses côtés marchaient Rocad, Akor et Ourphaly.

» Dès queles quatre amis se trouvèrent seuls, Ismar se tourna vers ses compagnons, et, leur tendant les mains :

» — Si j'ai accepté la couronne, dit-il, c'est seule-

ment dans l'espoir que vous m'aideriez à la porter; car sans vous je ne puis régner un seul instant. Aussi ne consentirai-je à garder le titre de roi que lorsque vous m'aurez promis de ne jamais me quitter.

» — Ne crains rien, lui dit Ourphaly en souriant, nous te demeurerons toujours fidèles; car nous sommes nés et nous avons grandi avec toi. Nous ne sommes que les trois principes de ta vie : Rocad est la force, Akor le courage, moi l'intelligence; sans notre alliance il n'est point d'homme digne de ce nom, et elle seule peut faire un grand roi. »

Ici le derviche s'arrêta, et, se tournant vers le khalife Arould-Archirck après une courte pause :

— Chef des croyants, ajouta-t-il, cette histoire t'a dit mon secret. Je ne donnerai à ton fils ni le bonheur ni la sagesse, mais je lui dirai quelles sont les grandes facultés qu'il doit cultiver en lui pour y atteindre. C'est en portant au plus haut degré sa force, son courage et son intelligence que l'on peut bien vivre, et

par conséquent bien régner; car régner n'est autre chose que vivre dans un grand nombre.

A ces mots, le khalife frappa ses mains l'une contre l'autre en signe de joie; il saisit son fils, et, descendant les marches du trône :

— Derviche! s'écria-t-il, prends cet enfant et sois son précepteur. Toutes les richesses que j'avais promises au vainqueur sont à toi, et toutes celles que tu as pu désirer avec elles.

— Garde tes trésors, répondit le sage en souriant; quiconque croit pouvoir contenter ses désirs par la possession ressemble à celui qui voudrait étouffer du feu avec de la paille. Donne-moi seulement ton fils, afin que je tâche d'en faire un bon roi. Si je réussis, je serai assez payé par la reconnaissance des peuples; c'est la seule récompense qui n'allume en nous ni l'avarice ni l'ambition.

L'AVEUGLE D'ARMAGH

Il y avait, en 1795, à Armagh, petite ville d'Irlande, un aveugle nommé William Kennedy, qui faisait l'admiration de tout le comté par son adresse prodigieuse. Il fabriquait toutes sortes d'instruments à corde, des pendules, des meubles, des métiers pour manufactures, et surtout d'excellentes cornemuses qui étaient fort recherchées dans le pays. On s'émerveillait qu'un homme privé de la lumière pût exécuter des ouvrages aussi compliqués, et lorsqu'il travaillait dans sa pe-

tite boutique, il y avait toujours près de lui quelque oisif qui le regardait faire. Parmi ceux-ci se trouvait souvent Georges Fitzel, le fils d'un voisin de William, qui avait déjà quinze ans et n'avait encore pris aucun état. Ce n'était pas que Georges fût un libertin ; mais il aimait à regarder, en sifflant et les mains dans ses poches, les autres travailler sous ses yeux, et à dépenser ses jours selon son caprice, endormi dans les prairies ou debout contre la porte de son logis. Le père Fitzel était bien chagrin de cette humeur paresseuse de Georges, car il était pauvre et l'âge lui venait. Il avait souvent exprimé ses inquiétudes devant William Kennedy, et celui-ci lui avait promis de donner à Georges de bons conseils.

Un soir que les curieux rassemblés dans la boutique de Kennedy étaient en plus grand nombre qu'à l'ordinaire, l'aveugle quitta son travail pour venir s'asseoir devant sa porte toute dorée par les rayons du soleil couchant. Il se fit un grand cercle autour de

lui, et Georges s'étant assis à ses côtés : — Par saint Patrice! William, lui dit-il, je voudrais bien savoir comment vous avez pu sans y voir apprendre tant de métiers. — Oh! c'est une longue histoire, dit Kennedy en secouant la tête et relevant son bonnet de laine bleue avec une gravité importante. — Contez-la-nous! s'écria Georges; contez-la-nous, père Kennedy. — Je le veux bien, dit l'aveugle après un moment de réflexion; aussi bien, elle pourra être utile ici à quelqu'un. Le cercle se resserra autour de William. — Je vais vous raconter toute ma vie, reprit celui-ci; mais avant il faut vous asseoir à mes côtés, car en vous tenant ainsi tous devant moi, vous *m'ombragez l'ouïe*, et vous m'empêchez *d'entendre le grand air*. Tous les auditeurs se rangèrent, afin de laisser à William la libre possession de la brise et du soleil du soir; alors l'aveugle commença de cette voix grave, mais douce, qui lui était habituelle. Quand je suis né, en 1776, mes yeux étaient ouverts à la lumière comme

les vôtres, et ce ne fut qu'à l'âge de cinq ans que je perdis la vue. J'étais encore bien jeune pour comprendre la grandeur de cette perte, cependant je la sentis par l'ennui qui s'empara subitement de moi. Jusqu'alors j'avais vécu avec d'autres êtres qui me ressemblaient, et au milieu de mille objets auxquels je m'intéressais; je me trouvai subitement seul et comme dans le vide. Cependant insensiblement le monde, qui était tout à coup devenu désert pour moi, se repeupla; jusqu'alors j'avais pris connaissance des choses par la vue, je m'accoutumai à en prendre connaissance par le toucher et par l'ouïe. A mesure que je grandissais, je sentais combien il était important pour moi de perfectionner ces moyens *de voir;* je m'accoutumai à juger la distance par le son et à deviner la nature des objets par le tact; mais ces exercices étaient pour moi plutôt une nécessité qu'un amusement. Vous avez quelquefois peut-être passé une nuit sans sommeil. Vous savez combien alors le

temps paraît long, et quel ennui on éprouve au milieu des ténèbres qui vous environnent. Eh bien, figurez-vous une nuit pareille, mais sans fin... Telle était ma vie ; j'avais bien quelques jeux avec lesquels je pouvais me distraire un instant, mais cette distraction était sans but et je m'en lassais vite. D'ailleurs, j'entendais toujours autour de moi tout le monde déplorer mon sort et plaindre mes parents de la charge que Dieu leur avait imposée; cette pitié m'irritait; je ne pouvais m'habituer à l'idée d'être perpétuellement une cause d'affliction et de gêne pour ceux qui m'avaient donné la vie.

Faire du mal à ceux qu'on aime, même involontairement, est la plus grande douleur que l'on puisse éprouver. Mais était-il bien vrai que je ne pusse être utile à rien? N'était-ce point de l'ingratitude et de la lâcheté d'accepter cette position d'impuissance qui devait faire souffrir mes parents? Toutes ces idées me préoccupaient, car on pense beaucoup quand on ne

voit pas; je résolus de faire tous mes efforts pour tirer des facultés qui me restaient tout le parti possible, et pour les utiliser autant que je le pourrais. En conséquence, je me mis à étudier les jouets que l'on m'avait donnés, je les démontai pièce à pièce, et bientôt je les connus assez parfaitement pour en fabriquer de semblables. Ce fut là une première industrie; mais je ne voulus pas m'arrêter en si beau chemin. Je venais d'acquérir la certitude que la volonté réchauffée par le sentiment du devoir pouvait tout accomplir; je voulus adopter une profession qui pût me rendre indépendant, et j'étudiai la musique. Mes parents, qui virent mes efforts et mes progrès, m'envoyèrent à Armagh, où j'appris le violon. Cependant je ne m'en tins pas à cette étude, je savais que dans le monde on a souvent besoin de recourir à plusieurs moyens d'existence, et je devais prendre mes précautions plus qu'un autre. Je profitai donc du hasard qui m'avait fait loger chez un tapissier pour apprendre, pendant mes

moments de loisir, à faire des meubles de diverses espèces; de retour dans mon village, j'ajoutai cette industrie à celle de ménétrier, et je gagnai en peu de temps plus d'argent qu'il ne m'en fallait pour vivre. Mais mon père et ma mère avaient fait des pertes et étaient devenus vieux; bientôt ils ne purent se suffire et ils eurent recours à moi : ce jour fut un des plus beaux de ma vie; moi, pauvre enfant aveugle, qui devais être toujours un fardeau pour ma famille, j'étais parvenu à force de courage à lui donner un appui ! Je sus alors ce qu'un grand devoir accompli donne de force et de bonheur. Chaque soir je prenais sous le bras mon vieux père et ma vieille mère, et nous allions nous promener ensemble le long des prairies; ils me conduisaient, je les soutenais; les passants s'arrêtaient pour nous voir, on se rangeait devant nous, et on saluait mes deux compagnons un peu à cause de moi... Jugez quelle joie de faire honorer ainsi mes vieux parents! Cependant je ne ralentissais

ni mes efforts, ni mes essais ; j'avais continué à m'occuper de musique, j'achetai quelques cornemuses irlandaises hors de service dans la vue de les accorder et de les perfectionner. Après beaucoup de peines, je parvins à en découvrir le mécanisme, et au bout de neuf mois j'en avais confectionné une de mon invention qui réussit parfaitement.

Il y avait, dans le village que j'habitais, un horloger qui aimait beaucoup la musique et qui avait toujours désiré l'apprendre. Il me proposa de lui donner des leçons de cornemuse ; j'y consentis à condition que nous ferions échange de nos connaissances et qu'il m'apprendrait son état. Je me trouvai ainsi capable de soutenir ma famille par plusieurs industries que j'exerçais tour à tour et selon que j'y trouvais plus d'avantage. Ce fut vers cette époque que je perdis mon père, puis ma mère qui le suivit de près. Ne voulant plus habiter mon village, qui me rappelait cette perte douloureuse, je vins à Armagh, où je me suis

marié et où je vis depuis plusieurs années heureux et à l'abri du besoin ; la seule chose que je demande à Dieu maintenant, c'est la santé, car pour la fortune il m'en a donné une inépuisable, en m'accordant la persévérance et l'amour du travail. Souvent, quand je suis à mon atelier et que j'entends les chansons de mendiants qui pourraient gagner leur vie, ou d'ivrognes qui la perdent en débauche, je me dis tout bas à moi-même : — Les aveugles dans ce monde ne sont point ceux qui ne voient point le soleil, mais ceux qui ne voient point le devoir.

Quand William eut fini son histoire, tous les auditeurs se levèrent et chacun fit ses réflexions sur ce qu'il venait d'entendre : il n'y en eut qu'un qui resta et qui ne dit rien ; c'était Georges Fitzel. Il demeura longtemps les deux coudes appuyés sur ses genoux et la tête dans ses mains, paraissant réfléchir profondément, et il fallut l'appeler deux fois pour le souper. Mais le lendemain, dès le matin, il revint avec son

père dans la boutique de William Kennedy. — Voisin, dit le vieux Fitzel ; voici un enfant que votre histoire a rendu sage : Georges veut aussi être utile, et il vient vous prier de le prendre pour apprenti.

LE PAYSAN DE CAREGLIANO

L'*Angelus* du soir avait sonné à l'église de Caregliano; les troupeaux venaient de rentrer, et les portes des cabanes s'étaient refermées. C'était l'heure où les pères, de retour du travail, font danser leurs enfants sur leurs genoux, en attendant le repas du soir.

Dans une des plus petites maisons du village, un jeune homme et une jeune femme étaient assis devant une table où le souper avait été servi; mais ils ne

mangeaient pas, et de grosses larmes coulaient le long des joues de la jeune femme.

— Margarita, dit tout à coup le mari en lui prenant la main, si tu pleures ainsi, comment veux-tu que j'aie du courage?

— C'est vrai, Pietro, on ne paie pas ses créanciers avec des larmes.

— Nous avons encore tout un mois devant nous, femme; une bonne occasion peut venir. Voilà que les troubles de Naples ont pris fin; Mazaniel a été tué et ses partisans sont en fuite : le commerce reprendra peut-être, et nous pourrons vendre la laine de nos moutons.

Margarita secoua doucement la tête; puis, voyant que son mari la regardait, elle tâcha de sourire, et lui répondit :

— Dieu t'entende, ami!

— Allons, reprit celui-ci d'une voix tendre, ta main dans la mienne, Margarita; et sois ce que doit être une

vraie femme, douce et forte dans l'affliction. Dieu est bon pour nous, puisqu'il nous a préservés jusqu'à présent d'absence et de maladie. Apporte ici notre enfant.

La jeune femme se leva vivement, passa dans une chambre voisine, et reparut presque aussitôt, tenant dans ses bras une petite fille de trois ans.

— Mettez-vous là toutes deux, à mes côtés, dit Pietro ; lorsque je vous vois cela me donne du courage, et je sens que je vous aime trop pour que vous tombiez dans la peine. Quand je devrais suer du sang, toi et ton enfant vous serez heureuses.

Margarita attendrie embrassa son mari.

— Tu es bon comme un saint, Pietro, lui dit-elle, et je voudrais souffrir six mois pour racheter chacune de tes heures de souffrance.

Dieu a mis dans les affections de famille la consolation de toutes les douleurs. Margarita et Pietro se trouvèrent bientôt moins à plaindre, en sentant combien ils étaient précieux l'un pour l'autre. C'étaient

des âmes simples et aimantes qui se consolent facilement du malheur par la tendresse.

Et cependant leur situation était bien triste. Mariés depuis quatre ans, tout leur avait d'abord réussi : mais, pendant les deux dernières années, des désastres de tout genre les avaient frappés. Leur récolte avait été détruite par la grêle, leur troupeau décimé par la maladie. Pour comble d'infortune, les troubles de Naples étaient survenus, et les avaient empêchés de vendre leur récolte. Pressés par la nécessité, ils s'étaient donc adressés à un usurier qui leur avait prêté à gros intérêts ; mais, ne pouvant payer ces intérêts aux termes convenus, ils avaient renouvelé leurs emprunts, leurs dettes s'étaient accrues, si bien qu'au moment où commence notre récit, il ne leur restait plus aucun moyen d'éviter la ruine qui les menaçait.

Cependant la vue de leur petite Laura avait un peu dissipé la tristesse des deux époux ; la nuit était ve-

nue, ils commençaient à souper, lorsque la porte s'ouvrit tout à coup, et un étranger dont les vêtements étaient en désordre et couverts de poussière, entra précipitamment dans la cabane. A cette apparition inattendue, Margarita avait jeté un cri, et Pietro s'était levé presque effrayé.

— Que voulez-vous? demanda-t-il brusquement à l'inconnu.

Mais celui-ci regardait autour de lui d'un œil soupçonneux. Enfin il s'avança vers la table où les deux paysans étaient assis, et, rassuré sans doute par le doux visage de la jeune femme et la présence de l'enfant :

— Je suis un proscrit de Naples, dit-il ; je cherche un asile.

Pietro se découvrit, et Margarita se leva avec un empressement plein de compassion et de respect.

— Soyez le bien-venu, dirent-ils ensemble à l'étranger, en lui montrant une place à côté d'eux.

Tout cela s'était passé rapidement, et avec autant de simplicité que s'il se fût agi d'un fait journalier et vulgaire. Ce n'était point, en effet, la première fois que la cabane de Pietro servait de retraite à un proscrit. A cette époque, les guerres civiles désolaient toutes les cités de l'Italie; chaque parti y perdait ou y reprenait successivement le pouvoir, et les montagnes étaient toujours pleines d'exilés fuyant la proscription du vainqueur. Étrangers à ces querelles, les paysans offraient tour à tour l'hospitalité aux vaincus de la veille et à ceux du lendemain. Ils ne s'informaient pas de l'opinion que le fugitif avait défendue, mais des périls qu'il courait; ils ne regardaient point à sa cocarde, mais à la pâleur que la souffrance avait répandue sur son front.

Après avoir fait souper l'étranger, Margarita se hâta de lui préparer un lit pour qu'il pût se reposer. Il y avait à l'extrémité de la cabane un réduit peu apparent et faiblement éclairé; ils pensèrent que ce

lieu était le plus sûr, et ils y conduisirent l'inconnu.

Cependant Pietro passa une nuit fort inquiète; il craignait que l'on n'eût vu le proscrit entrer dans sa cabane et qu'il n'y fût découvert. Aussi que l'on juge de son effroi lorsque le lendemain, en sortant de grand matin, il aperçut des soldats arrivés pendant la nuit, et qui remplissaient le village. Pietro courut avertir l'étranger en lui recommandant d'éviter tout ce qui pourrait trahir sa présence. Il ajouta que sans doute les soldats quitteraient Caregliano dans la journée, et qu'alors il pourrait s'échapper sûrement. Mais les soldats ne partirent point, et l'on sut bientôt qu'ils avaient été envoyés dans le village comme poste d'observation et pour arrêter les proscrits. Pietro fut donc obligé de garder son hôte.

Les jours s'écoulèrent sans améliorer la position des deux époux. La présence de l'étranger leur avait même occasionné un surcroît de dépense qui hâtait leur ruine; car c'est beaucoup pour le pauvre qu'une

faim de plus à satisfaire. Cependant Pietro n'eut pas un seul instant la pensée de se débarrasser de cette charge nouvelle en engageant le proscrit à quitter sa maison ; il savait trop que c'était l'envoyer à une mort certaine. Quelque onéreux que fût pour lui l'hôte que Dieu lui avait donné, il le garda sans rien dire, sans rien laisser paraître.

Margarita se taisait aussi, mais avec plus d'efforts. Son âme moins élevée comprenait moins facilement les dévouements généreux ; elle était trop bonne pour ne point se résigner au sacrifice, mais trop faible pour ne point le regretter parfois. Aussi, lorsque le soir les réunissait tous autour du chétif repas qu'elle avait préparé, son regard demeurait fixé sur le proscrit ; elle s'effrayait de sa faim, comptait chaque bouchée, et sentait en elle comme un sourd repentir de l'hospitalité qu'elle lui avait donnée. Mais si dans ce moment ses yeux rencontraient ceux de Pietro, elle baissait la tête en rougissant ; car elle avait honte

de l'éclair d'égoïsme qui avait traversé son âme.

Quant au proscrit, c'était un homme sombre, qui parlait peu, et semblait s'occuper de choses plus grandes que celles de la vie vulgaire. Sa reconnaissance ne s'exprimait jamais que par un geste ou par un regard. Le plus souvent, penché sur la table et le front dans une de ses mains, il traçait du doigt, devant lui, d'invisibles images dont il semblait chercher les formes et la pose. Cependant sa rêverie n'avait rien d'inquiet; elle était noble, calme et souriante. Il était aisé de voir que le passé qui avait creusé de larges rides sur son front encore jeune ne lui avait point laissé de remords; et que si ses lèvres demeuraient fermées, ce n'était point par prudence, mais parce qu'il y avait au fond de ce cœur beaucoup de ces grandes choses que la parole n'exprime pas.

Après avoir passé la journée entière dans sa retraite, le proscrit, comme nous l'avons déjà dit, en sortait le soir pour prendre part au repas de la famille.

Un jour qu'ils étaient tous à table, on frappa à la porte de la maison : Pietro courut regarder par une lucarne placée au-dessus du seuil.

— C'est Pedrill ! s'écria-t-il en revenant. Et vite, signor, retournez à votre cachette ! cet homme est avare et méchant ; s'il vous apercevait, tout serait perdu.

L'étranger se hâta de fuir, et Margarita, encore tremblante, alla ouvrir à Pedrill qui continuait à frapper.

— J'ai cru que vous ne vouliez point me recevoir, dit le vieil usurier en entrant et jetant autour de lui des regards scrutateurs.

— Pourquoi cela, maître Pedrill ?

— C'est ce que vous pourriez dire mieux que moi, Pietro. Du dehors il me semblait entendre chuchoter ici ; on eût dit qu'il y avait quelqu'un avec vous.

— Vous voyez, en effet, que je ne suis point seul, répondit le paysan en montrant sa femme et sa petite fille.

Mais Pedrill regardait toujours avec une curiosité soupçonneuse.

— Je venais, dit-il enfin, pour savoir si vous êtes en mesure de me payer ce qui m'est dû.

Margarita devint pâle, et serra son enfant dans ses bras.

— Je ne le puis, en vérité, répondit Pietro d'une voix basse et triste.

— Alors, mes enfants, votre maison et votre mobilier répondront pour vous ; car je ne suis nullement disposé à perdre mon argent.

Tout en parlant ainsi, Pedrill s'était avancé vers le foyer, et il se trouvait dans ce moment vis-à-vis de la table, que le proscrit avait subitement quittée.

— Pardieu, dit-il tout à coup, il me semble, Pietro, que vous pouvez payer vos dettes, s'il vous reste de quoi acheter de telles coiffures.

En parlant ainsi, il montrait la toque de velours

que l'étranger avait oubliée en se retirant. Margarita jeta un cri. Pietro embarrassé garda le silence.

— Trois couverts et trois chaises, ajouta à demi-voix Pedrill.

Puis, se tournant vers le jeune paysan :

— Il est clair que j'ai effarouché votre compagnie, mes enfants ! reprit-il en ricanant.

Il s'assit ensuite et parla d'autre chose ; mais au moment de sortir, il attira Pietro dans un coin, et lui dit :

— J'aurais pu vous donner encore quelque délai ; mais votre imprudence compromettrait mes intérêts. Vous recevez des proscrits ; si on le savait, vous seriez condamné à la prison et vos biens confisqués. Je ne veux pas courir cette chance ; voyez donc à me payer dans huit jours comme vous l'aviez promis, sinon je fais tout vendre.

A ces mots Pedrill se retira, laissant Pietro et sa femme immobiles d'effroi.

Cependant, au bout d'un instant, le paysan reprit courage.

— Il ne me dénoncera pas, dit-il ; car si l'on confisquait notre maison, il perdrait sa créance : nous n'avons donc rien à craindre de ce côté. Quant à vendre tout ce qui est ici, voilà longtemps que nous sommes menacés de ce malheur, et nous avons eu le temps de nous habituer à une pareille idée. L'oiseau du ciel trouve une feuille pour se mettre à l'abri ; Dieu ne sera pas moins bon pour nous que pour l'oiseau.

Cependant les huit jours s'écoulèrent dans une angoisse cruelle pour Piétro et pour sa femme. Sans moyen d'échapper au désastre qui les menaçait, ils ne pouvaient être sauvés que par un de ces miracles que l'on espère toujours, mais sur lesquels la raison défend de compter. Chacun d'eux s'efforçait de cacher ses angoisses, afin de ne pas attrister l'autre ; chacun s'efforçait de causer et de sourire, mais cette causerie

était distraite, ces sourires convulsifs; et au fond de cette tranquillité jouée on sentait s'agiter une douleur amère.

Le proscrit ne savait rien de ce qui se passait, Pietro n'ayant pas voulu ajouter à ses chagrins cette nouvelle inquiétude.

— Il sera toujours assez tôt pour l'avertir que nous ne pouvons plus lui donner asile, dit-il à Margarita; attendons au dernier instant.

Cependant Pedrill était revenu plusieurs fois sous prétexte de s'informer si Pietro pouvait le payer, mais en réalité pour savoir ce qui se passait chez lui. Un soir il avait failli surprendre l'étranger au moment où il sortait de sa retraite; mais il avait feint de ne rien voir, et n'avait fait aucune observation.

Les choses en étaient là, lorsqu'un malheur imprévu frappa la pauvre famille de Caregliano : leur petite fille tomba malade. Pietro et Margarita avaient réuni sur cette unique enfant toutes leurs espérances;

c'était à la fois leur force et leur consolation. Cette frêle créature, née un an après leur mariage, et qui avait assisté à toutes leurs joies comme à toutes leurs souffrances, était leur passé et leur avenir; ils s'aimaient dans cet enfant, anneau vivant qui semblait réunir leurs deux existences. Que l'on juge de leur douleur en la voyant menacée de mort! toute autre inquiétude disparut dans cette grande douleur; et pendant les deux nuits qui s'écoulèrent, nuits de désespoir et de larmes, la pensée de leur ruine ne revint pas une seule fois aux deux époux. Ah ! que leur importaient la pauvreté et l'humiliation, pourvu que leur enfant pût vivre! le travail ou les hommes pouvaient leur rendre tous les biens perdus ; mais il n'y a que Dieu qui puisse donner un enfant!

Margarita passa deux nuits en prières auprès du berceau de sa fille, demandant, comme Jésus-Christ au jardin des Olives, que *l'on éloignât d'elle ce calice*. Enfin elle fut exaucée, et le troisième jour la

malade parut se ranimer. Oh! qui n'a connu cette joie d'une guérison inattendue, cette ivresse qui inonde l'âme près de l'être aimé qui vient d'échapper à la mort! Jamais peut-être bonheur si grand n'avait rempli les cœurs de Margarita et de Pietro.

Mais avec la tranquillité de l'âme revinrent la prévoyance et les inquiétudes de l'esprit. On était à la veille du jour fatal indiqué par Pedrill pour le payement de sa créance ou pour la vente de sa maison. Pietro comprit qu'il était temps d'avertir le proscrit de ce qui allait arriver. Il le fit avec une noble simplicité. L'étranger l'écouta sans rien dire; mais quand le paysan releva la tête, il aperçut une larme qui roulait sur ses joues sillonnées. Il recula étonné. Le proscrit lui tendit la main.

— Je suis aussi pauvre que toi, dit-il, et je ne puis te sauver.

— N'ayez point de souci de nous, signor, mon travail suffira pour nous faire vivre; et d'ailleurs,

ne faut-il point que chacun ait ses peines ici-bas?

— Tu as raison; mais puisse Dieu être indulgent pour toi! Je partirai cette nuit.

Le soir vint, et Pietro allait fermer sa porte, lorsque Pedrill se présenta.

— Eh bien, dit-il, c'est demain que tu dois me payer; y as-tu songé?

— Plus que je ne l'aurais voulu, murmura le paysan.

— Et à quoi t'es-tu décidé?

— A subir toutes les conséquences de mon malheur.

— C'est-à-dire que tu ne peux pas me satisfaire?

— C'est la vérité.

Le petit usurier garda un instant le silence; puis il jeta les yeux autour de lui pour s'assurer que personne ne l'écoutait, et s'approchant davantage de Pietro :

— Que dirais-tu, reprit-il à demi-voix, si je te don-

nais un moyen de gagner du temps et de me payer en partie sans vendre ta maison ?

— Sainte Vierge! est-ce possible? s'écria Pietro en reculant.

— Écoute, ajouta Pedrill rapidement, tu caches ici quelqu'un. — Oh! ne cherche pas à le nier, j'en suis sûr. — On a promis vingt ducats à quiconque livrera un proscrit; va dénoncer le tien au commandant de Carigliano, et tu toucheras la somme convenue.

— Seigneur Dieu! que me proposez-vous là? dit Pietro en reculant.

— Un moyen simple et facile de retarder ta ruine, et peut-être de te tirer d'affaire.

— Une infâme trahison, Pedrill!

— Trahison, trahison... Je ne m'arrête point aux mots, vois-tu. Puisque le gouvernement encourage à dénoncer les proscrits, c'est qu'il trouve cela bien, n'est-ce pas? pourquoi veux-tu être plus honnête homme que le gouvernement?

— Assez, assez, Pedrill !

— D'ailleurs, songes-y bien, si tu refuses, tu es perdu ; demain je mets en vente tout ce qu'il y a ici, et il ne te restera pas même un berceau pour ton enfant malade.

— Hors d'ici, Satan ! s'écria Pietro en repoussant l'usurier ; hors d'ici ! tu espères me tenter en me parlant de mon enfant, mais je ne veux plus t'entendre !

— Perds-toi donc, imbécile, grommela Pedrill en se retirant.

Mais après avoir fait quelques pas, il revint de nouveau.

— Réfléchis bien, Pietro, dit-il ; ce que je t'ai proposé est dans ton intérêt. Mon cœur saigne quand je songe à la position dans laquelle tu vas te trouver.

Écoute, ajouta-t-il plus bas, s'il te répugne de dénoncer toi-même ce proscrit, fais-le sortir de chez toi : je le livrerai, et nous partagerons les vingt ducats.

Pietro poussa Pedrill sans lui répondre, et referma la porte avec violence.

Ce que venait de lui dire cet homme l'avait jeté dans une singulière agitation. Il n'avait point balancé un seul instant à faire son devoir; mais la pensée que le lendemain sa femme et sa fille encore malade seraient sans asile le bouleversait.

Cependant il voulut avertir l'étranger de ce qui venait de se passer, non qu'il craignît les dénonciations de Pedrill, qui en livrant la retraite du proscrit se fût exposé à voir confisquer une maison qui allait lui appartenir; mais le vieil usurier pouvait espionner la fuite de l'étranger, et devenir la cause de sa perte. Pietro courut à l'endroit où celui-ci était caché, et l'appela sans recevoir de réponse. Surpris, il poussa la porte, entra; il n'y avait personne, mais la lucarne était ouverte, et l'étranger avait pris la fuite.

— Il aura voulu éviter de pénibles adieux, et empêcher que je ne m'expose en le conduisant hors du vil-

lage, pensa Pietro. Brave homme ! que le ciel le conduise !

Il vint annoncer à Margarita le départ de leur hôte.

La nuit s'écoula pour eux dans une triste attente, et ils se levèrent au point du jour. Pedrill arriva bientôt, avec les gens de justice qui devaient lui prêter appui.

— La nuit vous aurait-elle rendu plus sage ? demanda-t-il bas à Pietro ; et trouvez-vous maintenant qu'il soit bon de gagner vingt ducats ?

— L'homme que tu voulais livrer est loin d'ici et en sûreté, répondit le paysan avec mépris.

— C'est ce que je voulais savoir ; puisque ta demeure ne renferme plus rien de suspect, je puis y faire entrer la justice.

En effet, les gens qui avaient accompagné Pedrill se répandirent aussitôt dans la maison. On somma Pietro, au nom de la loi, de payer la créance qui lui était

présentée, ou de se reconnaître dépossédé de tout ce qui lui appartenait...

— Rien n'est plus à toi ici, ajouta brutalement l'homme de loi ; va-t'en.

Pietro jeta autour de lui un regard éperdu. Cette demeure qu'il avait reçue de son père, où il avait grandi, où sa mère était morte, où il avait conduit sa jeune épouse le jour de leur mariage, il fallait la quitter. *Rien n'était plus à lui* dans cette maison où il laissait toutes ses habitudes et tous ses souvenirs!..

— Pietro égaré ouvrit les bras comme s'il eût voulu embrasser les murs et tout ce qu'il allait abandonner ; mais en se refermant ses bras rencontrèrent Margarita qui tenait son enfant.

— Venez! s'écria-t-il ; venez, mes seuls, mes vrais trésors! puisque vous me restez, je n'ai rien perdu.

Et il sortit en les tenant pressées sur son cœur.

Cependant l'effort avait été trop grand ; à quelques pas du seuil il s'arrêta, se laissa tomber sur un ter-

tre de gazon, et tourna les yeux vers sa demeure. Margarita s'assit en silence à ses pieds, avec cette muette résignation que trouvent les femmes dans les douleurs sans remède. Oh ! qui peut dire ce qui se passa alors dans le cœur de Pietro? Jusqu'à ce moment sa vie avait été pure de toute mauvaise action, jamais la calomnie elle-même n'avait osé le toucher de son souffle, et cependant tout avait tourné contre lui : le sort avait fait un mendiant de l'homme laborieux, aimant et généreux, et avait enrichi de ses dépouilles un lâche méprisé de tous. Qu'était-ce donc qu'un monde où la vertu n'était rien, et où les bons devenaient la proie des méchants? Oh ! quels doutes devaient entrer dans un esprit simple, en face de telles iniquités ! comme ses mains croisées avec rage devaient se lever vers le ciel pour invoquer la justice de Dieu ! Hélas ! le premier et le plus dangereux poison du malheur est le doute !... Mais après ce premier vacillement les âmes bien faites reprennent leur attitude ; et l'on com-

prend que la force elle-même ne peut avoir qu'une base solide, la patience!

Pietro voyait transporter hors de sa maison des meubles qui tous lui rappelaient une habitude ou une affection : c'était le banc où il s'asseyait avec Margarita et sa fille sur ses genoux, un lit où sa mère était morte, le miroir dont sa femme se servait étant jeune fille. Tout cela s'entassait sous ses yeux, et déjà la vente commençait. Déjà des voisins avides de profiter de sa ruine achetaient à bas prix ces souvenirs, et chacun d'eux emportait comme un lambeau de sa vie, quand tout à coup les enchères furent suspendues. Il se fit un mouvement dans la foule qui se pressait à la porte de la maison, et l'on sembla s'interroger comme s'il s'était passé quelque chose d'extraordinaire. Deux villageois passèrent rapidement près de Pietro.

— Pedrill a ordonné d'avertir le comte de Corsino, dit l'un d'eux.

— Que se passe-t-il donc? demanda Pietro.

Mais les villageois étaient déjà loin et ne l'entendaient plus.

Après avoir hésité quelque temps, le paysan se leva et s'approcha de la foule. Dans ce moment le comte de Corsino arrivait; Pietro entra avec lui dans la maison.

— Venez, signor comte ! s'écria Pedrill ; nous avons découvert ici des peintures extraordinaires et que nous avons voulu vous montrer avant d'y toucher.

On le conduisit aussitôt dans le lieu obscur où avait été caché le proscrit, et Pietro suivit ses pas. Alors, à la clarté des torches que l'on avait allumées et qui répandaient dans cet étroit réduit une vive lumière, le paysan aperçut pour la première fois de grandes figures qui couvraient les cloisons et les murs. La plupart n'étaient que grossièrement ébauchées ; mais il y avait tant de hardiesse dans le trait, tant de fierté et de puissance dans les poses, qu'il était impossible de ne point reconnaître la main d'un maître. Le comte

Corsino s'arrêta avec un cri d'extase devant cette merveilleuse composition ; c'était un connaisseur habile, et qui avait consacré une partie de son immense fortune à se former une galerie de tableaux qui passait pour une des plus riches de l'Italie.

— Pietro, dit-il en apercevant près de lui le paysan qui contemplait avec stupéfaction les esquisses dont les murailles étaient couvertes, depuis quand possèdes-tu ce trésor ?

— En vérité, je l'ignore, signor comte; car je vois comme vous ces dessins pour la première fois.

Corsino regarda de nouveau avec attention ces admirables ébauches, et s'écria :

— Par le ciel ! il n'y a en Italie qu'un seul peintre qui ait pu dessiner ces figures, et ceci est de Salvator Rosa.

— C'était en effet son nom, murmura le paysan.

— Que veux-tu dire ?

Pietro regarda autour de lui ; voyant qu'il était seul

avec Pedrill et le comte de Corsino, il raconta à celui-ci tout ce qui s'était passé, comment il avait recueilli un partisan de Mazaniel, et le long séjour du proscrit dans cet endroit caché. Quand il eut achevé :

— Plus de doute, dit le comte, ces dessins sont du grand Salvator ! Pietro, je paye tes dettes et je t'achète ta maison. Mais pars sur-le-champ ; car on saura que tu as donné asile à un proscrit, et tu serais inquiété.

Le soir même, Pietro, muni d'une forte somme, suivait joyeusement, avec sa femme et sa petite Laura, la grande route de Milan.

LES DEUX ÉCOLIERS DE WESTMINSTER

Une bonne action laissée derrière soi dans la vie est une économie que l'on trouve tôt ou tard.

Cette maxime d'un poëte arabe trouve sans cesse son application. Il est rare, en effet, que le bien accompli n'apporte pas un jour sa récompense, soit en joie, soit en bonne réputation. Quand on dit que les hommes de dévouement ne sont point ici-bas les plus heureux, on se trompe le plus souvent, et l'on confond le bonheur réel avec ses apparences : pour être

vrai, il faudrait dire seulement qu'ils ne sont ni les plus riches, ni les plus puissants. Qui n'a, au moins une fois en sa vie, tiré parti d'un acte honorable qu'il croyait oublié? Quel homme de bien n'a rencontré, au moins une fois, dans le monde, un inconnu dont sa bonne renommée lui avait fait un ami? Et n'est-ce donc rien que cette fraternité qui s'établit entre toutes les âmes honnêtes, et qui vous assure, après une bonne action, l'appui de ceux qui sont capables de vous comprendre et de vous imiter? Puis, qui peut dire ce que nous réserve le hasard des événements, et quel fruit nous rapportera dans l'avenir un bienfait? Il ne faut point être bon dans l'idée d'une récompense, car ce serait faire l'usure avec son cœur; mais sans prétendre au payement du devoir rempli, on peut espérer que l'on trouvera chez les autres le dévouement qu'ils ont trouvé chez nous, et que à l'occasion, on moissonnera un peu de reconnaissance là où l'on a semé beaucoup de bienfaits.

L'anecdote suivante, qui nous est fournie par l'histoire d'Angleterre, nous semble présenter un touchant exemple de cette vérité.

C'était à l'époque des querelles du parlement et du roi. Les deux partis avaient pris les armes, et se faisaient la guerre avec acharnement; cependant l'armée du roi Charles avait été défaite plusieurs fois, et ceux de ses partisans qui avaient été pris les armes à la main étaient conduits devant les juges établis par Cromwell dans chaque ville, pour être condamnés comme rebelles.

Sir Patrick de Newcastle était un de ces juges. C'était un homme de mœurs austères, dont on citait le républicanisme solide, mais sans emportement, et auquel Cromwell accordait une estime toute particulière. Sa constitution maladive ne lui ayant point permis de se rendre aux armées, il s'était appliqué à servir la cause politique qu'il avait adoptée par ses lumières, et on le citait comme le magistrat le plus

actif, le plus habile, mais aussi le plus rigoureusement équitable dans le comté.

Un soir que sir Patrick avait réuni quelques amis, et qu'il soupait gaiement au milieu de sa famille, des soldats entrèrent avec un prisonnier royaliste qu'ils venaient de surprendre. C'était un officier qui, après la déroute de l'armée de Charles, avait cherché à regagner les côtes afin de trouver les moyens de s'embarquer pour la France. Sir Patrick ordonna de lui délier les mains; puis faisant apporter près du foyer une nouvelle table :

— C'est aujourd'hui mon jour de naissance, dit-il, je veux finir joyeusement le repas que j'ai commencé; servez des rafraîchissements au cavalier et à ceux qui l'ont conduit. En ce moment, je ne veux être que son hôte, dans une heure je deviendrai son juge.

Les soldats remercièrent et s'assirent à table près de leur prisonnier, qui semblait avoir pris courageusement son parti, et se mit à souper avec eux de bon appétit.

Cependant Patrick était revenu prendre place au banquet avec ses amis, et avait repris l'entretien interrompu par l'arrivée des soldats.

— Or donc, je vous disais, continua-t-il, qu'à quinze ans j'étais encore si chétif que tout le monde méprisait ma faiblesse ou en abusait pour me faire souffrir. J'avais eu d'abord à supporter les mauvais traitements de ma belle-mère, il me fallut bientôt endurer ceux de mes camarades. Le courage n'est chez l'enfant que le sentiment de sa force. Ma faiblesse me rendit lâche : loin de m'endurcir au mal, les brutalités auxquelles j'étais en butte me rendirent plus sensible à la douleur, plus tremblant devant elle. Je vivais dans un continuel effroi; mais je redoutais par-dessus tout la férule du maître : deux fois j'avais subi ce châtiment cruel, et j'en avais conservé un souvenir si terrible, que la seule pensée d'y être exposé de nouveau me faisait trembler de tout mon corps.

Je suivais, comme je vous l'ai déjà dit, les cours du

collége de Westminster; les deux classes de ce collége étaient séparées par un simple rideau auquel il nous était expressément défendu de toucher. Un jour d'été, le sommeil me gagna au milieu d'une explication que le professeur nous faisait de la Poétique d'Aristote; un mouvement qui se fit dans la classe me réveilla en sursaut, et ayant failli tomber, je me rattrapai au rideau qui se déchira sous ma main, et une vaste trouée laissa voir la classe voisine. Les deux professeurs se détournèrent au bruit, et aperçurent en même temps le dégât qui avait été fait. On pouvait accuser aussi bien que moi l'écolier qui se trouvait dans la seconde classe, de l'autre côté du rideau; mais mon trouble me trahit, et le professeur m'ordonna avec colère de venir recevoir douze coups de férule. Je me levai en chancelant comme un homme ivre; j'essayai de parler pour demander grâce, mais la peur avait glacé ma langue, mes genoux se dérobaient sous moi, une sueur froide ruisselait dans mes cheveux;

enfin, arrivé près du professeur, je tombai à genoux. La terrible lanière était déjà levée sur moi, lorsque j'entendis quelqu'un dire : — Ne le frappez pas, je suis le seul coupable. — C'était l'écolier placé de l'autre côté du rideau qui venait de parler. On le fit venir dans notre classe, et il reçut les douze coups de férule. Mon premier mouvement avait été d'arrêter ce châtiment injuste, en le réclamant pour moi; mais la force me manqua, et, une fois le premier coup donné, j'eus honte de parler.

Après avoir subi sa punition, l'écolier passa près de moi, les mains saignantes, et me dit à demi-voix, avec un sourire que je n'oublierai de ma vie :

— Ne t'accroche plus au rideau, petit, car la férule fait mal.

Je tombai à genoux en poussant des sanglots, et l'on fut obligé de me faire sortir.

Depuis ce jour, j'eus en horreur ma lâcheté, et je fis tout pour la surmonter. J'espère enfin y être parvenu.

— Et vous ne connaissez point ce généreux camarade? demanda un des convives; vous ne l'avez jamais revu?

— Jamais, malheureusement. Il n'était point de ma classe, et je quittai le collége de Westminster peu après. Ah! Dieu m'est témoin, ajouta Patrick avec une larme dans les yeux, que j'ai souvent demandé dans mes prières à revoir celui qui avait tant souffert pour moi, et que je donnerais plusieurs années de ma vie pour pouvoir heurter ici une fois mon verre contre le sien.

Dans ce moment un verre s'avança vers celui de Patrick, il leva les yeux avec étonnement : c'était le prisonnier royaliste qui lui offrait un toast en souriant.

— En mémoire du rideau déchiré de Westminster, sir Patrick, dit l'officier; mais, sur ma parole, la mémoire vous a fait défaut; ce n'est point douze coups que je reçus, mais bien le double, pour avoir exposé

un autre à la punition en ne déclarant pas de suite ma faute.

— Cela est vrai, je me le rappelle maintenant, s'écria le juge.

— Et votre digne professeur vous donna à faire, si je ne me trompe, à cette occasion, un discours latin sur les *iniquités volontaires*.

— Je me le rappelle, je me le rappelle, répéta Patrick; mais est-il possible que ce soit vous?... Oui, ajouta-t-il après l'avoir regardé, je reconnais ces traits.... c'est lui, c'est bien lui.... et dans quelle situation, et sous quel uniforme!...

— Sous celui de mon roi, sir Patrick. Gentilhomme et Écossais, j'ai obéi à ce que l'on m'a enseigné comme un devoir. J'ai suivi mon père dans l'armée de Charles; mon père est mort, et je vais en faire autant. Tout est bien; je ne demande qu'une chose : Dieu sauve le roi!

Après ces mots, l'officier retourna près des soldats et continua tranquillement son repas.

Mais Patrick était sombre et préoccupé. Le soir même, après avoir donné tous les ordres nécessaires pour que le prisonnier fût bien traité, il partit sans dire où il allait, et fut trois jours absent. Enfin, le quatrième jour, il arriva, et dit qu'on lui amenât l'officier royaliste.

— Va-t-on enfin me juger? demanda gravement celui-ci. Il est temps d'en finir, ne fût-ce que par humanité; je suis si bien chez toi, sir Patrick, que si j'y reste encore longtemps je finirai par regretter la vie.

— Lord Derby, dit le juge d'un ton ému, il y a vingt ans que tu me dis en me montrant tes mains saignantes : — Ne t'accroche plus au rideau, car la férule fait mal. — Voici ta lettre de grâce, signée par le protecteur, mais, à mon tour, je te dirai : — Ne prends plus les armes

contre le parlement, car Cromwell est difficile à fléchir.

A ces mots, sir Patrick et lord Derby se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, et ils vécurent depuis ce temps dans la plus grande intimité, malgré la différence de leurs opinions politiques.

LA LOURDE CROIX

Un caractère envieux et mécontent est pour l'homme une cause perpétuelle de souffrance ; c'est un poison jeté sur ses plus douces joies, une épine attachée à sa chaussure, et dont il sent la piqûre à chaque nouveau pas dans la vie.

Robert Hope et Samuel Hullins habitaient porte à porte depuis plus de douze ans : il est probable que les voisins auraient vécu dans une parfaite intelligence, si Samuel, qui avait servi sous l'amiral Nelson,

n'eût gagné à Trafalgar une petite pension qu'il avait payée par la perte d'une de ses jambes. Cette jambe de moins et cette pension de plus étaient pour Robert un motif continuel de jalousie; il accusait le sort de lui avoir laissé ses deux pieds, et il se plaignait amèrement à Dieu de n'avoir pu, comme il le disait, vendre ses jambes au même prix que Hullins. Toutes les fois qu'il allait payer son loyer, il répétait en grommelant que son voisin était bien heureux; qu'il était en état de solder une redevance puisque le roi lui faisait une bonne pension, tandis que lui, pauvre hère, avait grand'peine à nouer les deux bouts de l'année sans laisser en dehors des créanciers.

Robert se contenta d'abord de faire ses réflexions tout bas, et de s'adresser à lui-même ces doléances; mais peu à peu son mécontentement s'exprima plus haut, et ce fut bientôt son thème habituel et favori de conversation.

Une semaine qu'il s'était laissé arriérer pour son

loyer, et qu'il s'avançait tristement vers la maison de M. Taylor afin de lui faire ses excuses sur ce retard, il rencontra le voisin Hullins, qui était aussi régulier qu'une horloge pour sa rente et qui venait de la payer. La vue seule de Samuel faisait sur Robert l'effet d'une maladie ; aussi, quand il baissa la tête en réponse au salut d'Hullins, son regard ressemblait-il singulièrement à celui d'un taureau qui montre ses cornes à un chien. Arrivé chez le propriétaire, Hope ne manqua point d'être réprimandé ; on lui cita l'exemple de son voisin qui payait toujours régulièrement, et jusqu'au dernier penny.

— Oui, oui, murmura Robert; il y en a qui naissent la bouche pleine d'argent; Hullins est bien heureux, lui, et je ne m'étonne pas que l'on paye régulièrement quand on a une pension comme la sienne.

— Hullins a une pension, il est vrai, reprit M. Taylor, mais son infirmité est une lourde croix, et, si

vous en étiez affligé, vous vous plaindriez bien davantage.

— Non pas, répondit Hope; si j'avais été assez heureux pour perdre une jambe, comme lui, il y a vingt ans, c'eût été pour moi une journée fameusement productive. Je vendrais tous mes membres au même prix que Samuel. Diable! vous appelez sa jambe de chêne une lourde croix?... moi je pense que sa pension doit la lui rendre légère. La plus lourde croix que je connaisse c'est d'être obligé de travailler sans cesse pour solder son loyer.

M. Taylor était un homme de joyeuse humeur, mais bon observateur. Il avait remarqué depuis longtemps l'envieuse disposition de Robert, et il résolut de le convaincre que la plus légère croix devenait bientôt pesante pour un esprit mal fait.

— Je vois, dit-il à Hope, que vous êtes parfaitement disposé à ne rien faire; eh bien, je puis vous exempter de cette obligation de travail dont vous vous

plaignez si douloureusement. La croix de votre voisin Samuel est bien facile à porter, dites-vous?... Voulez-vous en accepter une beaucoup plus légère, et je m'engage à vous tenir quitte de votre rente?

— Mais quelle espèce de croix me mettrez-vous sur l'épaule? demanda avec inquiétude Robert, qui craignait que la proposition ne fût pas acceptable.

— Celle-ci, dit M. Taylor en prenant un morceau de craie et traçant une croix blanche sur l'habit de Robert; pendant tout le temps que vous la porterez, je ne vous demanderai pas un penny de votre loyer.

Hope pensa d'abord que son propriétaire voulait plaisanter; mais s'étant assuré qu'il parlait sérieusement :

— Par Saint-George! s'écria-t-il, vous pouvez dire que vous avez vu mon dernier argent, car je suis disposé à porter une telle croix toute ma vie.

Robert sortit aussitôt en se félicitant de son bonheur, et, tout le long du chemin, il rit en lui-même

de la folie de M. Taylor qui le rendait quitte de sa rente à si bon marché.

Il n'avait jamais été en si joyeuse disposition qu'au moment où il rentra chez lui ; aussi ne trouva-t-il à redire sur rien, et son chien vint s'asseoir à ses pieds sans qu'il songeât à le punir de sa familiarité.

Comme il s'était assis en arrivant, sa femme n'avait point d'abord remarqué la croix blanche qu'il avait sur l'épaule ; mais ayant passé derrière son mari pour remonter le poids de sa pendule à coucou, elle s'écria tout à coup d'une voix aigre :

— Eh ! grand Dieu, Robert, où êtes-vous allé ?... Vous avez là sur le dos une croix longue d'un pied : vous venez sans doute de la taverne, et quelque ivrogne de vos amis vous aura joué ce tour pour vous donner l'air d'un nigaud... comme si vous aviez besoin d'un accoutrement ridicule pour cela !... Levez-vous, et restez tranquille, que je brosse cette croix !

— Arrière! s'écria Hope en s'écartant vivement; mes habits n'ont pas besoin de vous; allez tricoter vos bas, et laissez ma veste en repos.

— Cela ne sera point! s'écria mistress Hope d'une voix encore plus perçante; je ne veux pas que mon mari devienne la risée du village, et dussé-je mettre en pièces votre habit, vous ne garderez point cette croix ridicule.

En parlant ainsi, la ménagère s'efforçait de brosser l'épaule de Robert; et celui-ci, qui savait que toute résistance eût été inutile, s'enfuit en blasphémant, et repoussa la porte après lui avec violence.

— Quelle furie! murmura-t-il en s'éloignant; si elle avait été plus douce, je lui eusse appris quel bonheur m'était arrivé; mais elle ne mérite pas de le savoir.

— Oh! oh! Robert, cria le vieux Fox au moment où Hope tournait le coin de sa maison; qu'est-ce donc que cette croix blanche que vous portez sur le dos?

— Mêlez-vous de vos propres habits, répondit insolemment Hope en continuant sa route.

— Monsieur Hope, dit la petite Patty Steevens, la fille de l'épicière; un moment, s'il vous plaît, que j'efface la grande croix que l'on vous a faite sur l'épaule.

— Allez vendre vos harengs, paresseuse, répliqua Robert, et ne vous occupez point de ceux qui passent.

La petite fille, tout interdite, se hâta de rentrer dans la boutique de sa mère.

Dans ce moment Hope arrivait devant la maison du boucher qui causait sur le seuil avec le forgeron son voisin.

— Vous êtes justement l'homme dont j'avais besoin, dit celui-ci en arrêtant Robert; et il se mit à lui parler d'affaires; mais à peine avait-il commencé, que la vieille Peggy Turton arriva habillée de son plaid bariolé et de son tablier bleu.

— Jésus! monsieur Hope, s'écria-t-elle en rassem-

blant son tablier dans ses mains, c'est une horreur que votre dos !

Robert se détourna pour lui répondre de le laisser en repos ; mais le forgeron aperçut alors la marque faite par M. Taylor.

— Par le ciel ! regardez, dit-il en riant, il pourrait servir d'enseigne au cabaret de la Croix-Blanche.

— Je suppose, ajouta le boucher, que sa femme lui a mis ce signe sur l'épaule de peur de le perdre.

Hope sentit qu'il n'y avait pour lui qu'un seul moyen d'échapper en même temps au tablier de Peggy et aux plaisanteries du boucher et du forgeron ; aussi se hâta-t-il de vider la place, non sans avoir traité la bonne femme de vieille sorcière et ses deux voisins de fous désœuvrés ; mais la croix commençait à peser sur son épaule plus qu'il ne l'avait d'abord supposé.

Du reste, le malheureux Robert semblait destiné ce jour-là aux fâcheuses rencontres ; car à peine eut-il fait quelques pas qu'il se trouva en face de l'école. La

classe finissait, et les écoliers s'élancaient dans ce moment sur la route, disposés à profiter de toutes les occasions d'espièglerie qui se présenteraient. Hope fut pris d'une terrible inquiétude, et il lui semblait déjà entendre des huées s'élever derrière lui. Ses craintes ne tardèrent point à se réaliser; à peine eut-il dépassé la porte de l'école qu'un long cri de moquerie s'éleva, et que cinquante écoliers au moins se mirent à le poursuivre en le montrant au doigt, et en faisant voler en l'air bonnets et casquettes.

— Regarde, regarde, s'écriait l'un, il a l'air d'un mouton marqué pour la boucherie.

— Ne vois-tu pas, répondait un autre, qu'il vient de se faire croisé, et qu'il part pour la Palestine?

Et les huées et les éclats de rire de recommencer plus fort.

Hope devint pâle de colère; il se détourna comme un dogue hargneux poursuivi par des enfants, et peut-être se fût-il cruellement vengé sur ses jeunes persé-

cuteurs, si M. Johson, le maître d'école, ne se fût tout à coup montré à la porte de sa maison.

Robert s'avança vers lui en se plaignant que sa classe ne fût composée que de vauriens et d'insolents. M. Johson lui répondit doucement qu'il ne voudrait pour rien au monde encourager l'impertinence de ses élèves; mais que la croix blanche qu'il avait sur le dos pouvait faire rire des gens plus sages que des écoliers.

— Que vous importe cette croix? répliqua Robert d'un ton hargneux; mon dos n'est-il donc plus ma propriété?

Le maître d'école s'inclina en souriant, et Hope continua son chemin. Mais la croix était de plus en plus lourde à ses épaules.

Il commença à penser qu'il ne lui serait point si facile de rester quitte de son loyer envers M. Taylor. Si tant de railleries l'accablaient déjà, que serait-ce donc lorsqu'on saurait la cause du bizarre ornement qu'il

portait ; autant eût valu que son propriétaire lui attachât au dos une quittance générale. Tout en réfléchissant ainsi, Robert arriva près de la Taverne ; il allait passer outre, lorsqu'il aperçut M. Taylor lui-même à quelques pas, et de l'autre côté son voisin Hullins traînant sa jambe de bois, et causant avec Harry Stoke, le charpentier. Harry Stoke était le bel esprit du village, et pour rien au monde Hope n'eût voulu être plaisanté par lui devant Hullins. Il se réfugia donc dans la taverne ; mais la place ne fut pas longtemps tenable. Les buveurs ne tardèrent point à apercevoir la croix et à railler Hope qui se fâcha ; la querelle s'anima, et l'aubergiste, craignant quelque rixe sérieuse, fit mettre Robert à la porte par ses garçons.

Celui-ci avait quitté sa maison dans l'intention d'aller examiner de l'ouvrage qu'on lui proposait au village le plus voisin ; mais son esprit avait été tellement bouleversé par le vieux Fox, Patty Steevens, le forgeron, le boucher, Peggy Turton et les écoliers, qu'il

se décida à revenir chez lui, pensant qu'après tout il y serait plus tranquille.

Avez-vous jamais vu, dans le mois de septembre, une jeune perdrix, la dernière de la couvée, atteinte par un coup de feu, et cherchant à s'enfuir dans le chaume, en traînant une aile blessée ?... Tel était Robert en regagnant sa maison placée à l'autre bout du village. Parfois il marchait rapidement pour n'être point atteint; parfois il ne faisait qu'un pas par minute afin de ne point dépasser quelqu'un qu'il avait aperçu devant; tantôt dans le chemin, tantôt dans les champs, il se glissait derrière les buissons, rasant les murs, et fuyant les regards avec autant de soin qu'un Bohémien qui a volé une poule près de la grange d'un fermier. Dans ce moment la croix blanche était pour lui d'une pesanteur insupportable.

Enfin pourtant il atteignit sa demeure, et il espérait cette fois trouver un peu de repos. Mais dès que sa femme l'aperçut, elle se mit à lui crier :

— N'est-ce pas une honte que vous reveniez comme vous êtes parti ? Cinq ou six de nos voisins m'ont déjà demandé si vous aviez perdu la raison... Et vite, laissez-moi passer ma manche sur cette croix.

— N'approche pas, femme ! s'écria Robert exaspéré.

— Quand je devrais perdre mon âme, vous ne resterez pas ainsi, Hope; je ne veux pas que ceux qui m'appartiennent se rendent ridicules. Quittez cette veste; quittez-la sur le champ, vous dis-je.

En parlant ainsi, mistress Hope voulut saisir le bras de son mari; mais celui-ci la repoussa rudement; mistress Hope, qui ne brillait pas par la patience, riposta par un soufflet, et il en résulta un véritable combat entre les deux époux, au grand scandale des voisins qui accoururent pour les séparer.

Il va sans dire que tout le monde donna tort à Robert, qui brava d'abord la réprobation générale, et trouva de la force de caractère dans sa fureur elle-

même : mais plus un feu brûle avec impétuosité, plus vite il consume ce qui l'alimente; de même les gens passionnés épuisent bientôt leur énergie par la violence de leurs émotions. Robert, devenu plus calme, ne se sentit point le courage de continuer une lutte aussi pénible; il comprit qu'il n'y avait plus d'espérance de repos pour lui, soit au dehors, soit dans sa propre maison, aussi longtemps qu'il porterait cette croix sur ses habits, et il se décida à l'effacer le soir même de son propre mouvement.

Le lundi suivant, il se rendit de bonne heure chez son propriétaire, le loyer de sa semaine à la main.

— Ah ! ah ! Robert, dit M. Taylor dès qu'il l'aperçut, je pensais bien que vous ne tarderiez pas à vous repentir de votre marché. Ceci est une bonne leçon pour les caractères envieux et impatients, qui se plaignent sans cesse de Dieu et de la vie. Rappelez-vous ceci à l'occasion, sir Hope : celui qui nous a créés a

proportionné les épreuves aux forces de chacun. Ne vous plaignez plus d'être moins heureux que les autres, car vous ne savez point ce que souffre le voisin. Toutes les croix sont lourdes ; ce qui les rend légères, c'est la patience, le courage et la bonne volonté.

LES ANCRES DE MISÉRICORDE

I

Gontran Raucourt se tenait debout à quelques pas de la porte, les bras croisés sur la poitrine, et promenant autour de lui des regards qu'il s'efforçait en vain de rendre indifférents. Prêt à quitter l'appartement de garçon qu'il avait jusqu'alors habité, il contemplait pour la dernière fois toutes ces apparences de luxe et d'élégance auxquelles il allait renoncer; car rien de

ce qui l'entourait ne lui appartenait plus ; tout venait d'être abandonné à des créanciers fatigués d'attendre, et qu'il avait enfin fallu satisfaire.

Trois années avaient suffi à Gontran pour en arriver là. Resté maître à vingt-quatre ans d'une brillante fortune, il avait cédé, comme tant d'autres, à la fatale attraction de Paris, et s'était séparé de la bonne tante Catherine qui lui avait jusqu'alors tenu lieu de mère. Ce ne fut point toutefois sans remettre à son notaire une somme qui assurait à la vieille fille une aisance qu'elle regardait comme de la richesse, et qui ne lui eût rien laissé à désirer sans le départ de Gontran.

Les craintes instinctives que lui inspirait la nouvelle vie à laquelle celui-ci allait se livrer ne tardèrent point à se justifier. Emporté comme le pigeon voyageur au milieu de cet *inconnu* qui l'avait attiré et séduit, notre jeune homme s'y laissa prendre à tous les piéges, et perdit successivement les plus brillantes plumes de ces ailes trompeuses que l'on nomme les

illusions. Avec la ruine étaient venus le désenchantement et ce mépris railleur, tristes maladies d'un cœur épuisé. Le désordre élégant auquel il devait la perte de sa fortune avait en même temps effacé ses généreux instincts, exalté son orgueil et substitué aux naïves inspirations de la conscience ce code des préjugés, qu'un certain monde a mis à la place du devoir.

Gontran Raucourt avait pris rang dans cette gentilhommerie moderne qui, en oubliant la grandeur et la loyauté de la vieille noblesse, n'a su ressusciter que ses vices. Flétri par l'abus de toutes les joies, il était arrivé à la vieillesse morale qui forme toute la philosophie de ces libertins ennuyés, dont l'éternel ricanement attriste le bonheur des âmes simples.

Aussi eût-il rougi de montrer quelque regret en quittant ce qui avait fait jusqu'alors sa vanité, sinon sa gloire ! Au moment où le portier vint lui annoncer que le fiacre demandé par lui venait d'arriver, il saisit

une boîte de palissandre, sortit brusquement sans jeter un regard d'adieu à cet appartement qu'il ne devait plus revoir, et franchit le marche-pied de la voiture qui l'attendait en laissant tomber ces mots :

— Rue Copeau, 16.

Le cocher remonta sur son siége et partit.

II

Une heure après, Raucourt se retrouvait seul dans une mansarde presque démeublée, achevant de brûler quelques lettres qui auraient pu le faire reconnaître.

Lorsque les derniers débris du papier se furent éteints sur le foyer vide, il s'approcha de la boîte de palissandre déposée sur une chaise, et il l'ouvrit.

Elle renfermait une paire de pistolets de combat, richement incrustés : c'était le seul objet de luxe ar-

raché au naufrage de sa fortune ; il l'avait conservé à titre de dernier ami, de libérateur ! car lui aussi appartenait à ces farouches voluptueux qui ne peuvent accepter de la vie que les fêtes, et qui, le jour des épreuves venu, se dressent à eux-mêmes, comme Sardanapale, un bûcher parfumé. Incapable de supporter sa déchéance, il avait résolu d'y échapper par un suicide : seulement, il voulait en éviter l'éclat, et il s'était rendu dans ce logement éloigné pour accomplir secrètement son projet. N'ayant fait connaître à personne sa nouvelle demeure, et venant de détruire tous les papiers qui auraient pu révéler son nom, il était sûr de mourir inconnu et d'éviter à sa mémoire la honte de la défaite.

Il venait, comme nous l'avons dit, de tendre la main vers ses armes, lorsqu'un bruit de voix et de pas retentit dans l'escalier. Par un mouvement involontaire, et comme s'il eût craint d'être surpris, Gontran approcha vivement le pistolet d'une de ses tempes.

Son nom, prononcé distinctement par une voix qu'il crut reconnaître, l'arrêta court. Il eut à peine le temps de replacer l'arme dans son étui; presque au même instant la porte fut brusquement ouverte, et la tante Catherine parut sur le seuil, chargée de cartons !

Le cri de surprise du jeune homme fut étouffé par le cri de joie de la vieille fille qui s'était élancée vers lui. Étourdi par cette arrivée inattendue, Gontran se laissa embrasser sans pouvoir comprendre. Ses questions elles-mêmes ne lui procurèrent d'abord que peu d'éclaircissements, car mademoiselle Raucourt, qui pleurait d'émotion, ne pouvait répondre qu'en mots entrecoupés où le plaisir et la douleur se reproduisaient alternativement à intervalles presque égaux.

— Pauvre chéri ! je te revois donc !... Ah ! j'étais bien sûre que je le retrouverais ! Quand on est si malheureuse... J'en pleure de joie... Ah ! le bon Dieu m'a toujours protégée... J'ai cru que je deviendrais folle de chagrin.

Et elle se remit à embrasser Gontran, que ces épanchements inintelligibles inquiétaient et irritaient à la fois. Enfin, à force de demandes, il sut que sa tante avait appris sa ruine, et que sa première pensée, à cette nouvelle, avait été de partir pour Paris, et d'apporter à son neveu la somme qu'elle tenait de sa générosité ; mais le notaire auquel on l'avait confiée lui avait épargné ce sacrifice en disparaissant lui-même avec l'argent dont il se trouvait dépositaire.

Raucourt ne put retenir une exclamation.

— Ainsi vous êtes aussi ruinée ! s'écria-t-il.

— Complétement, mon chéri ! Il ne me restait plus là-bas que la besace et le bâton blanc, comme on dit au pays.

— Et vous êtes partie pour Paris dans la pensée que je pourrais vous secourir ?

— Du tout; je te savais sans ressources comme moi.

— Qu'êtes-vous alors venue chercher ? reprit Gon-

tran avec une sorte d'impatience douloureuse ; qu'espérez-vous ici ?

— Ce que j'espère, reprit la vieille fille, eh bien ! mettre en commun notre courage, puisqu'il ne nous reste pas d'autre capital ; te donner des consolations et en recevoir de toi ! Est-ce qu'on ne se rapproche pas quand on a froid ? la misère à deux n'est déjà plus tant la misère... N'es-tu pas jeune, d'ailleurs ? tu travailleras.

Gontran fit un geste de dédain sardonique.

— Pardon, ma tante, dit-il d'un ton amer ; mais vous avez oublié de me faire apprendre un métier ; je ne sais point me servir de mes mains...

— Eh bien ! tu te serviras de ton esprit, interrompit Catherine. Est-ce qu'on se désole comme ça quand on a encore un demi-siècle à vivre !... tu trouveras une place.

— Je n'en veux pas ! s'écria le jeune homme exaspéré ; non, je ne deviendrai jamais le valet d'une au-

tre volonté. Je ne veux pas être une de ces bêtes de somme chargées de tourner l'humble meule qui broie le pain de chaque jour !

Catherine regarda son neveu avec étonnement. C'était la première fois qu'elle entendait ainsi flétrir le travail ; mais avec ce merveilleux instinct de femme qui pénètre d'un trait les domaines inconnus, elle comprit qu'elle ne devait ni se faire expliquer les idées de Gontran, ni les combattre.

— Eh bien ! ce sera moi qui la tournerai alors, dit-elle en continuant l'image employée par le jeune homme ; et n'aie pas peur que les forces me manquent ! Je t'ai bien veillé deux mois entiers quand tu étais petit. Tous croyaient que tu allais mourir ; mais moi, j'avais foi en Dieu et dans ma bonne volonté ; l'espérance m'empêchait de me lasser. Il en sera de même aujourd'hui.

L'orgueil de Raucourt se révolta à cette pensée qu'une femme vieille et faible lui servirait d'appui. Il

répondit avec aigreur; Catherine parut prendre le change et regarder le mécontentement de son neveu comme une protestation de courage. Elle le serra dans ses bras en lui demandant pardon de son outrecuidance, et reconnaissant que c'était à elle d'accepter sa protection :

— C'est entendu, s'écria-t-elle, tu seras le chef de famille, et je compterai sur ton appui comme tu comptais autrefois sur le mien. Il est juste que chacun ait son tour; les femmes soignent les enfants, et les enfants devenus hommes soignent les vieilles femmes; c'est du dévouement placé à intérêt.

Gontran ne répondit rien, car il se trouvait dans une de ces impasses d'où l'on ne peut sortir que par un éclat honteux. Comment dire à la pauvre Catherine qu'elle avait tort de supposer à son neveu de la reconnaissance et du courage; que, trop vain pour être protégé, il était trop lâche pour la protéger elle-même, et qu'il se sentait incapable de faire vivre une

vieille femme qui venait lui demander aide et secours? Devant ses amis, peut-être Gontran eût trouvé cette audace : accoutumés à railler tous les devoirs, ils lui eussent inspiré quelques-uns de ces sarcasmes qui percent comme un glaive; mais il était seul, et, malgré lui, une sorte de pudeur instinctive le retenait; son égoïsme n'osait se faire jour, faute d'encouragement; il se contenta d'un haussement d'épaules, et se mit à parcourir la mansarde, les bras croisés, avec tous les signes de la colère. Catherine ne parut point s'en apercevoir : prenant possession sans retard du logement de son neveu, qui se trouva composé de deux petites pièces contiguës, elle se mit à y ranger ses bagages en silence.

Cependant, Raucourt réfléchissait au dérangement occasionné par cette subite arrivée; son projet n'en était, après tout, que retardé. Dès le lendemain, il pouvait quitter la tante Catherine sous le moindre prétexte, gagner un des coins les plus solitaires du bois

de Boulogne, et en finir avec tous ses ennuis ! Cette perspective calma un peu sa mauvaise humeur. Il parut se prêter, avec une certaine complaisance, aux plans que la vieille fille commençait à former, et lorsque tous deux se couchèrent, la paix était faite entre la tante et le neveu.

Mais la première était moins tranquille qu'elle ne voulait le paraître; la vue des armes de Gontran lui avait inspiré une vague épouvante. On ne passe point d'ailleurs impunément d'une vie aisée et paisible aux douloureuses incertitudes de l'indigence. Pour accepter sans trop d'effort la condition nouvelle qui lui était faite, il eût fallu plus de jeunesse, d'insouciance et de gaieté. Le courage ne pouvait tenir lieu à Catherine de tout ce qui lui manquait. Son sang échauffé s'alluma; son esprit, qu'excitait la fièvre, se mit à chercher des expédients, à inventer des ressources, et, s'exaltant de plus en plus, finit par arriver à une sorte de délire. Le jeune homme, qui s'était endormi,

fut réveillé par la voix de sa tante, et trouva la vieille fille sur son séant, le visage enflammé, les yeux hagards, la respiration haletante; elle le reconnut à peine et ne répondit à ses questions que par des phrases entrecoupées. Elle répétait qu'elle voulait travailler... qu'elle était forte et qu'elle ne serait point malade !

Malgré son endurcissement, Raucourt fut troublé; la corruption de l'esprit peut nous rendre insensible à la douleur morale; nous réussissons à ne pas y croire : mais la douleur physique affecte nos sens malgré nous; les paradoxes ne peuvent cuirasser les nerfs comme ils cuirassent l'âme; on souffre en voyant souffrir, et on sent le besoin de soulager celui qui se plaint, ne fût-ce que pour se soulager soi-même.

Gontran s'efforça donc de calmer la tante Catherine, et il attendit le jour avec impatience pour faire appeler un médecin. Lorsque celui-ci arriva, il examina la

malade avec attention, et déclara au jeune homme que tout annonçait le début d'une maladie longue et sérieuse.

— Je crains que vous ne puissiez donner ici les soins nécessaires, ajouta-t-il en jetant un regard rapide sur le misérable ameublement de la mansarde; et le plus prudent serait de faire porter la malade à l'hôpital voisin.

Raucourt tressaillit à ce mot, et Catherine, qui l'avait entendu, poussa un cri d'horreur. Élevée dans les préjugés bourgeois de la province, elle s'était accoutumée à regarder l'hôpital comme le dernier degré de malheur et de honte; elle s'écria qu'elle préférait mourir, qu'elle n'avait d'ailleurs besoin ni de soins ni de médecin, qu'elle se sentait guérie.

Et, pour appuyer cette assurance, elle essaya de se lever; mais, au premier effort, elle retomba anéantie.

Gontran s'efforça de la calmer en lui promettant de ne point la livrer à des soins étrangers.

Cette promesse n'était point seulement un moyen de calmer l'exaltation de la malade ; lui-même éprouvait une invincible répugnance pour cette espèce d'abandon de la parente qui lui avait tenu lieu de mère. L'orgueil se joignait à un reste de sensibilité pour lui rendre l'idée de l'hôpital odieuse; il se dit que ne point secourir la tante Catherine en cette occasion ce serait plus que de la dureté, plus que de l'ingratitude, ce serait une lâcheté ! Ce mot prononcé intérieurement le décida. Il résolut d'ajourner son suicide en subissant la nouvelle épreuve qui lui était envoyée.

Ainsi que le médecin l'avait annoncé, la maladie de la vieille fille ne tarda pas à se caractériser : elle suivit toutes les phases ordinaires avec des alternatives qui ramenaient tour à tour la crainte ou l'espoir. Gontran avait d'abord rempli ses fonctions d'infirmier avec un peu de dépit ; mais insensiblement il s'intéressa à cette lutte contre le mal ; il y prit part, il mit une sorte d'orgueil à triompher. La reconnaissance de Cathe-

rine resserrait d'ailleurs ses liens; il se sentait amené à plus d'efforts et de patience, afin de ne point se trouver trop au-dessous des remerciements qui lui étaient adressés.

Un secours inespéré vint encore alléger ses fatigues.

Les mansardes voisines de la sienne se trouvaient occupées par un ouvrier imprimeur nommé Gervais, et par sa fille Henriette qui peignait des éventails. En apprenant la maladie de la vieille tante, tous deux étaient venus offrir leurs services; et, bien que Raucourt les eût d'abord remerciés avec assez de hauteur, ils avaient saisi toutes les occasions de lui être agréables ou utiles. Henriette surtout se montrait chaque jour plus prévenante. Lorsque Gontran était forcé de sortir, elle venait se placer près du lit de la malade, qui ne s'apercevait pas de l'absence de son neveu; elle avait plusieurs fois forcé le jeune homme à aller prendre du repos, tandis qu'elle veillait chez la tante Catherine en continuant à peindre ses éventails. Rau-

court avait même cru s'apercevoir qu'il lui arrivait de renouveler, à ses frais, les potions de la malade, et d'apporter le bois ou la lumière dont elle avait besoin ; mais quelque pénibles que lui fussent ces dons, il avait dû les subir. Ses ressources et celles de Catherine étaient en effet épuisées depuis longtemps, et la vente de quelques bijoux avait à peine suffi aux frais les plus indispensables.

Un soir que Gontran rentrait triste et fatigué, après des courses inutiles pour recouvrer une faible créance que sa détresse lui avait rappelée, il trouva Henriette établie près de la malade. Celle-ci, qui commençait à reprendre connaissance de ce qui l'entourait, suivait des yeux le travail de la jeune fille avec un intérêt attendri. Raucourt s'excusa d'avoir tant tardé.

— Oh ! il n'y a point de mal, répliqua Henriette ; M. Gontran peut me laisser près de sa tante, car j'ai là une commande pressée qui m'obligera, dans tous les cas, à passer la nuit.

— Encore! murmura la malade; cette enfant se fatigue trop.

— Il le faut bien! reprit Henriette, qui ne levait point les yeux de dessus sa peinture, dans la crainte de perdre un instant; si je ne rendais pas le travail au jour indiqué, on s'adresserait à quelque autre, et que deviendrais-je?

— Mais ne pouvez-vous être aidée? demanda Raucourt.

— Je ne connais personne qui peigne la gouache, objecta la jeune fille.

Les regards de la tante Catherine rencontrèrent ceux de Gontran; celui-ci les comprit.

— Si mademoiselle Henriette voulait me confier un de ses parchemins? dit-il avec un peu de contrainte.

— A vous? répéta la jeune fille surprise.

— Donnez, donnez, interrompit vivement la malade; vous verrez ce qu'il sait faire.

Henriette, médiocrement rassurée, mais n'osant refuser, confia un écran au jeune homme, qui s'établit de l'autre côté de la table et se mit sur-le-champ à l'ouvrage.

Le goût naturel de Gontran, cultivé par les leçons d'excellents maîtres et par la vue de ces chefs-d'œuvre de grâces mignardes appartenant au XVIIIe siècle, était particulièrement approprié au genre de travail qu'on lui confiait ; aussi Henriette demeura-t-elle émerveillée du résultat. Ce n'était point seulement une besogne faite à son profit, mais une leçon qui devait lui profiter pour l'avenir. Gontran, que sa réussite avait encouragé, lui proposa d'exécuter, sous ses yeux, un second écran, afin qu'elle pût suivre sa méthode et comprendre ses procédés. La jeune fille accepta avec reconnaissance ; mais après avoir tout vu, elle déclara qu'il lui faudrait bien des leçons avant d'acquérir cette facilité de pinceau, si même elle y parvenait jamais. Raucourt proposa de recom-

mencer autant de fois qu'elle le désirerait, et il tint sa parole en se remettant à l'ouvrage dès le lendemain.

Cette espèce de cours pratique fait et suivi près du lit de la tante Catherine, qui entrait en convalescence, eut pour résultat de l'égayer en même temps que ses deux gardes-malades. Ramené au goût de la vie par le travail, Gontran n'avait plus le temps de penser à sa première résolution. Associé malgré lui à l'activité de la fille de Gervais, il se laissait aller à écouter ses projets, à y prendre part. Il entrait chaque jour plus avant dans les confidences de cette âme ingénue et sereine, et il sentait, à mesure, la sienne s'apaiser. C'était comme un air pur qui lui rafraîchissait le sang, une sorte de contagion bienfaisante, grâce à laquelle l'orgueil aigre et l'égoïsme aveugle faisaient place à de plus douces émotions. Alors aussi il commença à remarquer la beauté modeste de la jeune fille ; de vagues images de bonheur traversèrent sa pensée, mais sans s'y arrêter ; ses yeux ve-

naient à peine de s'entr'ouvrir, et l'heure de la lumière n'était point encore venue pour lui.

Cependant la guérison de la tante Catherine était complète ; elle se levait depuis quelques jours ; enfin le médecin déclara qu'elle pouvait sortir.

Gontran l'aida à descendre les quatre-vingt-trois marches qui la séparaient de la rue, et la conduisit, à petits pas, jusqu'à la grande allée du Jardin des Plantes.

La convalescente y demeura longtemps assise, respirant avec ivresse l'air parfumé, chauffant au soleil ses membres alanguis, et reprenant, pour ainsi dire, possession de la vie. Enfin, elle se décida à regagner sa mansarde avec un soupir de regret.

Mais, en y rentrant, elle s'arrêta stupéfaite. Henriette avait profité de son absence pour garnir de fleurs la commode de noyer ; un feu étincelant pétillait dans le foyer, et, devant, se dressait une table à quatre couverts abondamment servie.

La jeune fille courut à Catherine, qui était restée immobile à l'entrée, et lui prenant le bras :

— Venez, dit-elle, votre convalescence est un jour de fête ; mon père et moi nous avons voulu le célébrer.

La vieille fille ne put répondre qu'en pleurant ; quant à Raucourt, pour la première fois depuis longtemps il sentit son cœur s'ouvrir, et une larme monter sous sa paupière.

Le repas fut gai et se prolongea aussi tard que le permettait la prudence ; mais lorsque la tante Catherine regagna sa chambre pour se mettre au lit, elle trouva sur sa table de travail une petite bourse renfermant six pièces d'or, et un billet sur lequel Henriette avait écrit : *Prix des écrans peints par M. Gontran.*

Le jeune homme et la vieille tante se regardèrent.

— Nous ne pouvons accepter cette somme ! dit Raucourt en rougissant.

— N'avons-nous point accepté son temps et ses veilles ? répliqua doucement Catherine.

— Ah ! vous avez raison ! s'écria Gontran avec une émotion dans laquelle la reconnaissance le disputait à l'orgueil, et nous n'avons maintenant nul moyen de reconnaître tant de générosité !

— Pourquoi cela ? reprit la vieille femme.

— Avez-vous donc oublié notre pauvreté ?

Catherine lui prit les deux mains :

— Celui qui a pu gagner ces six pièces d'or en quelques heures n'est point pauvre, dit-elle.

Gontran tressaillit, et garda le silence ; mais, le lendemain, il était au travail dès la pointe du jour, et il continua pendant plusieurs semaines avec une persévérance que rien ne put lasser.

Ce travail assidu lui permit de payer ce qui restait dû pour la maladie de la tante Catherine, et d'amasser, de plus, la somme nécessaire à son projet. Un soir, en rentrant dans la petite mansarde qu'elle ha-

bitait, Henriette aperçut sur sa cheminée une élégante pendule dans le style Louis XV, et, tout auprès, un billet sur lequel Raucourt avait écrit : *Une convalescente à sa garde-malade.*

La jeune fille voulut en vain se plaindre de la richesse du présent, Catherine lui répondit qu'elle en avait fait un bien autrement précieux à Gontran en lui donnant le goût et la possibilité du travail.

Les habitudes du jeune homme avaient, en effet, complétement changé. Son ardeur, jusqu'alors dissipée en plaisirs factices et en folles passions, s'était reportée dans la route du devoir ; il avait goûté à cette joie du premier gain légitime, il se sentait capable de tenir sa place dans le monde, de nourrir quelqu'un de son travail, d'être enfin un homme vraiment digne de ce nom. Appliqué tout le jour à sa peinture, il entendait Henriette chanter dans la chambre voisine, et la pendule qu'il lui avait donnée sonner les heures. C'était comme deux voix amies

qui égayaient et mesuraient son travail. Elles lui devenaient de plus en plus nécessaires ; il n'était fort et content qu'à cette condition. La jeune fille qui lui avait ouvert cette vie sans remords était son étoile polaire ; il avait besoin de la voir pour se diriger, pour persister dans sa route : réunis tous les soirs chez la tante Catherine ou chez le père Gervais, ils s'oubliaient dans de longues lectures qui tenaient leur imagination éveillée ; c'était comme l'assaisonnement du travail, le rayon de soleil qui dorait cette vie monotone. Raucourt ne s'était jamais trouvé si heureux. Sa boîte de pistolets, reléguée sur la planche la plus élevée d'une petite bibliothèque, était couverte de poussière et complétement oubliée. Tous les souvenirs qui lui rappelaient son existence d'autrefois s'étaient tour à tour effacés ; de nouveaux goûts avaient fait de lui un homme nouveau.

Un jour qu'il était occupé à achever un éventail de grand prix sur lequel il avait épuisé toutes les fi-

nesses de son art, Gervais entra chez lui et referma la porte avec soin. Le brave imprimeur paraissait soucieux et d'assez mauvaise humeur.

— Je viens vous demander un service, voisin, dit-il à Raucourt qui avait été frappé de son air. .

— A moi? répondit le jeune homme ; si la chose est possible, voisin Gervais, vous devez la regarder comme faite.

— Oui, reprit l'imprimeur, je sais que vous êtes porté d'amitié pour nous, et c'est ce qui m'a décidé à venir... Il s'agit de Perrot, le relieur que vous avez vu à la maison.

— En effet, je me souviens...

— C'est un brave garçon et un bon travailleur qui ne peut faire honte à aucune famille.

— Eh bien !

— Eh bien, il me demande à épouser Henriette.

— Et vous avez consenti ! s'écria Raucourt en pâlissant.

— Comme vous pensez! Un bon mari n'est pas chose si commune pour qu'on le refuse quand il vient s'offrir.

— Mais votre fille? reprit le jeune homme dont la voix tremblait.

— Ah! voilà l'enclouure, répondit Gervais; croiriez-vous qu'au premier mot elle s'est mise à pleurer?

— Mademoiselle Henriette?

— Et impossible de lui faire entendre raison. J'ai eu beau lui dire que Perrot était un joli garçon, pas bête et laborieux; à tout elle répond : — C'est vrai! et elle continue à pleurer. N'y a-t-il pas de quoi vous faire tourner le sang!

— Et en quoi puis-je vous servir?

— Voilà, voisin : ma fille vous estime beaucoup, et, si vous lui disiez que ce mariage est pour son bien, j'ai idée qu'elle consentirait.

— Ainsi vous voulez que je lui parle?

— Si ça ne vous coûte pas trop. Vous comprenez

que la garde d'une fille, c'est une rude charge, et que je tiens à voir mon enfant sous la protection d'un brave homme, pour qu'elle n'ait rien à craindre après moi.

Gontran tendit la main à l'ouvrier imprimeur :

— Allez attendre chez la tante Catherine, dit-il ; dans un instant je reviens, et tout sera décidé.

L'instant dura bien près d'une heure ; enfin le jeune homme reparut en tenant le bras d'Henriette sous le sien. Elle avait les yeux rouges et la tête baissée ; mais un sourire de bonheur entr'ouvrait ses lèvres.

— Vous aviez choisi pour votre fille quelqu'un qui la méritait sans doute, dit Gontran, mais votre fille avait aussi choisi de son côté.

— Qui donc? demanda Gervais.

— Un malheureux désespéré qu'elle a ramené à la joie, un oisif corrompu à qui elle a révélé le devoir.

— Comment! toi, s'écria la tante Catherine.

— Moi-même, qui l'aime depuis longtemps, et qui

promets au père Gervais d'être aussi un bon mari et un bon travailleur.

Le jeune homme et la jeune fille s'étaient avancés vers l'imprimeur, qui leur ouvrit ses bras.

— Allons, s'écria-t-il, après ce premier attendrissement, je préfère encore ça à mon projet; décidément, Dieu arrange les choses mieux que nous.

— Oui, reprit Gontran, car ce que nous regardons comme un malheur, il en fait souvent un moyen de salut. Quand je croyais le naufrage certain, la Providence m'a subitement envoyé deux ancres de miséricorde : la tante Catherine et Henriette !

Il ne faut jamais désespérer, ni de la destinée, ni de l'âme humaine ; les plus tristes positions peuvent se relever avec du courage, et les cœurs les plus vicieux se purifier par le travail.

LA PIERRE BORNALE

(Avant que l'organisation de la justice ne fût aussi complète que nous la voyons aujourd'hui, les moyens de constater la propriété étaient moins certains, et les usurpations par conséquent plus faciles. On n'avait point toujours des titres qui prouvassent la légitimité d'une possession, et lors même que ces titres existaient, ils étaient le plus souvent rédigés de manière à laisser beaucoup de doutes. Aussi a-t-on eu recours de toute antiquité à des signes extérieurs et apparents

qui pussent constater perpétuellement les droits de chacun. La pierre bornale est un de ces signes; elle servait à indiquer les limites respectives des héritages qui se touchaient. Malheureusement sa destruction ou son déplacement était facile; aussi comprit-on vite que ce moyen de démarcation deviendrait illusoire si les mœurs ne venaient pas au secours du droit en rendant les pierres bornales sacrées, et notant d'infamie quiconque oserait y toucher. La superstition populaire, qui se compose non-seulement de croyances, mais aussi d'intérêts, se chargea en outre d'inventer des punitions divines toutes spéciales pour ceux qui se rendraient coupables de ce crime. Nous croyons curieux de citer ici une tradition bretonne relative à ce sujet, et qui fera comprendre ce que nous venons de dire mieux que tous les développements.)

Il y a de cela plusieurs siècles; on voyait encore souvent des miracles, et l'on ne parlait point ici la

langue du haut pays. Cette pierre n'était point au bord de la lande, comme vous la voyez maintenant, mais plus bas, dans la terre labourable qu'elle séparait en deux parts inégales ; la plus petite appartenait à un homme appelé Ivon, la cabane se trouvait ici près sur la bruyère ; l'autre, comprenant presque tout le coteau, était cultivée par Claude Perrin de la paroisse de Trégénest.

Si le pauvre eût envié le riche, les chrétiens auraient soupiré en disant : C'est la misère qui le fait pécher. Toutefois ils l'eussent compris ; mais ce fut le riche qui envia le pauvre. Voyez la folie humaine !

Claude récoltait une gerbe quand son voisin cueillait un épi ; ses greniers étaient combles, lorsque la femme d'Ivon remplissait son tablier ; et cependant il jeta un regard de jalousie sur ce coin de terre où Dieu avait mis le pain du pauvre. Il le haïssait d'être son voisin, comme s'il ne fallait pas toujours en avoir un, puisqu'il n'y a que Dieu qui ait tout !

Perrin chercha longtemps les moyens de prendre pour lui seul le coteau entier. Il eût bien voulu trouver un tort à Ivon ; malheureusement celui-ci était un homme de paix, priant soir et matin, travaillant sans se plaindre, et soignant sa femme qui avait été belle et qui maintenant se mourait. Ce courage lui tenait lieu de richesse, la patience de bonheur ! Claude l'entendait chaque jour conduire son maigre attelage dans les sillons en chantant des noëls, tandis que lui, qui était riche et sans malades au foyer, il ne pouvait chanter; tant il est vrai que la joie ne vient qu'aux bons cœurs !

L'envie du fermier de Trégénest s'en augmentait de plus en plus; son avarice d'ailleurs allait croissant avec l'âge. Il ne pensait qu'au champ du voisin, il y rêvait; toute son âme était attachée à ce morceau de terre qui ne pouvait être à lui. Il avait bien consulté des avocats et leur avait fait lire ses titres pour savoir si la loi ne lui donnerait pas les moyens de voler Ivon ;

mais les avocats lui avaient dit : Il faut y renoncer, bonhomme. Alors la rage le prit.

— Puisque les gens de robe n'y peuvent rien, dit-il, il n'y a plus que le démon pour m'aider.

Il y avait alors à Landehen un carrefour hanté. Claude Perrin se décida à y aller au coup de minuit.

En arrivant, il trouva sous le vieux chêne un homme vêtu d'un manteau rouge, et qui avait une plume noire ; cet homme lui dit :

— Claude, je sais ce qui t'amène.

— Qu'est-ce donc ? demanda l'avare.

— Tu viens demander les moyens de prendre le champ d'Ivon pour l'ajouter au tien.

Claude commença à trembler, car il comprit qu'il était devant le roi du mal.

— Je ferai selon tes désirs, continua l'homme rouge, mais à une condition.

— Laquelle ?

— C'est que tu ne pourras défaire ce que tu auras fait.

Claude accepta.

— Eh bien, reprit le démon, va demain pendant la nuit arracher la pierre bornale qui sépare tes sillons de ceux de ton voisin, et plante-la sur la lisière de la lande : les bruyères sont longues et les épis mûrs, on ne s'apercevra de rien ; seulement, quand le jour de la moisson sera venu, et qu'Ivon arrivera avec sa faucille, renvoie-le en disant que tout le blé t'appartient. Les gens de justice chercheront la pierre bornale pour savoir la vérité, et comme on la trouvera en dehors des terres labourables, ils décideront que celles-ci sont à toi et les bruyères à ton voisin.

A ces mots, le démon disparut. Claude Perrin retourna chez lui, et dès la nuit suivante, comme il lui avait été recommandé, il déplaça la pierre bornale sans être vu de personne. Quelques jours après, lorsque Ivon voulut moissonner, il s'y opposa en prétendant que la moisson lui appartenait. Les gens du roi furent appelés pour décider : ils trouvèrent la pierre

bornale sur la limite des terres labourables, et déclarèrent en conséquence que celles-ci appartenaient tout entières à Claude Perrin.

Ivon, dépouillé de ce que son père lui avait laissé, ne montra ni colère ni désespoir. Il enterra sa femme que l'arrêt des juges avait fait mourir ; remercia Dieu de ne lui avoir point donné d'enfants pour partager sa misère ; coupa dans les landes un bâton de genêt, et disparut sur la route déserte.

Cependant les remords ne tardèrent pas à saisir le richard de Trégénest. Depuis qu'il était maître de tout le coteau, il ne pouvait goûter une heure de repos. Ce champ d'Ivon, qui l'avait tant tourmenté lorsqu'il ne lui appartenait pas, le tourmentait encore davantage depuis qu'il le possédait. Il trouvait un goût de mort au pain récolté dans ces sillons volés ; il lui semblait, quand il passait contre, que la pierre bornale allait parler pour l'accuser.

Il vécut ainsi sous le poids de son repentir et dans

la terreur du jugement de Dieu, jusqu'à ce qu'il mourut un jour subitement et sans confession.

Or, Claude avait un fils aussi généreux et aussi charitable de cœur qu'il était, lui, avare et dur. Olivier passait sa vie à assister les mourants, à soulager les pauvres et à parler de Dieu aux petits enfants. Soupçonnant son père d'avoir fait le mal, il tâchait de racheter son âme par le bien qu'il accomplissait en son intention.

Un jour qu'il revenait de quelque bonne œuvre, la nuit le prit dans les chemins abandonnés. Aucune étoile ne brillait au firmament; le vent soufflait à travers les vieux chênes, et les ruisseaux débordés jetaient des murmures tristes dans la vallée. Le cheval d'Olivier suivait un chemin creux où l'eau coulait comme dans le lit d'une rivière. Ils arrivèrent ainsi jusqu'à la croix de saint Gien.

Là Olivier aperçut un homme étendu sur les marches du Calvaire; il était immobile et faisait entendre

un râle d'agonisant. Le fils de Claude descendit de cheval et s'approcha.

—Que faites-vous là, pauvre homme? demanda-t-il.

Le mendiant ne répondit rien. Olivier prit ses mains; elles étaient froides. Il toucha son front et le trouva brûlant. Tirant aussitôt une gourde de pèlerin qu'il portait toujours, il l'approcha des lèvres de l'inconnu, et lui fit boire un peu de *vin de feu* qui le ranima. Il ouvrit alors les yeux, aperçut Olivier et voulut parler; mais deux mots seulement purent sortir de sa bouche :

— J'ai froid! j'ai faim!

Le jeune homme se sentit remué jusqu'au fond des entrailles.

— Est-ce vrai, dit-il, que dans un pays de chrétiens une créature de Dieu puisse mourir faute d'un toit et d'un morceau de pain!

Et en parlant ainsi, il sentait les larmes qui lui montaient du cœur sous les paupières.

— Pauvre homme, reprit-il ; un peu de courage, et bientôt vous n'aurez plus ni faim ni froid !

En même temps il le souleva dans ses bras, le posa sur le cou de son cheval, puis il monta derrière lui, et continua sa route.

Il y avait déjà longtemps qu'ils marchaient ; ils venaient de dépasser les bruyères du coteau ; ils allaient atteindre la terre labourable, lorsque le cheval s'arrêta tout à coup avec un hennissement d'effroi. Olivier leva les yeux !.. Un fantôme, vêtu seulement de son linceul, était debout près de la pierre bornale qu'il cherchait à arracher avec des gémissements ; mais à ces gémissements répondait un rire terrible venant on ne savait d'où, car on ne voyait personne !

— Laisse-moi la remettre à sa place, disait le spectre en pleurant.

— Non, répondait l'invisible ; tu as promis de ne point défaire ce que tu as fait.

— Mais je brûlerai tant que la terre usurpée n'aura point été rendue au pauvre.

— Et tu ne peux plus la lui rendre, observait la voix ironique, car tu es mort!

— Quand donc alors serai-je sauvé?

— Jamais!

Le fantôme se tordit les mains.

— Ivon! Ivon! s'écria-t-il, viens reprendre ton bien.

A cet appel le mendiant se dressa sur le cheval.

— Me voici, Claude Perrin, dit-il; restitue-moi ce que tu m'as dérobé, et je prie Dieu qu'il te fasse miséricorde!

A ces mots, deux grands cris retentirent dans la nuit; le spectre se retourna, et Olivier reconnut son père!

Le lendemain, le notaire de Trégénest rédigeait un acte par lequel le mendiant Ivon était déclaré légataire de tous les biens d'Olivier Perrin, qui entrait en religion.

LE CHIRURGIEN DE SAINT-MARTIN

Il existe, près de la Guadeloupe, une petite île nommée Saint-Martin, où les Hollandais et les Français s'établirent, en même temps, vers 1648. Les premiers occupaient la partie méridionale, moins montueuse, mais plus stérile; les seconds la partie septentrionale, pleine d'étroites vallées et de plateaux étagés, où réussissent toutes les plantations.

Par suite de ce partage, nos colons s'occupèrent de

la culture des terres, tandis que leurs voisins se livrèrent exclusivement à la fabrication des chaussures. Hommes, femmes, enfants, blancs, nègres et quarterons, tous, dans le quartier hollandais, coupaient le cuir, ou le battaient, ou le cousaient. Aussi parlait-on des souliers de Saint-Martin, comme du lard de La Rochelle, de la poudre de Cherbourg, du bœuf salé d'Irlande, des eaux-de-vie de Nantes et de Cognac. Saint-Martin chaussait tous les pieds susceptibles de chaussures, depuis le dixième degré de latitude jusqu'au trentième.

Quant au quartier français, il cultivait le manioc, le tabac, le coton, le café, qu'il échangeait contre les produits d'Europe.

Des deux côtés, du reste, on vivait en bons voisins. On se visitait dans la joie, on se secourait dans la nécessité. L'un partageait son tabac et sa gaieté, l'autre sa bière et ses bons conseils. On n'avait rien à s'envier, partant rien à se reprocher. Les guerres qui

avaient bouleversé l'Europe et désolé nos colonies n'avaient elles-mêmes rien changé à cet état de choses. Sûrs que le mal qu'ils se feraient les uns aux autres ne pourrait devenir un bien pour leurs mères-patries, les Hollandais et les Français avaient continué à vivre fraternellement sous leurs pavillons respectifs. Les deux races restaient distinctes, mais amies.

Grâce à ce bon accord, la population ne tarda pas à s'accroître, l'abondance à s'étendre. Les cordonniers eurent des barques pour aller vendre leurs chaussures dans les îles voisines, les planteurs achetèrent des mulets pour transporter leur tabac et leur café à la baie d'embarquement. On substitua la vaisselle aux calebasses, le vin de Bordeaux à l'*ouïcou*. Des Hollandaises étaient allées au prêche en robes de Florence, les Francaises voulurent aller à la messe en robes de gros de Tours! Ce fut la fin du bon voisinage. Tant qu'on avait été faible et pauvre, on s'était prêté se-

cours ; fort et riche, on commença à se jalouser. Chaque petite vanité se grossit comme la Grenouille de la fable, pour devenir orgueil national. Jusqu'alors on n'avait été que planteurs et cordonniers, on devint Français et Hollandais !

Tout marchait encore pourtant. Les limites des quartiers étaient bien établies, les industries différentes ; les deux peuplicules pouvaient se bouder sans danger pour la paix. Mais l'arrivée d'un officier envoyé par le gouvernement de la Guadeloupe changea tout à coup cette situation.

Il venait annoncer la déclaration de guerre entre les deux couronnes !

A cette nouvelle, Hollandais et Français s'assemblent : les plus notables habitants forment un conseil. Le premier cri de tous, est un cri d'affliction. La guerre ! Pourquoi la guerre ?

— C'est l'ambition de la France qui en est cause, observe un colon méridional.

— C'est la mauvaise foi de la Hollande, répond un colon du nord.

— La France voudrait dominer l'Europe.

— La Hollande voudrait dominer les mers.

— Mais on la murera derrière ses frontières.

— On la noyera dans ses marais.

— A bas la France!

— A bas la Hollande!

Les plus sages voulurent en vain s'entremettre; l'élan était donné, toutes les petites animosités contenues, tous les intérêts froissés s'insurgèrent. On avait commencé à demander pourquoi la guerre; on finit par demander pourquoi la paix. N'était-il pas honteux, en effet, pour les colons de Saint-Martin, de demeurer en repos alors qu'on se battait partout! N'avaient-ils pas les mêmes droits que ceux de la Martinique, de la Guadeloupe et de Cayenne, à leur part de gloire militaire? Après tout, Saint-Martin valait bien la peine d'être disputé! Saint-Martin ne

manquait ni de gens de cœur, ni de bons fusils; on pouvait s'entre-tuer à Saint-Martin aussi convenablement qu'en aucun lieu du monde!

Et pendant que l'orgueil national disait ces choses tout haut, l'intérêt personnel ajoutait tout bas, que le peuple victorieux posséderait l'île entière et s'enrichirait des dépouilles de l'autre : c'était une succession en perspective; il s'agissait seulement de l'ouvrir, comme disent les gens de loi, c'est-à-dire de se débarrasser des copropriétaires.

Cette réflexion enflamma tellement le courage des deux peuples, qu'il fut résolu, presque d'une voix, que le Nord et le Midi combattraient chacun pour sa patrie. Les hostilités devaient commencer dans trois jours.

Provisoirement, comme la réunion avait eu lieu sur le territoire de nos colons, ceux-ci voulurent remplir leurs devoirs d'hospitalité. La politesse française exigeait que l'on régalât ses voisins avant de les ex-

terminer. Il y eut donc grand galas et réjouissances publiques. Jamais on n'avait été si aimable des deux côtés. On se témoignait les égards de voisins qui vont enfin se débarrasser l'un de l'autre. Chaque Hollandais inventoriait de l'œil la plantation de son amphitryon, chaque Français demandait à son hôte le chemin de sa demeure. On eût dit des créanciers qui préparaient une saisie pour le lendemain.

Cependant, avant de se quitter, il y eut réunion sur la place du village. Hollandais et Français voulaient frayer ensemble une dernière fois.

Or, parmi ces derniers, se touvait un colon nommé Perrot, homme d'esprit et d'industrie, qui, après avoir été garçon herboriste, infirmier d'hospice, préparateur de squelettes, s'était engagé pour les colonies comme chirurgien et avait fini par s'établir à Saint-Martin, où il avait joint à sa profession celle de fabricant de chaussures et de planteur. Tout le monde aimait Perrot, parce qu'il ne froissait jamais

personne; gai, serviable, actif, il faisait son chemin dans la foule en rentrant ses coudes; c'était une de ces natures, pour ainsi dire fluides, qui profitent, comme l'eau, des plus petites fentes, et qui passent partout sans rien déranger.

Voyant les esprits s'enflammer pour la guerre, il s'était abstenu de toute contradiction et avait suivi le courant général. Mais lorsque les Hollandais et les Français se trouvèrent réunis, il commença à aller de l'un à l'autre, engageant ceux-ci à lui acheter ses terres; proposant à ceux-là son fonds de cordonnier. Il y eut quelque surprise des deux côtés, car on savait Perrot incapable de rien faire sans une bonne raison. Il offrait d'ailleurs le tout à si bon marché que les acheteurs s'effrayaient, et, plus ils s'effrayaient, plus le chirurgien baissait son prix. On se mit en conséquence à s'interroger réciproquement, et, comme il avait fait des confidences dans les deux camps, il y eut, des deux côtés, des indiscrétions.

— Vous ne savez point pourquoi Perrot veut vous vendre son commerce de souliers? dirent les Français aux Hollandais; c'est à cause de la guerre. Il a fait, voyez-vous, ses réflexions. Si vous nous chassez de Saint-Martin, il ne peut manquer de perdre sa boutique; si vous êtes chassés, au contraire, nous trouverons chez vous plus de souliers que nous n'en pourrons user de longtemps; enfin, si les chances se balancent, il restera d'autant moins de personnes à chausser qu'il y aura plus de morts. De toute manière, les cordonniers doivent donc s'attendre à être ruinés; et voilà pourquoi Perrot, en homme prudent, préfère se livrer à la chirurgie, qui doit devenir pour lui une mine d'or.

— Alors vous devez également comprendre pourquoi il veut vous vendre sa plantation, répliquèrent les Hollandais; c'est à cause de la guerre. Il sait, en effet, que si nous vous chassons de Saint-Martin, il la perdra, et que si vous nous chassez au contraire,

votre territoire se trouvera augmenté de moitié et le prix des *étages* (1) diminué à proportion. Enfin, si les hostilités continuent sans résultat décisif, vos récoltes seront ravagées et les terres remises en friche. De toute manière, les planteurs doivent donc s'attendre à être ruinés, et les chirurgiens feront seuls leurs affaires.

La double raison qu'avait Perrot pour tout vendre fut dite de proche en proche, examinée, commentée, et chacun y trouva un sujet de méditation.

Ce qui était vrai pour sa boutique de cordonnier et pour son *étage* de planteur, était vrai pour tous les cordonniers et pour tous les planteurs, c'est-à-dire pour tout le monde! Si la guerre devait ruiner ces deux industriels, qu'allaient devenir ceux qui en vivaient?

(1) On donnait ce nom à la portion de terre primitivement accordée à chaque colon.

Les Hollandais furent les premiers à être frappés de cette réflexion ; car on sait que ce peuple a reçu de la nature, comme le *Caboche* des Contes de Fées, *sa part d'imagination en sens commun.* Ils commencèrent à observer, à demi-voix, que si la résolution de Perrot était sage, il était à craindre que la leur ne fût folle. Les Français ne dirent point le contraire. Ils ajoutèrent que Saint-Martin n'avait point été colonisé pour faire la fortune d'un chirurgien ; et nos compatriotes en tombèrent d'accord ; enfin, ils reprirent, en regardant malignement ceux-ci, que l'on ne vendait de coton, de café et de tabac qu'aux vivants, ce à quoi les planteurs répondirent, non moins malicieusement, qu'on ne fournissait guère de chaussures aux morts !

Arrivés là, les esprits ne pouvaient tarder à se rapprocher. L'exaltation humaine ressemble toujours aux chariots des montagnes russes ; quand elle a remonté au sommet par une des pentes, il faut

qu'elle descende par la pente contraire. La progression croissante d'enthousiasme guerrier avait atteint son dernier terme, la progression décroissante devait commencer. Après avoir porté son encouragement, chacun apporta son objection. Pourquoi sacrifier les avantages éprouvés de la paix aux avantages incertains d'une guerre? Quelle influence pouvaient avoir les combats livrés à Saint-Martin sur le sort de la Hollande ou de la France? Quand les grands et les forts décidaient seuls la querelle, à quoi bon se déchirer entre faibles et petits?

Puis, comme on voulait trouver un emploi à ce qui restait de mauvaise humeur, on la tourna contre Perrot. Il avait tout à gagner à la guerre, lui; il la désirait sans doute; il ne songeait qu'à son intérêt privé! Mais Français et Hollandais tromperaient son égoïsme; ils continueraient à vivre en aussi bonne intelligence que jamais, et, pour se le prouver, on rédigea, séance tenante, un traité de neutralité!

Perrot laissa tout faire, sans dire un mot, jusqu'à ce que l'acte eût été signé par les principaux habitants des deux nations. Se découvrant alors :

— Dieu soit béni ! dit-il, avec une expression de joie sincère; mon espoir s'est réalisé. Ce que vous venez de faire, je vous y eusse vainement engagés, car la plupart des hommes n'ont foi qu'en eux-mêmes. Aussi ne faut-il pas conseiller les bonnes résolutions, il faut les faire naître. Puissiez-vous seulement vous souvenir de ce qui s'est passé aujourd'hui et en profiter pour l'avenir.

Le vœu de Perrot a été accompli. La neutralité jurée entre les deux populations de Saint-Martin s'est continuée, et aujourd'hui encore, tous deux vivent l'une près de l'autre sans haine et sans jalousie (1).

(1) Les Français occupent les deux tiers environ de l'île de Saint-Martin.

LES BERGERS D'ÉCOSSE

I

VIE DES HIGHLANDERS.—LES MOUTONS A FACE NOIRE.—LES CHIENS DE BERGER.

On a dit que Walter Scott *avait peint l'Écosse en pied;* si cet éloge est mérité, on doit, au moins, le restreindre à l'Écosse historique, car c'est la seule que le *grand inconnu* ait sérieusement étudiée ; ne cherchant autour de lui que ce qui pouvait lui rappeler le

passé, il a traité le présent comme ces belles touffes de lierre que les antiquaires arrachent, afin de mieux voir les monuments qu'elles recouvrent.

Aussi demanderait-on en vain à ses livres une peinture de l'Écosse moderne : sauf le *paysage*, éternellement immuable, l'auteur de *Waverley* n'a rien pris à l'actualité : mœurs, images, caractères, tout a été puisé par lui dans la tradition ; il a pétri l'histoire et les légendes comme Prométhée ses hommes d'argile, puis son souffle leur a donné la vie. Le cœur n'a eu aucune part à cette espèce de magie littéraire; l'inspiration, moins qu'on ne le croit ; le génie en a fait tous les frais.

Il est des œuvres qui semblent nées comme les fleurs sur les orangers, sans travail, sans volonté : telles ne sont point celles de Walter Scott. Elles relèvent directement de l'art, elles ont visiblement exigé l'étude et la patience. On peut admirer la grandeur de l'édifice, mais on devine l'ouvrier, nul ne le croira bâti par la baguette des fées.

Et comment en serait-il autrement? Cette Écosse que le romancier nous montre, il n'a pu la reconstruire qu'à force de recherches ou de devination. Tout lui manquait pour ce prodige : son œuvre est une ville bâtie dans l'air, comme celle d'Ésope ; la science et l'imagination ont remplacé les aigles.

De là, sans doute, ce fond de langueur que ne peuvent voiler les plus merveilleux efforts : l'élan ne se fait point sentir dans les compositions de l'écrivain anglais, parce qu'elles ne procèdent point de l'impression, mais de la volonté ; on ne les désirerait point plus belles, on les aimerait seulement plus vivantes.

Or, cette vie qui manque, selon nous, à Walter Scott, c'est elle surtout que l'on trouve dans les poëtes écossais de moindre gloire, dans John Clare, dans Hogg, dans Burns surtout. C'est à eux qu'il faut demander les traits de l'Écosse réelle, le récit de ses préoccupations ; ils vous diront ce qu'ils ont vu, ce qui existe au moment même où vous les lisez. Leur

poésie n'est pas comme celle du maître, l'épitaphe d'une génération passée, mais la confession d'une génération contemporaine.

Car, qui révèle mieux une nation que ses poëtes? ne sont-ils point le plus limpide miroir de ses émotions? C'est en eux que se formulent les aspirations confuses de la foule; ils sentent, ils voient comme tous, et c'est là même la condition de leur popularité; mais ils voient plus clairement, ils sentent mieux et sous plus de formes.

Cela est vrai, principalement pour les écrivains cités plus haut, dont la prose et les vers sont consacrés, le plus souvent, à la peinture des scènes familières. Qui étudierait leurs livres avec attention, y trouverait, sans aucun doute, l'expression la plus complète de la *vie écossaise*.

Or, si nous ne nous trompons, ce serait une manière neuve et curieuse de faire connaître une nation que de décrire ainsi ses sentiments et ses habitudes,

d'après ses poëtes populaires. Chacun de ceux-ci fournirait un trait, une couleur : il resterait des vides, sans doute, mais qu'importe ? On aurait la physionomie, on respirerait le parfum. Le reste vaut rarement la peine qu'on y prend.

En attendant que quelqu'autre plus habile entreprenne un pareil travail, nous nous sommes hasardé à en essayer un chapitre : ce qui va suivre n'est qu'une des faces de ce tableau, un des moindres chants de la grande épopée calédonienne, le chant pastoral ! c'est la peinture naïve de la vie du berger, près des *lochs* brumeux et au fond des *glens* écartés.

Nous avons emprunté tous les traits de notre esquisse à ceux qui ont peint sur les lieux, et surtout à Hogg, qui fut longtemps berger dans les vertes solitudes d'Ettrick.

Parsemées de bruyères, de forêts ou de rocs dépouillés, la plupart des hautes terres d'Écosse se refusent à la culture, et c'est seulement, de loin en loin,

dans les plis de la montagne, là où les eaux ont entraîné de fertiles débris, que l'on peut obtenir des moissons.

Au fond de chacune de ces petites vallées, ou *glens*, s'élève une ferme qui, outre l'oasis dont elle est entourée, comprend, d'habitude, les penchants de la montagne qui encadre le glen, et souvent toute une chaîne de collines. C'est le long de ces pentes et sur ces hauteurs que sont dispersés les innombrables troupeaux de moutons qui composent la richesse des *Highlanders*. C'est là aussi qu'ils passent leurs journées, et parfois une partie des nuits, occupés des soins du troupeau et chantant les vieilles ballades, ou lisant la Bible.

On a déjà observé bien des fois que la vie pastorale était plus favorable qu'aucune autre à la rêverie. Elle s'écoule dans une sorte de loisir isolé, sans trop de fatigue ni de soucis, uniforme comme les grands horizons de la montagne, mais tranquille comme eux.

Tout, en effet, respire la poésie dans la vie du *Highlander :* toujours sous le ciel, la ferme n'est plus pour lui qu'un lieu de repos ; il n'y vient qu'aux heures des repas ou du sommeil : sa véritable habitation est au penchant des collines, à la lisière des bois ou sur la friche parfumée. C'est là qu'il tresse des joncs en sifflant, là qu'il voit se lever les étoiles, là qu'il rêve !

Aussi ne croyez pas que le culte des muses calédoniennes soit abandonné sur cette vieille terre des bardes ; les jeunes bergers *entendent toujours la voix des fées !* A des jours convenus, on les voit encore accourir des *glens* les plus éloignés pour se disputer *la royauté de la harpe.* Quelque grange solitaire reçoit, au déclin du jour, la rustique assemblée, et la nuit se passe en causeries, en chants, en lectures : la poésie y coule à flots plus dorés que le whisky.

Un des caractères les plus remarquables de ces compositions populaires de l'Écosse, est une mélan-

colie sententieuse. On y sent toujours la double influence de la vie champêtre et de la Bible ; il y a à la fois, dans l'inspiration, une grâce impressive et je ne sais quoi de pédant. La muse d'Écosse ressemble toujours un peu à cette présidente que Boileau trouva habillée d'une thèse sur taffetas ; son plaid est taillé dans l'Écriture sainte, et l'on entrevoit un verset au fond de chaque pli.

Cette affectation biblique n'est pourtant qu'extérieure. Le protestantisme a beau s'efforcer de donner à ce peuple l'attitude de momies égyptiennes, il le garrotte en vain de textes sacrés : son imagination romanesque déchire à chaque instant l'enveloppe. Malgré les sermons puritains, la tendresse déborde de ces cœurs mobiles, et si l'on chante tout haut les cantiques sacrés, tout bas jeunes gens et jeunes filles murmurent les doux vers de Burns :

« Comme elle était belle la verdure du bouleau, comme elle brillait la fleur de l'aubépine, quand, sous

leur ombre parfumée, je te tenais sur mon cœur! Les heures dorées passaient si vite sur nous avec leurs ailes d'ange! — Ah! elle était pour moi aussi douce que la lumière et la vie, ma douce Marie des montagnes! »

Le sentiment religieux est cependant profond chez les *Highlanders;* il ne tient pas seulement à leur caractère et à leur éducation, mais aussi à l'isolement! Dispersés dans les *glens*, pauvres et soumis à toutes les dominations de la nature, ils sentent, pour ainsi dire, de plus près l'action de Dieu. Leur foi dans la Providence est sans bornes, et ils lui doivent la meilleure part de leur facile bonheur.

Ce mot de bonheur peut étonner. Avec nos habitudes de turbulence, la monotone existence du berger d'Écosse ne peut guère nous paraître qu'un paisible ennui; mais nous ne soupçonnons point tout ce que cette monotonie apparente voile d'émotions! L'importance des choses est bien moins en elles qu'en nous-mêmes! Qu'importe la petitesse ou la grandeur d'un

fait, si son impression nous remplit le cœur ! N'est-ce point là, après tout, la mesure? Pour être renfermées dans un cercle étroit, les sensations de l'habitant des hautes terres ne sont ni moins vives, ni moins variées. Outre ce roman de jeunesse que le cœur compose au fond du *glen* comme au milieu des capitales; outre tous les drames de la famille, tissus par l'amour ou la haine et déliés par la mort, le berger a mille douleurs, mille joies qui nous sont inconnues. Le troupeau seul est pour lui une intarissable source d'émotions. Ce n'est point comme un champ que l'on cultive, sans amour, pour ce qu'il rapporte; c'est quelque chose qui vit comme lui, qui tient à lui : les coups qui s'adressent là retentissent bien plus profondément que s'ils frappaient une moisson. Aussi doit-il veiller sans cesse contre les voleurs, les précipices, la tempête ! Car son troupeau est toujours dans la montagne, exposé à toutes les fureurs des hommes ou du ciel.

Et ne croyez pas qu'une pareille surveillance soit peu de chose ! La science du berger demande de longues expériences, une application soutenue, une profonde prévoyance. Il faut qu'il lise dans le ciel comme en un livre ouvert, qu'il étudie la plante de la montagne, qu'il devine les besoins de son troupeau.

Celui-ci, de son côté, le reconnaît, lui obéit et l'aime : car l'intelligence des moutons écossais est singulière. La vieille race appelée *blach faced* (face noire), ou *forest breed* (race forêt), se distingue surtout par la finesse de ses instincts : c'est la race du pays, et son attachement pour le sol natal est invincible. Aussi est-il fort difficile de l'en arracher. On a vu des moutons de cette espèce, vendu par les *Highlanders* à des fermiers étrangers, revenir du Yorkshire à la montagne.

Hogg raconte à ce sujet l'histoire d'une brebis qui retourna, avec son agneau, du Glen-Lyon à la ferme

de Harchope en Weddale. Elle mit neuf jours à faire cette immense route. On s'était vite aperçu de son départ au Glen-Lyon, et un garçon fut envoyé à sa poursuite; plusieurs bergers qu'il interrogea lui répondirent qu'ils avaient vu, en effet, passer la fugitive; qu'elle marchait avec ardeur et persévérance, ne s'inquiétant ni des troupeaux ni des chiens qu'elle rencontrait, et ne s'arrêtant que pour *bêler son agneau* lorsqu'il restait derrière à brouter les haies vives. Guidé par ces renseignements, il la suivit jusqu'à Grieff, où il perdit sa trace.

Cependant la brebis avait continué sa route. Elle arriva le matin à Stirling; c'était jour de fête; les rues étaient pleines de promeneurs et de curieux. Pensant sans doute qu'il serait imprudent de s'aventurer au milieu de cette foule, elle fit halte, et demeura couchée, avec son agneau, sous une touffe de cytises. Ce fut seulement quand tout devint tranquille, aux premières lueurs du jour, qu'on la vit traverser la

ville, précipitant sa course au moindre grondement des chiens qui rôdaient encore dans les carrefours.

Elle gagna ainsi la barrière de péage qui se trouve près de Saint-Ninian, et essaya de passer furtivement : le gardien, qui la crut égarée, voulut la saisir, mais elle lui échappa, et profita du premier passage de troupeau pour franchir, avec son agneau, la barrière que l'on avait fermée devant elle. Enfin, le samedi matin, 14 juin, neuf jours après son départ, elle arriva à la ferme de Harchope et se présenta à son ancien maître.

Celui-ci, aussi surpris que touché, ne voulut point la renvoyer au Glen-Lyon ; il remboursa, à l'acheteur, le prix de la brebis et la garda jusqu'à sa mort.

Une autre singularité des moutons *face-noire* est la sollicitude qu'ils montrent l'un pour l'autre. Si une brebis perd de vue le troupeau pendant la nuit, il est rare que ses compagnes l'abandonnent. Elles cherchent l'égarée, l'appellent et se placent aux bords des

étangs, des lacs ou des précipices, pour l'avertir du danger par leurs bêlements.

Par un instinct non moins admirable, et qui chez les hommes serait regardé comme une sublime abnégation, les moutons qu'atteint la terrible maladie appelée *Breakshugh* se retirent du troupeau dès qu'ils se sentent frappés, évitent soigneusement tout contact, et se cachent même de manière à ne pouvoir être trouvés.

On a également remarqué que les soins des brebis pour leurs agneaux redoublaient en raison de la rigueur du climat et de la stérilité du sol; comme si, dans son admirable prévoyance pour tout ce qui naît, la nature avait voulu rétablir l'équilibre des conditions d'existence, et remplacer, par une plus grande tendresse des mères, ce qui manquait de verdure ou de soleil aux nouveau-nés.

Du reste, on peut dire, en général, que les brebis ont un attachement plus vif qu'aucun autre animal

pour leurs petits. Lorsque ceux-ci meurent, elles restent près du cadavre jusqu'à ce qu'on les en sépare de force. Les bergers d'Écosse ont alors l'habitude de les ramener à la ferme, de les placer dans un endroit obscur et de leur présenter un nouvel agneau, revêtu de la peau de celui qu'elles ont perdu. La brebis reconnaît immédiatement la toison à l'odeur, et accepte une substitution qu'elle ne soupçonne pas. Hogg observe même que pendant quelques jours elles témoignent au nouveau venu plus de tendresse qu'elles n'en montraient à leur petit : « Soit, dit-il, que la joie causée par cette apparente résurrection en soit cause, soit qu'il leur reste un vague doute qu'elles essaient de dissiper par des caresses. »

Le même Hogg raconte d'une façon fort simple et fort touchante la douleur d'une brebis appartenant au troupeau qu'il gardait à Willenslée et dont l'agneau avait péri par suite d'une tempête de neige.

« Elle était, dit-il, couchée sur le mort, à environ

quatre milles de la maison, cherchant à le réchauffer et faisant entendre, par instants, un murmure plaintif. Lorsque les chiens approchaient, elle se redressait en grattant la terre du pied et sifflant pour les effrayer. Vers le neuvième jour, le soleil devint plus chaud et l'agneau commença à se dessécher. Cependant la pauvre et désolée créature resta à la même place, avec une tendresse que semblait accroître la perte de toute espérance. Je sentais souvent mes yeux se mouiller à la voir ainsi penchée sur ces débris déjà sans forme et qui s'amoindrissaient chaque jour. Pendant les deux premières semaines elle ne s'écarta pas un seul instant de ce lieu, et plus tard elle y revint chaque soir et chaque matin... Elle ne cessa de le visiter que lorsque les derniers restes de l'agneau eurent disparu, mêlés à la terre ou emportés par le vent. »

Mais si l'instinct intelligent et tendre des moutons d'Écosse nous étonne, que penser de celui des chiens qui les gardent? Ceux-ci ne sont pas seulement les

amis du berger, mais ses plus utiles serviteurs ; ils lui gagnent le pain qui le nourrit, lui et sa famille, se contentant d'en prendre le plus petit morceau. Leur attachement est immuable ; ni la mauvaise humeur ni les coups ne peuvent les éloigner. Toujours attentifs, sans caprices, sans paresse, ils suivent leurs maîtres au milieu de tous les dangers, et ne s'arrêtent que pour mourir à leurs pieds. De l'aveu des *Highlanders*, un seul chien fait plus de besogne que vingt bergers, et, sans eux, *toutes les montagnes de l'Écosse ne vaudraient pas un demi-shilling*. C'est un pâtre des Hautes-Terres qui parle ainsi, après avoir passé douze années de sa vie à garder les troupeaux.

Les chiens de berger se subdivisent en plusieurs espèces douées d'instincts différents. Les uns ne savent conduire les moutons que près du maître et *sous la main*, comme on dit en Écosse ; d'autres les ramènent des collines les plus éloignées à l'endroit indi-

qué ; il leur suffit, pour cela, d'entendre l'écho de la voix du maître ou de son sifflet. Quelques bergers se contentent même de donner tout bas un ordre à leurs chiens qui courent seuls l'exécuter sur la montagne. Hogg rapporte à ce sujet un grand nombre d'anecdotes, mais rien ne nous a paru aussi curieux que ce qu'il raconte de Sirrah.

C'était un jeune chien qu'un bouvier avait eu pour trois shillings (environ 4 francs) sur les frontières ; Hogg crut démêler dans sa face amaigrie et dans ses yeux inquiets une intelligence particulière ; il l'acheta une guinée au bouvier.

Sirrah n'avait jamais conduit de troupeau, mais à peine eut-il compris à quoi il était destiné, qu'il s'appliqua à connaître les moindres détails de son nouveau métier. Il essayait successivement tous les moyens de bien faire, dit Hogg, jusqu'à ce qu'il eût réussi, et, une fois la chose apprise, il ne l'oubliait jamais. Dans les cas difficiles, il avait recours à des

expédients qui me causaient toujours une profonde surprise. Il était, du reste, plus sombre et plus insociable qu'un puritain. Bien que je partageasse avec lui mon pain et mon plaid sur les bruyères, il refusait mes caresses et ne m'en faisait jamais, se contentant de me prouver son affection par sa fidélité au devoir.

La musique seule avait le pouvoir de l'arracher à sa flegmatique austérité. Au moindre chant il dressait les oreilles, ouvrait les narines comme s'il eût voulu aspirer la mélodie, et finissait toujours par joindre sa voix à celle des exécutants. Cette dernière habitude m'obligeait à le chasser, chaque soir, avant le chant des psaumes qui, dans toutes les fermes, termine les prières.

Il n'est point de berger qui ne sache combien il est difficile de séparer les agneaux de leurs mères à l'époque du sévrage, surtout lorsqu'ils appartiennent à la race des *faces-noires* (black-face). On a beau les

réunir en troupeau, à la première occasion tous se dispersent pour aller rejoindre leurs mères, et dans ce cas, plusieurs se perdent dans la montagne. Ce malheur m'arriva un soir malgré toutes mes précautions : saisis de je ne sais quel vertige subit, mes agneaux se divisèrent en trois bandes et disparurent dans trois directions différentes, je n'avais avec moi que mon chien qui dormait à mes pieds.

— Sirrah, mon homme, m'écriai-je, ils sont partis !

C'était, de tous mes appels, celui qui le mettait le plus sur le qui vive. Il se dressa d'un bond, flaira autour de lui et s'élança dans la direction suivie par la plus forte bande ; je courus du côté opposé, espérant rejoindre l'une des deux autres : mais ce fut en vain !

Un second berger qui arriva de la ferme ne fut pas plus heureux. Après avoir passé une partie de la nuit en recherches inutiles, nous retournâmes au troupeau des mères, espérant que les agneaux l'auraient

rejoint; mais, à notre grand désappointement, nous n'en trouvâmes aucun !

Nous convînmes alors d'une nouvelle *battue* dans la montagne. Mon compagnon prit sa course vers le nord, tandis que je me dirigeais vers l'ouest, parcourant les routes sauvages où les brebis avaient coutume de paître avec leurs agneaux ; mais nous nous rencontrâmes au point du jour, sur les hauteurs du Black-Cleuh, à demi-morts de fatigue et n'ayant pu découvrir un seul des fugitifs ! Pour comble de malheur, Sirrah ne reparaissait point ! Il s'était sans doute égaré dans la montagne ou précipité dans quelque marais ! Il ne nous restait plus qu'à regagner le *glen* et à avertir le maître que tous ses agneaux étaient perdus !

Nous reprîmes tristement le chemin de la ferme, ne sachant comment annoncer cette mauvaise nouvelle, lorsque, en tournant une colline, mon compagnon jeta un cri !... Il venait d'apercevoir, au fond

d'un ravin, le troupeau d'agneaux tout entier, sous la garde de Sirrah qui regardait autour de lui, en remuant la queue, comme s'il eût attendu avec inquiétude du secours ! Je demeurai immobile de joie, et en même temps de surprise. Comment avait-il pu, seul, rassembler les trois divisions et les amener dans cette espèce de fort dont il gardait l'entrée ? C'est ce que ni moi ni personne ne pûmes deviner. La seule chose certaine, c'est que tous les bergers de la montagne réunis n'eussent pu en faire autant.

La plus triste partie de l'histoire de Sirrah reste à raconter. Il devint vieux et incapable de faire seul toute la besogne ; ne pouvant imposer à mon maître une double charge, je pris un jeune chien et vendis l'ancien serviteur. Il suivit d'abord son nouveau maître sans répugnance ; j'avais l'habitude de le prêter parfois à des bergers voisins pour peu de temps, et il crut sans doute qu'il en était de même cette fois. Il se laissa donc emmener, et travailla le lendemain et

le jour suivant avec son intelligence ordinaire ; mais voyant que je ne revenais point, il comprit enfin que je l'avais abandonné. Il renonça aussitôt à toute surveillance, courant au milieu des moutons comme un jeune chien et témoignant clairement l'intention de faire tout le mal qu'il pouvait. Son nouveau maître fut obligé de le donner à son père, qui le garda et le nourrit à ne rien faire.

Mais Sirrah refusa de s'attacher au vieux berger et de le servir en quoi que ce fût. Après mon ingratitude, il ne voulut être utile à personne de ma race. Humilié d'avoir été chassé, il ne reparut pas non plus à la ferme. Seulement il n'oublia point la route que je prenais sur la colline, et chaque matin je le trouvais couché dans la bruyère, à quelque distance du sentier. Il levait la tête au bruit de mes pas, me suivait longtemps d'un regard triste, puis retournait à son nouveau logis.

Cela dura quatre mois ; un matin je ne le trouvai

point à la place accoutumée : j'interrogeai les autres pâtres, on ne l'avait point vu ! Le lendemain était dimanche, en sortant de l'église je trouvai le vieux berger et je lui demandai en riant ce qu'il faisait de Sirrah ; il m'apprit que l'avant-veille il était mort ! Depuis ce temps, quelle qu'ait été ma pauvreté, et quelques offres que l'on m'ait faites, je n'ai jamais vendu mon chien !

II

TOURMENTE DE NEIGE. — UN DRIFT RACONTÉ PAR HOGG.

Nous avons déjà dit que les moutons des Highlands ne rentraient jamais à l'étable ; parqués, sur plusieurs points, et à de grandes distances de la ferme, ils demeurent exposés à tous les périls de la montagne.

Le plus terrible est celui que l'on désigne sous le nom de *snow-storms* (tourmentes de neige). Les hautes terres deviennent alors un véritable champ de bataille où les bergers et les chiens luttent contre tous les éléments conjurés, avec un courage dont rien ne peut donner idée. Trop heureux quand leurs efforts ne sont point inutiles! car le *snow-storm* ou *drift* s'étend parfois sur les *glens* comme un linceul, ne laissant rien de vivant au-dessous.

Ces tourmentes constituent, du reste, le mémorial de la vie pastorale; ce sont les lignes néfastes (*red lines*) du journal du berger, le point de rappel pour l'âge de ses enfants, la mort d'un aïeul, les tristesses ou les joies de sa famille. Elles servent également de dates aux conditions de fermage, et l'on trouve souvent, sur un contrat, qu'une rente date de telle ou telle tourmente de neige, sans que l'on sache au juste à quelle époque elle eut lieu.

« Qui a jamais vu, dit un poëte écossais, scène plus

impressive que celle d'une famille séquestrée, pendant une tempête d'hiver, dans un *glen* solitaire? (et quel *glen*, dans le royaume, n'a point une famille pareille!) qui a jamais senti aussi profondément que ces abandonnés la faiblesse des hommes et la toute-puissance de Dieu! D'heure en heure le berger sort, puis rentre le front pâle! il n'a vu que la nuit, entendu que l'ouragan! Alors tous s'agenouillent : le chef de la maison commence une hymne sainte qu'ils répètent en chœur, et, bien qu'au milieu des rugissements de la tempête, leurs voix puissent à peine être entendues d'eux-mêmes, ils ne doutent point que Dieu ne les ait écoutés, et quand ils se relèvent, les fronts sont plus sereins, les cœurs plus affermis!

L'un des *storms* les plus désastreux dont on ait gardé le souvenir est celui de 1660. On ne peut même, de nos jours, parler du treizième jour de *drifty* devant un vieux berger, lorsque la tempête rugit, sans le voir changer de visage.

Cette célèbre tourmente eut lieu par un hiver très-froid, et elle alla toujours croissant pendant deux semaines. Vers le sixième jour, les agneaux commencèrent à tomber dans une torpeur somnolente et tous moururent avant le lendemain : les jeunes moutons succombèrent ensuite : les bergers bâtirent alors une sorte de muraille semi-circulaire avec les morts, afin de préserver ceux qui restaient; mais cet abri leur fut inutile, car le manque de nourriture commençait à se faire sentir si vivement, qu'on les voyait se manger la laine sur le dos les uns des autres, et ceux qui avaient résisté au *drift* moururent de faim les jours suivants.

Enfin, quand la tourmente se ralentit, le quatorzième jour, on n'entendit plus dans la montagne un seul bêlement de brebis ! de loin en loin, seulement, on apercevait des espèces de monticules circulaires à demi-recouverts par la neige et qui marquaient la place où les troupeaux avaient péri.

Tous les moutons des fermes hautes furent détruits; ceux des fermes basses survécurent, mais demeurèrent languissants et succombèrent un peu plus tard. Il n'y eut de sauvé, dans tout le district, que quarante agneaux sur une ferme et cinq brebis dans une autre. Le *glen* de Phaub demeura vingt années, après la tourmente, sans fermier et sans une seule tête de bétail : lorsqu'à la fin un homme fort honnête et fort habile s'aventura à le prendre à bail, ce fut pour la redevance annuelle *d'un habit gris et d'une paire de culottes.* Ce même *glen* est aujourd'hui loué douze mille cinquante francs!

Plusieurs autres terrains abandonnés par leurs propriétaires devinrent alors des *communs.*

On raconte à propos de cette tourmente que John Scott, fermier de Thier-les-Tirne, qui nourrissait neuf cents moutons, ne conserva qu'une seule brebis noire dont il espérait faire souche; mais quelques chiens (ils étaient alors tous désœuvrés, n'ayant plus de

moutons à garder) poursuivirent cette pauvre solitaire jusqu'au loch de Sainte-Marie, où elle se noya.

Quand cette nouvelle fut apportée à John Scott, communément appelé joyeux Scott, il dit avec son ton de plaisanterie ordinaire : Hélas ! la pauvre créature, elle était de la couleur de la mort, et le proverbe a raison : un *noir* commencement amène toujours une noire fin.

Puis saisissant la claymore rouillée suspendue à son foyer : En avant, ma vieille amie, s'écria-t-il, c'est à toi de me redonner un troupeau ; Jenny, mon cœur, je pars, et rappelle-toi l'antique chanson :

Il y a abondance de vaches dans la belle et riche Braide-Lees ;
Il y a abondance de brebis aux bords de la Tyne ;
Il y a abondance d'argent monnayé dans Gowanburn ;
Et tout cela, tout cela pour toi.

La tradition ne dit pas si le joyeux Scott suivit son projet, et alla redemander aux Écossais des basses

terres le troupeau que la tourmente lui avait enlevé.

Il y eut encore un *snow-storm* fort violent le lundi 27 mars 1724. Quoiqu'il ne durât qu'une demi-journée, il détruisit environ vingt mille moutons, et plusieurs *Higlanders* périrent.

Une anecdote relative à cette tourmente prouve avec quelle attention les bergers doivent observer le ciel.

La soirée du dimanche qui précéda la tempête fut tellement chaude, que les jeunes filles s'en revenaient de l'église, pieds nus, et que les jeunes gens portaient leurs habits sur les épaules, au bout de leurs bâtons. Une troupe ainsi vêtue à la légère, causant haut et riant, passa par hasard devant un vieux berger de la ferme de New-House, appelé Walter Blake, qui paraissait fort occupé à réunir ses moutons à l'abri sur la lisière d'un bois : ils demandèrent à Wathie, qui était un homme fort pieux, ce qui l'avait empêché de venir à l'église, et pourquoi il prenait tant de souci de son troupeau.

Blake répondit qu'il avait remarqué, le matin, de mauvaises nuées à l'horizon, et qu'il craignait un *drift*.

Un éclat de rire général accueillit la réponse du vieux berger.

— Voyez, voyez, s'écria une jeune maligne petite fille d'Yarrow, qui avait déjà manqué trois mariages pour s'être moquée de ses amoureux ; voyez, il a mis son plaid et son bonnet de laine ! la peur du *drift* lui donne le froid d'avance.

Et, s'approchant du berger avec une mine caressante et une voix câline : Prenez bien garde aux rhumes, mon bon Wathie, continua-t-elle ; car, pour peu qu'il tombe de la neige du soleil, je ne serais pas étonnée de voir les douves pleines avant demain. — Pauvre Wathie, ajoutait un autre, il aura pris, ce matin, la fumée de sa pipe pour un nuage ! — Voulez-vous une couverture, Wathie ? — Et une paire de gants, Wathie ? — Adieu ! Wathie le sorcier ! — Au revoir ! Wathie le gelé !

Et tous saluèrent le vieux berger avec de grandes révérences et de grands éclats de rire.

Celui-ci secoua la tête : Allez ! allez ! alouettes, dit-il ; le temps prouvera qui est fou et qui est sage ; laissez rire celui qui gagnera. Demain, on entendra les cornes d'appel.

La prédiction de Wathie ne s'accomplit que trop bien, et il fut le seul dans le district qui sauva son troupeau.

Les années 1709, 1740 et 1772 furent également funestes aux *Higlanders*. Cette dernière sert de mesure quand on parle d'une tourmente de neige.

On cite enfin le *drift* qui eut lieu dans la nuit du vendredi 24 au samedi 25 janvier 1794. Il ravagea surtout le terrain compris au midi de l'Écosse, entre Crawford-Muir et Border. Dix-sept bergers périrent ; trente furent rapportés chez leurs maîtres, privés de sentiment. Quant à la perte des moutons, elle fut in-

calculable. M. Thomas Beathie en perdit seul quatorze cents !

Il nous a semblé que nous ne pouvions mieux terminer cette esquisse sur les bergers d'Écosse que par la description d'un de ces terribles *drift*. Nous l'empruntons à Hogg, dont les détails sont d'autant plus précieux, qu'il fut lui-même un des principaux acteurs de la scène qu'il raconte.

« J'étais parti de Black-House pour me rendre à une de ces réunions littéraires fréquentes dans la montagne, et où se rassemblent tous les bergers qu'un peu de folie ou beaucoup d'amour ont rendus poëtes, malgré les sages recommandations des grand'mères.

J'avais la poche gonflée d'un flamboyant poëme dont j'ai oublié le sujet (si toutefois il en avait!), et le cœur encore plus gros d'admiration pour mon mérite. Le rendez-vous était à Entertrony, ferme sauvage et distante de plus de vingt milles.

Dès le second jour de mon voyage, je crus remar-

quer dans le ciel des symptômes alarmants. Le vent, qui avait soufflé la veille avec fureur, tomba tout à coup; un brouillard pâle enveloppait les montagnes; de minces flocons de neige tournoyaient horizontalement dans l'air, comme incertains s'ils devaient remonter ou descendre; la lumière même du soleil, qui perçait avec peine une atmosphère chargée de givre, avait quelque chose de lugubre.

Je fus pris d'une sorte de prévision inquiète, et je commençai à balancer sur ce que je devais faire. Je me répétais en vain que je n'avais rien à craindre pour mon troupeau, dont mon maître s'était chargé. Plus je me donnais de raisons pour ne pas retourner en arrière, plus je ralentissais le pas; si bien qu'après avoir achevé de me prouver à moi-même la nécessité de poursuivre, je m'arrêtai brusquement, et rebroussai chemin vers Black-House.

Je me détournai pourtant un peu pour voir un de mes oncles, à Hope-House (la Maison de l'Espoir).

Quoiqu'il m'aimât beaucoup, il fut presque affligé de me voir, et me conseilla de retourner promptement à la ferme, répétant que ce n'était point l'heure de voyager dans la montagne. Il me reconduisit lui-même jusqu'au bout de la colline appelée le Black-Gatelicard; et, regardant le ciel avec tristesse : Ah ! c'est un jour de mauvais aspect, dit-il; pars, garçon, et aie toujours l'œil sur l'horizon. Lorsque tu verras une ouverture se faire dans les nuages, pense à Dieu ; car c'est de là que viendra le *drift*.

Je continuai ma route, regardant le ciel avec attention ; le voile de brouillard demeura fermé jusqu'à mon arrivée à Black-House.

Vers minuit seulement il s'entr'ouvrit, et laissa voir au nord un sillon lumineux. Mais le dégel commençait et la brise venait du sud. Je pensai que mon oncle s'était trompé, et je montai au grenier à foin où je couchais, riant intérieurement de la manie de prédiction ordinaire à tous les vieillards.

J'allais m'endormir, lorsqu'un éclat terrible fit trembler la grange sur ses fondements. Je crus d'abord que la foudre venait de la frapper, mais je distinguai bientôt les rugissements du *drift*.

Je cherchai longtemps la fenêtre, car aucun rayon de lumière ne l'indiquait; l'ayant enfin trouvée à tâtons, je passai dehors mon bras nu !... La sensation que j'éprouvai ne sortira jamais de ma mémoire ! La neige tombait si pressée, *qu'il me sembla enfoncer la main dans quelque chose de solide !* Je descendis à la ferme, singulièrement effrayé.

Je trouvai tout le monde réuni.

— C'est un jugement de Dieu, nous dit le maître : les élus seuls échapperont.

Il fut ensuite convenu tout d'une voix qu'il fallait courir aux moutons et les sauver, s'il était encore temps. On fit la prière, puis chacun de nous attacha son chapeau, serra son plaid et prit un bâton de cytise pour se diriger dans la neige.

A peine la porte fut-elle fermée derrière nous, que nous cessâmes de nous voir. Personne n'eût pu distinguer sa propre main, et le vent soufflait avec une telle violence que nous étions forcés, tous les dix pas, pour reprendre haleine, de mettre nos têtes entre nos genoux.

Quand le jour parut, au bout de deux heures, nous n'étions encore qu'à environ trois cents verges de la ferme. Nous sortîmes enfin du tourbillon, et atteignîmes une colline où la neige était moins épaisse.

Notre maître marchait en tête; mais je m'aperçus bientôt qu'il se fourvoyait. Je l'en avertis; il se retourna sans avoir l'air de me comprendre. Son regard était vague et ses lèvres sèches et violettes. Croyant qu'il allait défaillir, je le forçai à avaler quelques verres de whisky, qui parurent le remettre. Je passai alors devant, et je tâchai de revenir à la bonne route dont nous avions grandement dévié.

Nous atteignîmes enfin les moutons vers dix heu-

res. Ils étaient tous réunis contre une colline, les premiers montrant encore leurs têtes, et les derniers ensevelis sous dix pieds de neige! Nous ne savions comment nous y prendre pour les retirer de dessous cette avalanche; mais, à notre grande surprise, quand ceux du devant furent retirés, le reste sortit de front sans difficulté. Ils s'étaient tenus si serrés l'un contre l'autre que la neige avait formé sur eux une sorte de toit : les derniers seuls furent écrasés par l'éboulement de cette voûte fragile !

Nous plaçâmes le troupeau que nous venions de sauver si heureusement, dans un lieu sûr, et nous courûmes à une autre division de trois cents brebis qui se trouvait plus haut dans la montagne.

Il était alors environ midi : de temps en temps, la tourmente s'apaisait, et, pendant quelques minutes, nous pouvions distinguer à une vingtaine de verges ; mais à peine avions-nous confusément entrevu quelques sommets de collines que tout disparaissait comme

dans un rêve et que le *drift* redoublait de fureur.

A mesure que nous avancions dans la montagne, le spectacle qui frappait nos yeux devenait plus menaçant. Nous trouvâmes le *glen* de *Hawk-Shaw-Cleuch* tellement comblé par la neige, que l'on n'apercevait plus la cime des arbres les plus élevés.

Arrivés à l'endroit où devaient se trouver les moutons, nous cherchâmes en vain. Ils étaient dispersés sans doute lorsque le *storm* avait frappé la montagne, et tous étaient engloutis.

A force de sonder avec nos bâtons, nous en découvrîmes pourtant quelques-uns à six ou huit pieds de profondeur. Mais cette recherche faite au hasard ne nous donnait l'espoir d'en sauver qu'un bien petit nombre, car nous retrouvions à peine une brebis par quart d'heure.

Un des chiens qui nous avaient suivis vint heureusement à notre secours. Il nous avait observés quelque temps sans bouger, mais comprenant enfin ce

que nous faisions, il se mit à courir devant nous, flairant la neige et grattant partout où un mouton se trouvait enfoui. Il continua de nous diriger ainsi, allant aussi vite que nous pouvions creuser, et vingt fois plus vite même, car il était souvent en avance sur nous de quinze ou vingt trous. Nous sauvâmes, par ce moyen, trois cents brebis. Si le reste demeura enseveli, ce ne fut point de la faute de Sparke, car, bien qu'elles fussent ensevelies sous quarante ou cinquante pieds de neige, il nous indiqua, à plusieurs reprises, l'endroit où elles se trouvaient.

La plupart des moutons ainsi *exhumés* survécurent, mais ils demeurèrent quelque temps dans une espèce de langueur stupide, et l'on fut obligé de les *nourrir à la main*, comme s'ils étaient retombés dans une sorte d'enfance.

Nous rentrâmes à la ferme, heureux d'avoir sauvé la plus grande partie du troupeau, mais à demi morts de fatigue et de froid.

Les femmes ne nous attendaient déjà plus ; restées seules, elles avaient si consciencieusement énuméré les dangers que nous courions, qu'avant le milieu du jour notre perte était déjà certaine ! Jeannie, qui était la prudence même, avait déclaré qu'il ne devait rester, dans tout le district, ni mouton à manger, ni berger à prendre pour amoureux ! Plus rien que des femmes ! Les Highlands allaient devenir un nouveau royaume des Amazones.

Toutes n'avaient à cet égard qu'une opinion ; c'était la première fois que ces trois douces créatures se trouvaient d'accord ; elles s'étaient rencontrées dans l'absurde comme sur une terre commune.

Notre retour fut donc considéré comme un miracle. Il y eut des cris, des larmes, et plus de questions qu'il n'était mort de moutons dans la montagne.

Quand nous eûmes dit tout ce que nous pouvions dire, on s'adressa aux chiens, on leur fit place au feu,

on les baisa, on les interrogea même. Dans ce moment, les trois excellentes femmes étaient charmées, à leur insu, qu'il y eût eu un *drift*, elles y avaient trouvé un sujet d'émotions; il y avait de quoi ne point déparler pendant une semaine entière.

Nous fûmes plusieurs jours sans savoir ce qui s'était passé dans les autres *glens*. Toutes communications entre les fermes étaient interceptées; mais dès que l'on put sortir nous vîmes arriver John Burnet, comme la colombe de l'arche annonçant la fin du déluge.

John Burnet était un berger du voisinage, toujours plus occupé des affaires des autres que des siennes, et sachant tout ce qui s'était fait à vingt milles à la ronde. On disait dans les *glens :* C'est John Burnet qui l'a raconté.

Comme on dit à Edimbourg : « J'ai lu dans le journal. »

John nous apprit que le district entier n'était plus

qu'un charnier; plusieurs bergers avaient péri, et entre autres, le beau Wuff, qui allait épouser une jeune fille du voisinage. Il revenait de la voir quand le *drift* l'atteignit. Le jour même où l'on publiait les bans de son mariage à l'église de Moffot, ses amis y apportèrent son cadavre !

MULHOUSE

Mulhouse n'appartient à la France que depuis 1798. C'était auparavant une petite république de la confédération helvétique qui s'administrait seule, se défendait elle-même et qu'entouraient des fossés de guerre, par-dessus lesquels, selon la chronique, les loups sautaient en hiver pour venir manger les chiens dans les faubourgs. Quoique les fossés aient disparu depuis longtemps ainsi que les loups, Mulhouse a conservé des traces de son origine. Au premier aspect, c'est

bien encore la ville suisse couchée au fond de sa vallée, avec ses toits roses, ses peupliers et ses montagnes neigeuses à l'horizon. Seulement, à mesure que l'on approche, cette physionomie s'efface et l'aspect industriel se révèle de plus en plus, jusqu'au moment où la ville entière apparaît comme une usine immense, mais silencieuse. Vous prêtez en vain l'oreille, nul bruit ne parvient jusqu'à vous; aucune rumeur de foule, aucun retentissement de fer. Parfois seulement les cent cheminées qui s'élèvent dans les airs vomissent de plus épais tourbillons de fumée, comme si la fabrique en travail poussait une respiration plus forte; mais le silence n'est point troublé; il semble que, dans ce grand corps, tout se fasse mystérieusement et au dedans : on sent qu'il vit sans l'entendre vivre.

En entrant dans la ville, l'aspect change complétement. Vous ne trouvez plus que des rues étroites qui ne portent pas de noms, bordées par des boutiques sans enseignes et par de laides maisons que l'on a eu

la bizarre idée de numéroter par unités et fractions. C'est seulement après avoir traversé les vieux quartiers que vous rencontrez la nouvelle ville, bâtie à l'instar de Paris, et dont vous voyez s'étendre au loin les colonnades blanches.

Quoique la population de Mulhouse soit un mélange d'Alsaciens, de Suisses, de Tyroliens, de Juifs et de Français de l'intérieur, la langue et le caractère allemands dominent partout. Il suffit, du reste, de vous présenter à un hôtel pour reconnaître que vous n'êtes plus en France. Avez-vous jamais lu l'amusante description que fait Érasme de ces auberges d'Allemagne où le voyageur trouve, pour toutes commodités, un poêle commun, une assiette et un couteau, et où l'on répond à chacune de ses demandes : — Si cela ne vous convient pas, allez plus loin. —Eh bien! vous avez la description complète d'un hôtel mulhousien. Vous pourrez pourtant, à force de prières, y obtenir une chambre particulière; peut-être même, si

le hasard vous favorise, y trouverez-vous un de ces poêles incrustés dans la muraille et qui s'alimentent par l'escalier, de telle sorte qu'il faut quitter sa chambre et faire trente pas dans dans le corridor pour se chauffer les pieds et attiser le feu; mais une fois que vous aurez arraché de l'hôte ces inappréciables faveurs, tenez-vous pour satisfait, car les servantes de l'auberge n'approcheront plus de vous et les sonnettes sont chose inconnue. Si par hasard votre lit manque de draps, comme il arrive parfois, descendez vous-même en réclamer, sinon résignez-vous à dormir tout habillé, ce qui serait plus sage, car il est incertain que vous obteniez ce que vous désirez. Vous chercheriez d'ailleurs en vain l'hôte pour vous plaindre, l'hôte mulhousien est un être insaisissable et invisible.

Cependant il y a moyen d'obtenir ce dont on a besoin, même dans les auberges de Mulhouse; mais, pour cela, il faut de la patience et de l'imagination : l'anecdote suivante en fera foi.

Il y a quelques années, un touriste qui venait de parcourir la Suisse et qui voulait gagner Paris, arrive à Mulhouse. Il descend à l'un des meilleurs hôtels de la ville, se fait donner une chambre et demande un bain de pieds. Une heure s'écoule, et le bain de pieds n'arrive pas. L'Anglais descend, renouvelle sa demande, attend encore une heure; rien ne paraît. Impatienté, il ouvre la fenêtre, appelle, crie; les servantes qui passent dans la cour le regardent et continuent tranquillement leur travail sans lui répondre. Furieux, il quitte la fenêtre, prend son portemanteau, décidé à chercher une auberge plus hospitalière, lorsqu'une idée lui vient. Il a la main sur sa boîte de pistolets; il l'ouvre, en saisit un et tire. Aussitôt grande rumeur, on se précipite dans la cour, on regarde; la fumée sortait encore par la croisée ouverte de l'étranger. L'hôte, épouvanté, s'écrie : — C'est un Anglais qui avait le spleen, il se sera tué chez moi ! Et il accourt suivi de sa femme et de tous

les domestiques. Il se jette contre la porte qu'il croit trouver fermée en dedans ; la porte s'ouvre et laisse voir le jeune voyageur paisiblement assis au milieu de sa chambre et fumant une cigarette.

— Qu'est-ce donc? demanda l'hôte en s'arrêtant stupéfait.

— Monsieur, c'est un bain de pieds que je demande, répond l'Anglais avec un grand sang-froid. L'hôte se retira confondu, et l'insulaire eut son bain de pieds.

Du reste, cette froideur d'accueil n'est point particulière aux hôtelleries, on y est exposé partout à Mulhouse, excepté de la part de grands industriels et de quelques étrangers qui n'ont point adopté les manières du pays ; mais vous l'éprouverez surtout chez les vieux marchands, bourgeois de pure race, qui se fâchent si vous prononcez le nom de leur ville à la française. Ne vous attendez, en entrant dans leurs boutiques, à aucune des prévenances câlines habituelles aux marchands parisiens. Le boutiquier

mulhousien ne cause jamais quand il fume, et il fume toujours.

Mais ce qui contribue par-dessus tout à entretenir à Mulhouse la sauvagerie des formes, c'est l'absence des relations sociales, jointe au manque d'éducation élégante et littéraire. Occupé tout le jour dans ses fabriques, l'industriel ne rentre chez lui que pour manger et dormir : aussi le cercle qu'il fréquente se borne-t-il à ses parents les plus proches; encore cause-t-il peu dans ces réunions de famille, fatigué qu'il est du travail de la journée et des soucis du lendemain. Quant à l'instruction de l'enfant, elle se borne aux éléments rigoureusement nécessaires pour qu'il puisse poursuivre ses études spéciales et son éducation professionnelle. Horace nous a laissé une fidèle peinture de cette instruction, qui était aussi celle des jeunes Romains de son temps : — on leur apprend à partager, par des moyens compliqués, un as en cent parties. — Fils d'Albinus, voyons, qui de cinq onces

en ôte une, que reste-t-il? — Un tiers de livre. — A merveille, tu pourras conserver ton bien.

C'est à ces enseignements que se bornent les leçons des maîtres; quant à l'élément poétique, quant à l'art, quant au bien dire, il n'en est point question. Les lettres sont, pour l'enfant mulhousien qui *finit ses études*, ce qu'était l'Amérique avant Colomb. Il n'a jamais pensé, peut-être, que la parole pût être bonne à autre chose qu'à discuter un compte, ou à expliquer un nouveau procédé de teinture. Son intelligence n'a jamais fait, à travers les langues opulentes de l'antiquité, ces longs voyages dont elle revient chargée de souvenirs et de poésie; le langage qu'il parle est le patois barbare que sa nourrice lui a appris à bégayer, ou le français tudesque dont un Allemand lui a enseigné les rudiments.

Nous devons avouer, pour être vrais, que depuis quatre ou cinq années, l'éducation littéraire a fait quelques progrès. La réorganisation du collége a

créé et entretenu ce mouvement; mais il se passera encore bien du temps avant que les résultats s'en fassent sentir d'une manière générale. Les impressions premières de l'enfance sont trop fortes : la vie pratique a commencé pour lui le jour où il a quitté le sein de sa mère; à cinq ans, il sait le prix de la houille, à huit ans il comprend la machine à vapeur, à quinze ans il est contre-maître et gagne mille écus par an. Le moyen de combattre de telles influences avec des discours de Cicéron ou des tragédies de Racine! Aussi vous tâcheriez vainement de l'intéresser à ces études improductives, et d'éveiller dans son âme la voix des fées endormies. La seule Égérie qui y habite, et dont il entende les conseils, c'est l'arithmétique.

Et ne croyez pas pourtant que cette préoccupation industrielle soit le signe d'une sordide avidité de gain. Ces hommes, qui n'ont étudié dès l'enfance que le côté positif de la vie, ne sont ni avares ni durs; leur

cœur s'émeut à la prière, l'aumône remplit leurs mains, non pas l'aumône parcimonieuse et inutile des rentiers, mais l'aumône féconde, l'aumône royale, qui ferme à jamais la porte à la faim. L'antique association bourgeoise et chrétienne n'est point encore entièrement détruite à Mulhouse; la sainte égalité des vieilles républiques suisses y survit; le riche n'est, vis-à-vis du pauvre, qu'un frère plus heureux qui a mieux réussi dans le monde, et l'orphelin sans ressources devient le pupille de tous.

Malgré la prospérité de Mulhouse, depuis quelques années, le luxe est loin d'avoir suivi le mouvement progressif des fortunes. La richesse des familles ne se révèle que par une profusion sans goût, qui ne dépasse guère les prévisions d'un vulgaire *comfort*, et ne s'élève jamais jusqu'à la recherche délicate. C'est l'abondance prodigue, mais sans ce charme qui fait du luxe un art intelligent. Le meuble gracieux et nouveau venu de Paris coudoie un meuble gros-

sier fabriqué par un menuisier d'arrière-boutique il y a cinquante ans; vous cherchez vainement, dans l'appartement des plus riches Mulhousiens, ces bagatelles précieuses dont l'élégance caresse le regard. Tout est donné à l'utilité, rien au goût. On sent, dans cette opulence triviale, que ce n'est point l'argent qui a fait défaut, mais la poésie. L'instinct aristocratique manque au millionnaire, et, en définitive, que gagnerait son orgueil à notre mesquine somptuosité? Il n'en a pas besoin pour prouver sa richesse. Son immense usine qui fume, les mille ouvriers qui lui ont vendu leurs corps, ces machines puissantes dont les bras de fer s'usent pour lui, voilà son luxe à lui, voilà ses preuves d'opulence! A d'autres les équipages armoriés, les loges aux théâtres, les chasseurs galonnés d'or! Ses vaisseaux sillonnent toutes les mers; il a des comptoirs dans toutes les capitales, et ses commis-voyageurs courent en poste les deux mondes.

A la vérité, cet homme qui gagne un million par

an a moins de loisirs que le plus pauvre de ses ouvriers : il se lève avant le soleil, passe le jour au milieu des miasmes fétides de l'atelier, et se délasse le soir en parcourant les colonnes de chiffres de son grand-livre; mais c'est sa joie! Que le travail presse, que son vaste entrepôt soit comme le tonneau des petites Danaïdes, toujours vide, quoiqu'on le remplisse toujours; qu'il n'y ait pour lui ni paix ni relâche; qu'il trouve à peine, une fois par semaine, le temps de se rappeler qu'il a une femme, ou de regarder dormir ses enfants, cette fatigue est son bonheur, ces embarras font sa vie. Dieu eut besoin de se reposer le septième jour de la création; mais le Mulhousien est plus robuste que Dieu. Je demandai à l'un de ces hommes extraordinaires s'il ne comptait pas se délasser quelque jour : — J'aurai l'éternité pour cela, me répondit-il.

Partout ailleurs, le travail tend au repos; mais le Mulhousien, lui, n'a point de terme où il doive s'ar-

rêter : le travail le conduit au travail, la fatigue à la fatigue; l'industrie n'est point pour lui un moyen, c'est un but, c'est une manière d'être; il fabrique, comme vous lisez les journaux, comme vous dînez à six heures, par habitude, par tempérament, par plaisir. Il sait pourtant, mieux que nul autre, combien sa richesse est précaire; il sait qu'une crise peut lui enlever, en quelques jours, les gains de vingt années; il n'ignore pas qu'il pourrait se soustraire à ces chances fatales en renonçant à des travaux pénibles; mais ces travaux, il en a besoin; ces chances, il y est fait; l'air de ses ateliers est pour lui l'air natal; il ne peut plus s'en passer. D'ailleurs, il aime ces alternatives fiévreuses et changeantes, ces gains rapides suivis d'une ruine totale; son usine est un tapis vert où il joue avec des chances variables, tantôt les bras dans l'or jusqu'au coude, tantôt les mains croisées devant ses coffres vides. S'il succombe dans cette lutte, malgré tous ses efforts, ne craignez pas qu'il perde courage;

le front ridé et les cheveux blanchis, il recommencera sa carrière chez quelque confrère plus heureux, et vous n'entendrez sortir de sa bouche ni regrets du passé, ni plaintes jalouses : seulement, peut-être, en inscrivant un jour à la balance de comptes quelque énorme bénéfice de son nouveau patron, vous le verrez sourire, et il vous dira, avec la bonhomie d'un innocent orgueil :

— En telle année, j'ai gagné le double, monsieur!

Du reste, il est rare que l'industriel mulhousien renonce à tenter la fortune. A moins que l'âge n'ait brisé son infatigable activité, il trouve bientôt moyen de faire avec sa ruine même une assise pour son avenir. Tout le monde connaît cette poétique superstition du Tyrol sur les chasseurs ensorcelés, qui, ne pouvant plus atteindre de chamois, poussés par leur irrésistible passion, se donnent au Robin-des-Bois pour trois balles enchantées; eh bien! le Mulhousien qui a épuisé toutes ses ressources, et qu'entraîne son

penchant, suit cet exemple ; il vend son âme aux Bâlois, signe sa damnation industrielle, et alors en avant ! à travers les torrents, les montagnes, les abîmes !.. Muni de ses balles d'or, il recommence, sans paix ni trêve, la chasse de la fortune.

C'est à cet industrialisme ardent que Mulhouse a dû de reproduire un des miracles d'accroissement réservés jusqu'à présent aux seules villes du Nouveau-Monde, et qu'une population de dix mille âmes a été portée à vingt mille en moins de cinq années ; c'est grâce à la dévorante activité de ses manufacturiers que sa fabrication est devenue la seule industrie française capable de supporter les concurrences étrangères. Mais aussi quelle habileté ! quelle ingénieuse ardeur de perfectionnement ! quelle patience d'essais chez ces hommes ! Ne vous arrêtez ni à leur extérieur ni à leur langage, si vous voulez les juger réellement, mais visitez leurs ateliers ; c'est là que vous trouverez leur intelligence traduite non par des mots, mais par d'a-

droits arrangements, de merveilleux procédés, d'admirables machines; car ces hommes si simples et si peu faits au beau langage ont pénétré dans toutes les pratiques de la science; ces imaginations, si froides en apparence, sont inépuisables en créations fécondes; ces esprits que vous croyez si lourds inventent tous les élégants caprices de la mode, et c'est de la rude main de ces cyclopes que sortent les tissus gracieux qui, chaque été, rendent vos filles plus fraîches et vos femmes plus belles.

Ce serait une merveilleuse histoire que celle de l'industrie en France, si elle était écrite autrement qu'avec l'arithmétique et par quelqu'un qui sût trouver le point d'attache entre les chiffres et les hommes. Mulhouse fournirait peut-être le plus bel épisode de cette histoire : il serait curieux de voir d'où est partie cette ville et où elle est arrivée, en suivant toutes les phases de ce grand poëme industriel.

Il y a de cela quatre-vingt-dix ans, un homme dont

les descendants devaient se trouver mêlés, plus tard, à tous les progrès de leur ville et lui fournir ses députés, ses administrateurs, ses industriels, ses philanthropes, M. Kœchlin, arriva dans la petite république de Mulhouse pour y fonder la première fabrique d'indiennes. Le nouveau venu avait peu de ressources, mais beaucoup de confiance en Dieu, et cette persévérance suisse, à laquelle il ne faut rien comparer, si ce n'est l'entêtement breton. Il s'adjoignit deux associés et réunit à grand'peine quarante mille francs! Ces quarante mille francs, quelques planches gravées et une douzaine d'ouvriers amenés de Bâle, telles furent les fragiles bases sur lesquelles il fondait toutes ses espérances. D'abord ses impressions furent exécutées en couleurs d'application, à l'huile siccative ou au vernis, sur des toiles grossières qu'il faisait venir de Suisse. Les plus belles avaient *jusqu'à deux couleurs!* Mais bientôt une heureuse rencontre accrut ses ressources. Un de ces ouvriers compagnons que

l'on trouvait encore en Allemagne, apôtres industriels qui allaient par l'Europe, colportant la science et louant leur génie à la semaine avec leurs bras, arriva de Hambourg, et proposa ses services. M. Kœchlin apprit de lui la manière de préparer le mordant d'alumine (dit mordant rouge) et l'acétate de fer (dit bain noir), dont on se sert pour les mordants noirs et violets. Il put ainsi fixer la matière colorante de la garance par la teinture et obtint trois couleurs solides, le rouge, le violet et le noir : c'était plus qu'il n'en fallait pour les impressions d'alors, qui se bornaient au genre *surate* (petit dessin à une couleur, violette ou noire), aux tapis et aux couvertures de lit à grands dessins, fond rouge et noir, et aux mouchoirs *paillàca* à double face. Cependant on découvrit encore, quelques années plus tard, le moyen d'employer l'indigo, un jaune rouille obtenu de l'acétate de fer, et une espèce de vert formé de ces deux couleurs : tous ces enluminages s'étendaient au pinceau comme dans l'Inde.

Malgré ces progrès, la fabrication des toiles peintes, entravée par mille obstacles, acquérait peu d'importance. La république de Mulhouse avait sa charte faite malheureusement par des fabricants de drap, qui avaient pour but presque unique de protéger leur vieille industrie au détriment de toutes les autres. Ainsi, défense de convertir en usines les moulins à foulons ou les moulins à blé; défense d'établir des pinceautages dans la ville ni même dans les villages français environnants, de peur, disait la naïve loi, de faire augmenter la main-d'œuvre des fileurs en laine; défense aux étrangers de commanditer des établissements d'indiennes, le bourgeois de Mulhouse ayant seul le droit de vivre sur le libre territoire de la république. Le résultat de cette adroite législation fut de refouler dans les Vosges la plupart des fabricants d'indiennes, de fils et de toiles de coton. Heureusement que la réunion de Mulhouse à la France devait détruire à temps ces entraves créées par l'esprit

étroit de la bourgeoisie, et ouvrir une libre carrière aux manufacturiers. Ce fut alors seulement que l'industrie commença à prendre un essor vaste, rapide et que se firent toutes les grandes découvertes relatives à l'impression. M. Haussmann trouva bientôt l'enlevage blanc sur mordant d'alumine et de fer, au moyen des acides oxalique et tartrique dont ses confrères ne soupçonnaient même pas l'existence ; les couleurs d'application préparées au moyen des sels d'étain, les enlevages colorés ; l'application du beau bleu de Prusse par le moyen attribué, plus tard, à Raymond [1] ; l'usage de l'acétate et du sulfate d'indigo pour les verts pistache et l'emploi du nitrate de fer pour le noir d'application. D'autres perfectionnements d'auteurs inconnus furent ensuite introduits en 1803. Oberkampf employa pour la première

[1] C'est à dire en le formant sur toiles de toutes pièces au moyen de l'oxyde de fer et du prussiate de potasse. (Cyanure ferro-potassique. *Berzelius*).

fois, à Jouy, les rouleaux à imprimer. Cinq ans après, les frères Kœchlin perfectionnèrent le genre *lapis* dont quelques échantillons avaient été envoyés d'Angleterre.

M. Dolfus-Mieg trouva un nouveau vert solide, appelé vert ou bleu de Prusse. M. Hartman commença à se servir de l'oxyde brun de manganèse pour produire les fonds que l'on appelle *solitaires*. En 1819, une note du professeur Lassaigne, insérée dans les *Annales de chimie et de physique*, donna l'idée d'employer le jaune de chrome pour teinture. La fabrique de Mulhouse fut la première à s'emparer de cette indication, qui eut un plein succès. D'un autre côté, la maison Zuber, qui avait porté l'industrie des papiers peints à un degré de perfection merveilleuse et inconnue, trouva, vers la même époque, le moyen d'imprimer d'un seul coup plusieurs gammes de couleurs différentes, depuis la teinte la plus tendre jusqu'à la plus foncée. M. Dolfus-Mieg et les

frères Kœchlin transportèrent aussitôt ce procédé à la fabrication des indiennes. En même temps l'impression des mousselines prenait plus d'importance. Les frères Kœchlin, dont le nom se trouve si souvent sous notre plume que nous éprouvons une sorte d'embarras à le répéter, trouvèrent un moyen de produire sur les mousselines des bandes satinées qui égalent presque l'éclat de la soie.

Tandis que ces immenses progrès s'effectuaient dans l'impression des tissus, d'autres industries, pour ainsi dire jumelles, s'élevaient à côté. Dès 1761, M. Mathias Risler avait commencé à faire tisser des toiles communes avec le coton du Levant filé à la main dans les vallées des Vosges; mais, depuis, cette fabrication s'était perfectionnée. L'introduction de *mull-jennys* et la création de l'immense filature de M. Schlumberger permirent de créer de plus vastes établissements de tissage. M. Heilman, dont on est sûr de rencontrer le nom toutes les fois qu'il s'agit

d'une invention mécanique, MM. André Kœchlin, Risler et Dillon construisirent différents métiers nouveaux pour la confection des toiles de coton, et les grands établissements de MM. Isaac Kœchlin, Bourcard et Dolfus-Mieg se formèrent. Ainsi, tout marchait, tout progressait à la fois, tendant vers le même but et se prêtant un mutuel appui. Des crises successives ébranlèrent en vain le crédit de Mulhouse; l'immense désastre de 1814 lui ferma en vain les marchés de l'Europe presque entière; ses métiers s'arrêtèrent, ses fourneaux s'éteignirent, la vie matérielle sembla la quitter un instant; mais la cité n'était pas morte pour cela; il lui restait son âme immortelle : l'industrie! Aussi bientôt la vit-on renaître; la convalescence vint, puis la santé, puis la force virile et toujours croissante. Mulhouse, devenue la capitale industrielle de l'Alsace, la couvrait d'usines de tout genre; les capitaux se multiplièrent miraculeusement, et en 1827, déjà, le seul département du Haut-

Rhin fournissait annuellement pour 74 millions de cotons teints ou manufacturés, et employait un capital d'exploitation de 106 millions. Comme on le voit, les quarante mille francs du premier Kœchlin s'étaient accrus et avaient prospéré.

Depuis 1827 (sauf la crise de 1830), le commerce de Mulhouse a constamment suivi une progression croissante, et il s'est trouvé, en 1836, à son plus haut point de prospérité. Mais on conçoit que pour tant de travaux le manque de bras doive se faire sentir plus vivement chaque jour. Aussi, quoique tout manque à Mulhouse, la chair humaine est encore la denrée la plus rare. La ville produit sur la population des campagnes qui l'environnent l'effet d'une pompe aspirante; elle l'attire et l'absorbe de plus en plus, sans pouvoir satisfaire aux besoins croissants de sa fabrication. Tout vient s'amasser, se mêler et se perdre dans ce lac grossi qui tend à se faire Océan : enfants, femmes, vieillards, tout est appelé, tout est reçu;

il n'est pas de main si inhabile ou si faible qui ne trouve son emploi. La plupart se laissent séduire par cet appât d'un salaire immédiat qu'ils peuvent obtenir sans apprentissage, et la fabrique occupe tous les bras, au détriment des professions mécaniques. D'un autre côté, les ressources de consommation n'ayant point grandi proportionnellement à la population, il en résulte que Mulhouse est peut-être la ville de France où l'on se procure le plus difficilement et au plus haut prix les aisances journalières : il faut y dépenser un peu plus qu'à Paris pour y vivre de *noudles*, de beurre rance et de choucroûte. Il n'est donné qu'aux riches d'adoucir les rigueurs de cette vie spartiate, et encore ne le peuvent-ils qu'en appelant Paris à leur secours; car, autant la grande industrie est intelligente et progressive, autant la petite industrie est routinière. L'artisan, que ne presse pas l'aiguillon de la concurrence, suit les traditions qu'il a reçues sans s'inquiéter des perfectionnements. A

Mulhouse, il n'est point d'usage que l'ouvrier obéisse à vos désirs. Si vous voulez lui faire exécuter quelque travail qui ne lui soit pas familier, il secouera la tête avec un dédain nonchalant et vous répondra : — C'est en France que l'on fait cela ; ici ce n'est pas la coutume. — On conçoit que l'on ait d'abord quelque peine à se plier à de pareilles exigences. Quand on espère déménager avec ses habitudes, il est dur de se trouver tout à coup dans un monde nouveau qu'il faut accepter. Les sages se résignent pourtant, mais il en est qui, plus délicats, s'effarouchent et prennent la fuite. Nous avons connu un spirituel élève de Brillat-Savarin qui n'avait jamais pu s'accoutumer à ces privations, et qui, toutes les fois qu'on l'interrogeait, répondait brusquement : — Mulhouse !..... c'est une ville où l'on n'a pas encore découvert les tourne-broches, et où l'on vous loue des cuisines sans cheminée.

Mais si la classe moyenne est soumise à de pénibles

privations, que l'on juge de celles supportées par les ouvriers ! A la vérité il serait difficile de dire si leur misère l'emporte sur leur démoralisation. Chez eux, chaque misère a engendré un vice. Par suite de la cherté des logements, il n'est point rare de voir deux ou trois familles habitant la même chambre et vivant dans la plus hideuse promiscuité. Les filles de fabrique que fatiguent le travail et la pauvreté tâchent de devenir mères pour trouver une place de nourrice dans une maison bourgeoise. Tout cela est horrible sans doute, mais n'est point particulier à Mulhouse. Partout où l'industrie a entassé de la matière humaine dans ces cloaques infects que nous appelons des villes, la corruption n'a point tardé à s'y mettre. L'accroissement des salaires, si imprudemment demandé par quelques hommes de bon-vouloir, ne changerait rien à cet état de choses : avec la moralité actuelle des classes inférieures, l'accroissement des salaires ne serait pour l'ouvrier qu'un moyen de mieux nour-

rir ses vices. Le mal est plus profond : il ne tient pas seulement à une question d'économie politique, mais à la constitution de la société entière. Les vices et les misères du peuple sont comme ces plaies qui paraissent parfois à l'extérieur du corps, mais qu'on ne peut guérir isolément, parce que la cause est au dedans.

Nous avons déjà dit que, dans la population ouvrière de Mulhouse, les Allemands étaient les plus nombreux. Il est facile de les reconnaître à leurs pipes, à leur blonde chevelure et surtout à leurs chants. Souvent, dans les soirs d'été, en revenant des vignes, on entend s'élever, sur les pics du Jura, un de ces airs bizarres et mélodieusement sauvages qui retentissent dans les rochers du Tyrol; puis tout à coup, du fond des vallées, d'autres voix répondent, et un chœur grave, mélancolique, un chœur d'Allemagne, monte avec les rafales du soir, à travers les peupliers. On croirait presque que ce sont les génies

de la plaine qui causent avec le génie de la montagne : malheureusement, les génies reviennent du cabaret, et on les voit bientôt déboucher de tous les sentiers, regagnant la ville en trébuchant. Alors, adieu à l'illusion, adieu à la rêverie; ce qui vous charmait n'est plus qu'un chœur d'ivrognes qui chantent juste.

Nous nous arrêtons ici, et cependant, pour achever notre étude sur Mulhouse, il nous resterait à parler de sa position commerciale, de la cause de ses progrès, de ses chances de crise, et de l'influence qu'auront sur son industrie les lois de douane que nous promet l'avenir; mais ces détails nous jetteraient dans la statistique, et, Dieu merci, nous ne faisons ni une enquête, ni un rapport aux Chambres. On nous pardonnera, dans cette esquisse, d'avoir appuyé sur quelques étrangetés, dernières traces d'une époque qui finit. Mieux qu'aucun autre, nous sentons ce qu'il y a de vivace, de grand, de fécond dans

cette colonie industrielle, née d'hier et si robuste déjà. Le Mulhouse d'aujourd'hui a dix ans à peine, et n'a complété ni sa croissance ni ses facultés; c'est un Hercule au berceau. S'il lui manque encore quelque chose, ce n'est point pauvreté de nature, mais jeunesse. Laissez venir l'âge, et ce corps que défigurent les formes inachevées de l'enfance se développera dans sa force et sa grâce viriles; ce front, que fatigue maintenant une seule préoccupation, s'élargira pour s'ouvrir à toutes les pensées, et cette bouche qui ne balbutie encore qu'un patois barbare saura parler toutes les langues. Alors disparaîtront ces derniers symboles d'ignorance ou de rudesse, ces derniers ridicules d'une population prise à l'improviste par la prospérité : alors ces hommes rares, qui ont su réunir déjà les trois plus belles vertus productives de la terre, l'ordre, la patience et l'imagination, s'apercevront qu'il y a quelque chose au delà qui leur manque; ils comprendront que la matière n'est qu'une

face du monde, et de nouveaux sens se révéleront à eux. Ils aimeront à se délasser de l'utile dans l'idéal, et voudront mêler à leur éducation positive cette instruction variée qui, seule, peut rendre les loisirs intelligents : alors enfin, Mulhouse, qui égalera les grandes villes de la France pour son industrie, aura, comme elles, complété son existence par le culte du beau, et les grands artistes y trouveront applaudissement et sympathie.

BALE

I

ASPECT DE BALE. — LE RHIN. — LE PONT DE BALE.

Nous longions depuis le matin l'ancien lit du Rhin, suivant cette belle chaussée romaine hardiment jetée sur le flanc de la vallée, comme un pont de vingt lieues, et nous dirigeant vers Bâle, qui forme la porte de la Suisse de ce côté. Nous avions déjà dépassé

Saint-Louis, bourgade imperceptible il y a trente ans, et dont la contrebande a fait une ville depuis que les postes de douanes y sont établis; nous nous étions arrêtés un instant devant le mausolée élevé à la mémoire du jeune Abatucci, Italien mort au service de la France, à une époque où tout ce qu'il y avait de sang généreux en Europe coulait pour elle ou par elle; nous avions rapidement traversé ces ruines couvertes de ronces auxquelles on a conservé le nom d'Huningue, lorsque Bâle nous apparut enfin avec les toits bariolés de sa cathédrale, ses maisons blanches nichées dans les feuilles, ses remparts verdoyants, son grand fleuve grondant doucement à ses pieds, comme un lion assoupi. Quelques minutes après, le pont-levis tremblait sous notre léger voiturin, et la sentinelle se rangeait pour nous laisser passer; car la république de Bâle a une armée de *deux cent un* hommes, qui, comme nos gardes nationaux, jouent au soldat et laissent pousser leurs moustaches.

La première chose qui frappe en entrant à Bâle, c'est l'expression de tristesse et de solitude empreinte partout. Qui a traversé nos joyeuses villes de France et ne se rappelle leurs faubourgs animés, leurs fontaines entourées de servantes causeuses, leurs balcons chargés de beaux enfants qui regardent, leurs fenêtres tapissées de jeunes brodeuses dont l'aiguille reste en l'air dès que le bruit d'un équipage fait frissonner les vitres? Oh! que de stores entr'ouverts, que de rideaux soulevés, que de coups d'œil, que de sourires! comme tout vous accueille et vous regarde! A Bâle, rien de tout cela. Au bruit de votre voiture, on tire les volets, on ferme les portes, les femmes se cachent. Tout est mort, désert; on dirait une ville à louer. Si, en traversant un quartier isolé, au détour d'une rue, il vous arrive de tomber au milieu d'un groupe de jeunes filles, qui se sont oubliées à causer sur les seuils, vous les voyez s'envoler, à votre aspect, comme un essaim de pigeons effrayés.

Il ne faudrait point croire cependant que l'emprisonnement volontaire des Bâloises dénote chez elles une absence complète de curiosité; mais elles ont trouvé moyen de concilier celle-ci avec leur sauvagerie. Des miroirs fixés à des verges de fer, et habilement disposés aux fenêtres, leur permettent d'apercevoir, du fond de leurs appartements, tout ce qui se passe au dehors, en leur évitant à elles-mêmes le désagrément d'être aperçues. De cette manière, le monde passe devant leurs yeux sans les effaroucher, et sous forme de lanterne magique.

Mais si les rues de Bâle sont tristes à parcourir, en revanche on ne saurait donner idée de leur exquise propreté. Toutes les maisons ont l'air d'avoir été finies la veille et d'attendre leur premier locataire. Pas une lézarde, pas une égratignure, pas une tache sur tous ces murs peints à l'huile, pas une fêlure dans toutes ces grilles d'un travail merveilleux qui défendent les fenêtres les moins élevées. Les bancs d'été

placés près du seuil sont soigneusement relevés et incrustés dans la muraille, à l'abri de la pluie et du soleil. Si la rue forme une pente trop roide, *des mains-courantes*, fixées aux murs, aident les pas du vieillard ou du paysan chargé. Partout vous trouvez cette attention minutieuse, cette surveillance des besoins de la foule, cette sollicitude du propriétaire et du père de famille. On sent qu'à Bâle rien n'échappe à l'œil du gouvernement, et qu'il fait, chaque soir, le tour de ses États. A la vérité, la tâche des chefs est facile ; eux-mêmes peuvent descendre aux détails, et, en ouvrant les bras, ils touchent les deux bouts de la république ; mais quoique ce ne soit après tout qu'une grande maison à régir, l'aspect extérieur de Bâle prouve en faveur des femmes de ménage qui sont ses ministres.

Du reste, la propreté que l'on y remarque semble le résultat de vieilles habitudes ; elle est passée dans le caractère des habitants. Cet amour excessif pour

tout ce qui est rangé, net et luisant, porte même beaucoup de Bâlois à n'habiter que quelques chambres sur le derrière de leurs vastes maisons, tandis que les appartements du devant, où n'entrent que les frotteurs, restent éternellement vides. A la vérité, les occasions d'ouvrir ces salons élégants seraient rares à Bâle. Soit austérité religieuse, soit réserve républicaine, soit manque de goût pour les associations improvisées que forme le plaisir, les Bâlois ne donnent jamais de fêtes et se visitent peu. On reproche à leur caractère l'insociabilité silencieuse qui se retrouve plus ou moins dans les républiques suisses, et qui tient à l'orgueil bourgeois, à l'isolement et surtout à l'espèce d'égoïsme étroit qui est peut-être l'inconvénient le plus grave des petits gouvernements. Uniquement occupés de leurs affaires, dans lesquelles ils déploient la patience persistante et calculatrice dont l'expérience a fait un proverbe contre les Suisses, ils ne font point dépasser à leurs relations d'amitié les bor-

nes du foyer domestique. C'est sans doute à ces habitudes casanières qu'il faut attribuer la tristesse de leur ville; mais ils lui doivent peut-être la régularité de leur commerce, la sûreté de leurs opérations et l'accroissement lent, mais solide, de leurs fortunes.

On sait que l'ancien canton de Bâle s'est partagé, depuis peu de temps, en deux cantons, qui, grâce à cette division, fournissent maintenant chacun un *demi-député* à la Diète. La cause de la désunion survenue entre Bâle-Ville et Bâle-Campagne existe dans la Suisse entière et menace, dans ce moment, la plupart des cantons d'une séparation semblable. La jalousie des campagnes contre les villes, entretenue par les priviléges de ces dernières et leur orgueil aristocratique, amènera tôt ou tard le même résultat partout. La bourgeoisie campagnarde supporte avec trop d'impatience la supériorité de fortune, de position et d'intelligence de la bourgeoisie urbaine, pour que ces vaniteuses rivalités n'entraînent pas de fâ-

cheux débats. Quant aux classes inférieures, ce sont, en Suisse comme partout, des nombres abstraits et insignifiants par eux-mêmes, auxquels les ambitieux donnent une valeur. Instruments dociles, elles se laissent aller à la main qui les pousse, font et défont leur liberté avec le même aveuglement et la même insouciance. Il est certain que, lorsque les discussions commencèrent entre Bâle-Ville et Bâle-Campagne, aucun motif grave de discorde n'existait. Si les hommes de Bâle-Ville qui étaient au pouvoir gouvernaient avec une dignité un peu roide, du moins y avait-il chez eux bon vouloir et impartialité. Mais depuis longtemps la haine s'amassait dans certaines âmes que l'on avait froissées à l'endroit de leur amour-propre. Une sourde agitation couvait dans les villages. L'orage éclata enfin : la loi électorale en fut le prétexte. D'après cette loi, le grand conseil se composait de députés choisis par Bâle-Ville et par Bâle-Campagne, en nombre égal, mais non propor-

tionnellement à leurs populations respectives. Bâle-Campagne ne se contenta pas de nommer la majorité des membres, elle demanda que cette majorité fût en rapport mathématique avec celle de ses électeurs. C'était réduire la ville à une minorité insignifiante; elle résista, et la discussion en arriva bientôt à un point qui laissait peu de chances d'accommodement. Cependant quelques esprits conciliants s'entremirent, et l'on convint, de part et d'autre, d'en appeler à une constituante qui se chargerait de réviser le pacte cantonnal. Mais, lorsqu'il s'agit d'élire les membres de cette constituante, une nouvelle difficulté se présenta. La ville et la campagne devaient-elles nommer des députés d'après la charte qui existait ou d'après le système qu'on voulait y substituer. La question reparaissait dans toute sa force, et l'affaire se trouvait ramenée exactement à son point de départ. Ainsi enfermés dans un cercle vicieux, les députés de Bâle-Ville et de Bâle-Campagne firent d'inutiles efforts

pour s'entendre ; ils se séparèrent après de longues et amères discussions qui n'eurent pour résultat que d'affermir davantage chacun dans son opinion. Ce fut alors que parut le manifeste de la campagne par lequel elle déclarait rompre l'union et proclamait son indépendance. Les Bâlois considérèrent cet acte comme une déclaration de guerre ; et, résolus à maîtriser ce qu'ils appelaient une émeute de paysans, ils réunirent leurs troupes, s'armèrent eux-mêmes et marchèrent contre le bourg principal dont les révoltés avaient fait le siége de leur nouveau gouvernement. Le succès d'une telle expédition leur paraissait tellement certain, qu'ils annoncèrent, en partant, l'heure à laquelle le drapeau de Bâle-Ville flotterait sur le bourg conquis. Les habitants montèrent, en conséquence, sur leurs remparts et sur les clochers pour attendre le signal des vainqueurs ; mais, au bout de quelques heures, ils aperçurent tout à coup, sur la route, une foule en désordre qui fuyait vers

la ville, couverte de poussière et de sang. C'était l'armée bâloise qui avait rencontré les paysans embusqués de deux côtés du chemin et qui revenait en pleine déroute. A cette nouvelle, la consternation se répandit dans la cité : passant, comme il arrive toujours, de l'extrême confiance à l'extrême terreur, les habitants coururent aux armes; ils croyaient voir déjà la population des campagnes aux portes, et chacun songea à défendre sa vie et son bien. On exhaussa les murs avec des fascines et des sacs de terre; quelques bourgeois firent même transporter des pavés dans leurs greniers; résolus à se défendre jusqu'à la dernière extrémité, et à faire de Bâle, en cas d'assaut, une nouvelle Saragosse. Heureusement, tous ces préparatifs furent inutiles. Les pourparlers recommencèrent, et la querelle se termina enfin par la séparation de Bâle-Ville et de Bâle-Campagne. L'*épargne* que les paysans croyaient immense, et dont on leur avait annoncé le partage comme prime

d'encouragement pour l'insurrection, se trouva contenir peu de chose et fut divisée entre les deux nouveaux cantons sans enrichir personne.

Du reste, la séparation a été plus avantageuse que nuisible à Bâle-Ville. Son gouvernement en a été simplifié et délivré de mille embarras sans cesse renaissants; elle a vu, par contre-coup, s'accroître sa prospérité matérielle. Il est remarquable que, depuis cette séparation, son budget des recettes, au lieu de subir une forte réduction comme cela eût semblé naturel, s'est légèrement accru. Ce budget, du reste, ne monte guère à plus de 150,000 francs. Quelque minime que soit cette somme, elle suffit au petit conseil pour entretenir une bibliothèque, une Université, et pour subvenir à toutes les dépenses relatives aux voies de communication, aux ponts, aux édifices publics, etc. Les recettes se composent presque uniquement d'un impôt personnel égal au centième du revenu. Chaque citoyen constate lui-même,

sous la foi du serment, la quotité de ce revenu. Les commerçants payent tant pour cent, non sur les bénéfices qu'ils ont réalisés, mais sur la valeur brute des affaires qu'ils ont faites dans l'année.

Mais si le gouvernement de Bâle-Ville fait preuve d'une grande habileté, en revanche celui de Bâle-Campagne montre aussi peu d'expérience que de tenue. Livré à des intelligences étroites, à des vanités rancuneuses et tracassières, il manque également de sens et de convenance. Depuis les démêlés survenus entre la France et lui, relativement à la capacité des Juifs pour posséder, il n'a cessé d'exprimer son hostilité à notre gouvernement de la manière la plus grossière. L'unique et ridicule journal qui se publie dans Bâle-Campagne est continuellement rempli d'injures contre Louis-Philippe (qui pour eux est la France), injures telles qu'aucune presse parisienne ne voudrait en imprimer. On jugera, du reste, du bon goût qui préside à la rédaction de la feuille de Bâle-

Campagne, et aux habitudes de son gouvernement, par l'article suivant qui s'y trouvait il y a peu de temps : « L'huissier soussigné a l'honneur de prier messieurs les membres du grand conseil de lui faire connaître l'estaminet où ils se tiennent d'habitude, afin qu'il puisse les trouver et les réunir, chose qui n'a pu encore avoir lieu. »

Notre première pensée, en arrivant à Bâle, fut de courir vers le Rhin. Chaque grande époque historique semble avoir eu un fleuve inséparablement lié à ses souvenirs. L'âge biblique a eu l'Euphrate, l'âge héroïque le Simoïs, Rome le Tibre ; mais le Rhin se rattache à l'histoire moderne tout entière. Le Rhin, ce n'est pas seulement un nom comme le Tage, le Wolga, le Meschacébé ; le Rhin ! c'est *le fleuve*, c'est celui que les maîtres du monde ne nommaient jamais sans y joindre le titre de *superbe ;* c'est le Rubicon que les peuples ne passent qu'après avoir tiré l'épée et jeté le fourreau. L'Europe entière est venue boire à

cette onde belliqueuse, et, depuis Charlemagne jusqu'à Napoléon, tous les grands hommes de guerre y ont mis leurs coursiers à la nage. Du reste, il faut le dire, le Rhin est digne de son nom et de ses souvenirs. Ce n'est point du tout *un vieillard à barbe limoneuse*, couché au milieu des roseaux, et le coude appuyé sur un vase étrusque, tel que nous l'ont représenté les poëtes et les sculpteurs du grand siècle, c'est un vrai fleuve, grand, majestueux, rapide, et de ce beau vert d'océan pour lequel les anciens avaient inventé un mot. Quant à sa voix, elle est puissante sans doute, mais quelle voix de la nature peut émouvoir quand on connaît celle de la mer? Qu'est-ce que ce murmure monotone lorsqu'on a écouté les mille accents des flots sur la grève, tous ces tonnerres, tous ces éclats, tous ces sanglots du flux et du reflux au pied des promontoires? Puis la voix des fleuves est une langue qu'il faut apprendre, et l'étranger ne la sait pas. Celui-là seul qui l'a entendue dès son enfance, et qui,

pendant ses heures rêveuses, est venu se coucher dans les grandes herbes de la rive, interrogeant tous les murmures et toutes les brises, celui-là seul peut la connaître et raconter le mystérieux entretien des génies de l'air et des génies de l'eau.

On donne le nom de Petit-Bâle à la partie de la ville bâtie au delà du pont, sur le rivage allemand. Des rivalités survenues autrefois entre les habitants du Petit-Bâle et ceux du Grand-Bâle occasionnèrent une guerre de quolibets qui fut sur le point de dégénérer en guerre civile. On voit encore, comme souvenir de cette querelle, sur la tour qui forme l'entrée du pont, une tête grotesque adaptée à l'horloge, et qui tire la langue à la rive opposée. Pour se venger d'une pareille insulte, les habitants du Petit-Bâle élevèrent, dit-on, de leur côté, un poteau surmonté d'une statue insolente qui affectait de tourner le dos à la rive ennemie avec le geste le plus effronté. Ce monument curieux de l'épigramme populaire a malheureusement disparu.

Une anecdote peu connue, quoique relative à notre histoire, se rattache au pont de Bâle. Vers le milieu de septembre 1681, M. de Louvois fit appeler M. Hérard de Chamilly, fils du général de ce nom, et avec cette brusquerie que l'habile ministre avait adoptée en guise de franchise :

— Monsieur, dit-il, je sais que vous devez vous marier ce soir secrètement, et contre l'avis de votre oncle, avec une demoiselle sans fortune. J'aurais pu vous envoyer à la Bastille pour avoir voulu tromper votre tuteur; mais j'ai pensé qu'il valait mieux vous fournir les moyens de mériter votre pardon. Vous allez partir, de suite, dans une voiture fermée; vous ne regarderez rien, vous ne parlerez à personne. Seulement, quand la voiture s'arrêtera, vous ouvrirez cette dépêche. Voici un costume de paysan syndgoyen dont vous allez vous revêtir. Je vous donne cinq minutes ; adieu.

Trois jours après, la mystérieuse chaise de poste

s'arrêtait aux portes de Bâle, et Chamilly ouvrait ses dépêches. Elles ne contenaient que trois lignes :

« Tenez-vous sur le pont du Rhin, depuis neuf heures du matin jusqu'à trois heures de l'après-midi; prenez note exacte et détaillée de tout ce que vous verrez, et revenez sur-le-champ. »

Le jeune homme se conforme à ces bizarres instructions. L'heure venue, il remonte en voiture et arrive à Paris le surlendemain, au milieu de la nuit. On fait prévenir le ministre qui accourt.

— Eh bien ! monsieur, qu'avez-vous vu ?

— Voici une note, Excellence; mais je crains fort qu'il n'y ait rien de digne de votre attention.

— Voyons toujours.

— En vérité, je ne sais si j'oserai... Ce sont des remarques si puériles.

— Lisez, lisez, monsieur.

Chamilly, honteux de l'insignifiance de son procès-verbal, commença en rougissant :

— Neuf heures du matin : je vois sur le pont un âne borgne conduit par un enfant ; un gros Allemand qui s'appuie sur la balustrade et crache dans le Rhin; un valet de la ville de Bâle avec son costume mi-parti; un vieux paysan en veste jaune, qui s'arrête devant le parapet et frappe trois coups avec son bâton.

— Un paysan en veste jaune! s'écrie M. de Louvois, c'est assez; il faut que le roi le sache, il faut que je fasse éveiller le roi; et il sort précipitamment.

— Il est clair que le ministre est fou ou se moque de moi, pensa Chamilly. Un quart d'heure après, Louvois rentre la figure rayonnante, et donnant à sa voix de sergent instructeur un accent presque aimable :

— Vous avez rendu un immense service au roi, monsieur ; le roi vous donne un régiment et signera votre contrat.

Ce fut seulement huit jours après que le mot de cette énigme fut connu de Chamilly. On appri que Strasbourg, investi par l'armée française, venait de se

rendre et était réuni au royaume. Les trois coups frappés sur le parapet annonçaient le succès d'une négociation secrète entamée entre le ministre de Louis XIV et les magistrats de Strasbourg.

II

LA CATHÉDRALE. — LA SALLE DU CONCILE.

Du Rhin, nous nous dirigeâmes vers l'église Saint-Maurice, que décorent quelques sculptures plus bizarres que curieuses. Nous y remarquâmes un saint George plongeant sa lance dans la gorge d'un dragon, qui ouvre la bouche avec tant de complaisance, qu'il semble se faire arracher une dent. Nous vîmes aussi, au-dessus du porche principal, une copie ridicule et incomplète de ce beau poëme des vierges sages

et des vierges folles que nous avions admiré à Strasbourg. L'église Saint-Maurice, qui est livrée au culte protestant, et par conséquent sans ornements, renferme quelques boiseries habilement ouvrées, une chaire d'un travail délicat et le tombeau d'Érasme. Mais ce qui mérite surtout d'être vu, c'est la salle où se tint le fameux concile ouvert à Bâle le 14 décembre 1431, et qui y siégea jusqu'au mois de mai 1447.

Tout le monde sait dans quelles circonstances ce concile s'assembla. Son but principal était de rétablir la paix et l'unité dans la chrétienté. Les cendres du bûcher de Jean Hus, dispersées dans la Bohême et la Hongrie, y avaient fait germer les schismes de toute part. Les scandales de la cour de Rome et le trafic des choses saintes, entrepris en grand par les papes, dont les légats étaient devenus de véritables commis-voyageurs pour la vente des agnats, avaient singulièrement favorisé la hardiesse des novateurs. Le pape Eugène IV, qui occupait alors la chaire apostolique,

était moins propre que tout autre à tirer l'Église de cette situation périlleuse. Il eût fallu, pour tenir d'une main ferme les clefs de saint Pierre, ou un grand caractère ou une grande sainteté, et Eugène ne possédait ni l'un ni l'autre. C'était une de ces natures élastiques et désarticulées qui n'ont pas d'attitude propre et qui fléchissent en tout sens, se dérobant au poids du fardeau en pliant dessous; une de ces âmes changeantes qui flottent toujours à fleur des événements, et diminuent ou augmentent, selon l'occasion, leur lest de vertu. Qu'attendre d'ailleurs d'un homme dont les ambitieuses tergiversations et les lâchetés calculées remettaient sans cesse en question ce qui avait été décidé la veille, et dont Platine a dit ingénument dans un éloge flétrissant : *qu'il était constant à garder ses promesses, à moins qu'il n'y eût plus d'inconvénients à tenir sa parole qu'à la rétracter.*

Le concile de Bâle se posa comme intermédiaire

entre les hérétiques et le pape; mais il se montra plus hostile peut-être à ce dernier qu'aux autres, et plus jaloux de réprimer les envahissements du saint-siége au détriment des libertés de l'Église, que de défendre contre les schismatiques la pureté de la foi. Du reste, cette opposition ecclésiastique à l'omnipotence papale était l'avant-coureur de la grande insurrection protestante; les esprits mûrissaient pour la réforme, et les jours du grand Luther n'étaient pas loin.

L'acte le plus important du concile de Bâle fut l'essai de réconciliation entre l'Église orthodoxe et les Bohémiens hussites, calixtains et thaborites. Ce fut un curieux et grand spectacle pour la ville entière que celui de ces trois cents députés de Bohême arrivant à Bâle pour défendre leurs fameuses propositions. « Tout le peuple, dit Æneas Sylvius, se répandit dans la cité et hors la cité, pour les voir entrer. Il se trouvait même dans la foule plusieurs membres du concile, attirés par la réputation d'une nation si belli-

queuse. Hommes, femmes, enfants, gens de tout âge et de toute condition, étaient dans les places publiques, ou aux portes, ou aux fenêtres, ou même sur les toits pour les attendre. On se montrait au doigt celui-ci, puis celui-là. On était émerveillé de voir des habits étrangers, des visages inconnus et menaçants ; car c'étaient des hommes noirs, tannés par la bise et le soleil, et nourris à la fumée des camps. Ils avaient l'aspect terrible, des yeux d'aigle, des cheveux hérissés, une barbe épaisse, des corps d'une hauteur prodigieuse, des membres tout velus et la peau si dure, qu'elle aurait résisté au fer comme une cuirasse. » A leur tête était Procope, auquel on avait donné le sobriquet de *Raze*, parce qu'un oncle l'avait fait ordonner prêtre autrefois; mais, depuis longtemps, sa tonsure avait disparu sous le casque de guerre. Les spectateurs se montraient l'un à l'autre cet homme au nez recourbé comme un oiseau de proie, aux yeux ronds, à la moustache de tigre, et

l'on se disait : « C'est celui-là qui tant de fois a mis en fuite les armées des fidèles, qui a renversé des villes, qui a massacré tant de milliers d'hommes, chef aussi redoutable aux siens qu'aux ennemis eux-mêmes. »

Les quatre propositions des Bohémiens (la communion sous les deux espèces, la libre prédication de la parole de Dieu, la défense aux prêtres de posséder des biens séculiers et la punition publique des péchés mortels) furent soumises à la discussion devant le concile et donnèrent occasion à de longs discours qui laissèrent chacun dans son opinion, comme il arrive toujours. En outre, des discussions partielles avaient lieu dans l'intervalle de ces plaidoiries préparées pour ou contre chaque proposition, et elles aigrissaient de plus en plus les esprits. Partout où se rencontraient les Bohémiens et les membres du concile, la querelle se renouvelait.

— N'avez-vous pas osé prétendre, disait un jour le

légat, que l'institution des ordres mendiants était une invention du diable?

— Cela est vrai, répondait Procope; car si les patriarches, Moïse, les prophètes, Jésus-Christ, ni les apôtres, n'ont institué les mendiants, il est évident que c'est une invention du démon.

— Hérétiques, s'écriait Jean de Raguze, Bohémien lui-même, mais resté catholique, vos quatre propositions ne contiennent pas toutes vos damnables croyances. Ne dites-vous pas, avec Jean Wiclef, que vous appelez le docteur évangélique, bien qu'il brûle en enfer, que la substance du pain et du vin demeure après la consécration? et ne voyez-vous pas, malheureux! que c'est là une inspiration du démon? *Nier la présence réelle de Jésus-Christ, c'est ôter l'amande et ne laisser que la coquille.*

Puis venait la question capitale, la communion sous les deux espèces, véritable nœud gordien que l'épée apostolique avait en vain essayé de trancher.

— S'il est des hérétiques ici, vous êtes ces hérétiques, s'écriait à son tour Rokizane, évêque des thaborites; car le Seigneur a dit à saint Jean : *Si vous ne mangez la chair du Fils de l'Homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous.* Jésus-Christ aussi a dit lui-même en instituant ce sacrement : *Buvez-en tous* (saint Mathieu, ch. XXVI, 26, 28); et saint Paul, dans sa première épître aux Corinthiens, dit : *Buvez* aussi bien que *mangez.* La Grèce qui a reçu la tradition de plus près que nous, qui est la mère et la source des vraies doctrines, l'entend ainsi et communie sous les deux espèces. C'est donc hérésie au saint-siége de défendre au peuple le calice sans lequel on ne peut obtenir la vie éternelle, comme l'affirme Jésus-Christ, et vous fermez volontairement le paradis aux fidèles.

A cela Æneas Sylvius répondait :

— Saint Paul a dit que la lettre tue et que l'esprit vivifie. Vous vous arrêtez à la surface des mots. Dans

le passage de saint Jean, que vous citez, il ne s'agit pas de boire sacramentellement, mais de boire spirituellement. Jésus-Christ lui-même avertit ses disciples qu'il leur parle d'une manducation spirituelle quand il dit : *Je suis le pain de vie; qui vient à moi n'aura jamais faim, et qui croit en moi n'aura jamais soif.* Quiconque a une foi pure et fait des œuvres dignes de la foi mange la chair et boit le sang de Jésus-Christ. Quant à ce que dit saint Paul, cela s'adresse aux prêtres seulement. D'ailleurs, réfléchissez-y; vous devez vous soumettre à la décision des chefs apostoliques qui sont éclairés par le Saint-Esprit et ne peuvent errer.

— Même quand ils nomment Agnès pour pape[1] ?

— Ce fut là une erreur matérielle.

— Et comment se fait-il que les papes cassent une loi portée par leur prédécesseurs, s'ils sont infail-

[1] La papesse Jeanne s'appelait aussi Agnès.

libles? La loi est bonne ou elle est mauvaise; si elle est bonne, ils se trompent en la cassant; si elle est mauvaise, leurs prédécesseurs se sont trompés.

— Ce qui est utile aujourd'hui peut ne pas l'être demain. Vous le voyez, du reste, l'Église entière est contre vous. Si Jésus-Christ avait ordonné aux laïques de prendre le calice, cela aurait-il été seulement révélé aux Bohémiens et après tant de siècles? Or, vous le savez, aucune école n'enseigne cette doctrine, aucune ville ne l'approuve. Ce serait, en vérité, une merveille si, avec vos grands repas, vos vins mêlés de bière et vos longs sommes, vous entendiez mieux l'Écriture que les autres avec leurs jeûnes et leurs veilles.

A ces mots, de grands cris s'élevaient parmi les Bohémiens.

— C'est bien à vous de parler de jeûnes et de veilles! s'écriait l'énorme Ulric en se frayant difficilement un passage jusqu'à Æneas Sylvius, et agitant devant lui

sa masse charnue et suante. Ne savons-nous pas que vous êtes tous esclaves de l'avarice, gens impatients, abîmés dans l'intempérance, ministres de toute sorte de crimes, prêtres du diable et précurseurs de l'antechrist; ne savons-nous pas que l'argent est votre ciel, et que vous avez votre ventre pour dieu?

— Vous avez un dieu en bon état, répondait Æneas Sylvius en posant doucement la main sur l'abdomen tremblant du fougueux *orphelin;* on voit que vous vous macérez fort par les jeûnes.

Des éclats de rire s'élevaient des deux parts, et l'on oubliait un instant la discussion; mais elle reprenait bientôt plus vive et plus amère. Étrange scène et plus étranges acteurs dont rien ne pourrait nous donner maintenant une idée si nous n'avions pas les *hustings* d'Irlande et les discours du grand agitateur!

La salle où se tint le concile de Bâle dépend, comme nous l'avons dit précédemment, de l'église Saint-Maurice. Sa grandeur est médiocre. Un banc de bois,

scellé dans le mur et recouvert d'un grossier coussin, en fait le tour. Deux clepsydres, qui servirent d'horloges aux prélats du concile, sont encore accrochés au mur près d'une copie de la fameuse danse macabre.

Je ne pus me défendre d'une certaine émotion en me trouvant dans cette salle qui avait retenti de tant de paroles solennelles, de tant d'anathèmes terribles, de tant d'arguties sanglantes. Je me représentais, assis sur ce banc circulaire, les prélats venus de tous les coins de l'Europe pour *passer la foi au creuset;* vieillards graves et chauves, dont les mains défaillantes tenaient un livre pour bouclier, une plume pour épée, et qui, avec ce livre et cette plume, brisaient les armées, ébranlaient les trônes et forçaient les portes des villes. Je les voyais tous avec leurs robes traînantes, leurs yeux penseurs, leurs attitudes humblement impérieuses. Ici, c'était Jean de Ségovie, savant hardi, venu d'Espagne, et qui étudiait déjà en secret le Koran qu'il devait un jour traduire; là,

Æneas Sylvius, encore caché dans la foule, et qui, à force de sourire à ses voisins et d'éviter les coudes de tout le monde, devait parvenir à la chaire de saint Pierre : plus loin, je voyais Louis Aleman, le grand cardinal d'Arles, tout pâle de vertu et d'austérité, homme de bronze, sur lequel ne prenaient ni la calomnie ni la menace, qui bravait du même œil une peste et un pape, et auquel on avait déjà donné le surnom d'*Hector du concile;* à côté de lui, se tenait le légat Julio-Cesarino, politique vulgaire, habile seulement à rompre des traités, et qui devait payer ses deux plus grandes trahisons, l'une de son honneur, l'autre de sa tête. Puis venait la foule moins célèbre : c'était Louis, patriarche d'Aquilée, destiné à mourir peu après la déposition d'Eugène IV, *avec la consolation d'apporter cette nouvelle dans l'autre monde;* c'était Gilles Charlier, esprit doux et humble de cœur, qui avait osé dire *que ce n'était pas avec les armes que l'on éclaircissait la vérité;* c'était le

fougueux Jean de Raguze, entassant toujours ses syllogismes sous forme de bûcher; Philibert-Auguste, évêque de Coutances, et le poétique Jean de Polemar, dont les paroles semblaient un écho de la harpe de David.

Le souvenir et le lieu faisaient revivre à mes yeux tous ces hommes célèbres; j'aurais presque pu marquer la place qu'ils avaient occupée sur ce banc. C'était entre ces murs, devant ces horloges de sable arrêtées depuis quatre cents ans, et à ce murmure majestueux et triste du Rhin, qu'ils avaient commencé à faire retentir le grand débat religieux qui devait transformer l'Europe en un champ de bataille. Quels souvenirs et quelles images !

Je fus arraché à mes méditations par mon guide, qui voulait tout me montrer en détail. La salle du concile de Bâle a eu le sort de tous les monuments historiques; ce Capitole temporaire du monde chrétien est devenu le garde-meuble du sacristain, qui,

pour en égayer la nudité, a tapissé les murs de caricatures de Charlet et de Grandville. Une douzaine de vieilles toiles enveloppées d'un nuage de poussière et accrochées dans un coin attirèrent pourtant mon attention. Je ne doutais pas que ce ne fussent les images des prélats les plus illustres du concile, et je cherchais déjà le moyen de les examiner de plus près, lorsque mon guide m'avertit que c'étaient les portraits de famille du bedeau.

De l'église à la bibliothèque il n'y a que quelques pas.

III

HOLBEIN. — ÉLOGE DE LA FOLIE. — LA DANSE MACABRE.

Il y aurait peu de chose à dire de la bibliothèque de Bâle sans la collection précieuse des tableaux

d'Holbein, que l'on y montre aux étrangers. Né à Bâle vers 1495, Jean Holbein fut, dans l'acception la plus large du mot, l'un des fondateurs de l'École allemande. Comme peintre et comme homme, il résume, en effet, dans sa personne les caractères principaux de cette École.

L'existence des grands artistes allemands aux xve et xvie siècles ne fut point ce qu'elle semble au premier aspect. Mêlée en apparence à celle des nobles, des rois, des empereurs, elle en demeura pourtant toujours distincte. Ils habitèrent les cours plutôt qu'ils n'y vécurent, et conservèrent leurs entraînements d'hommes du peuple en dépit de leur entourage. Vainement les banquets des princes les appelaient, vainement les échansons impériaux leur tendaient les hanaps d'or, une invincible pente les conduisait au cabaret. C'est au cabaret qu'ils transportèrent leurs chevalets et leurs pinceaux; c'est là seulement qu'ils se sentirent à l'aise, qu'ils furent eux-mêmes. Il faut

le dire, du reste, l'orgueil des protecteurs dut entretenir cette tendance un peu triviale. A cette époque, les artistes étaient pour les grands quelque chose de semblable à ces maîtresses de basse extraction qui nous plaisent, mais dont nous rougissons, et auxquelles, en tout cas, nous faisons payer durement notre capricieuse faiblesse. Quelle que fût l'indulgence des seigneurs, il arrivait une heure où la familiarité du génie, les traitant d'égal à égal, devenait trop blessante, et où il fallait recourir aux corrections pour ramener au respect ces manants illustres. Ainsi placés perpétuellement entre la faveur et le dédain, on conçoit que ceux-ci durent se plaire médiocrement dans les palais et aspirer vivement à l'égalité de la taverne. Quant au foyer domestique, où ils auraient pu trouver un refuge contre les mépris des puissants, rien ne les y attirait. Leurs femmes, prises dans le peuple, d'où ils n'étaient eux-mêmes sortis que par le génie, n'étaient que des servantes sans gages avec lesquelles ils ne

pouvaient rien échanger de leur intelligence ni de leur âme. Restait donc la vie extérieure, mouvante et déréglée, la seule qui pût convenir à des hommes moitié seigneurs moitié bourgeois, auxquels il était à la fois permis d'être, dans le vice, aussi hardis que des nobles et aussi bas que des vilains. C'est l'inconvénient de toutes les nouvelles classes qui se forment au milieu des sociétés, et qui n'y ont point encore leurs places reconnues, de rester en suspension entre les lois et la morale de toutes les conditions. Nées hors de l'ordre établi, jusqu'à ce qu'elles y soient entrées, elles ne reconnaissent pour règle que leur caprice. L'opinion publique, si puissante sur tous les membres de l'association humaine, ne peut atteindre des hommes qui n'en font point partie ; et démoralisés par leur isolement, ils en profitent pour se faire un monde excentrique plein de fantaisies licencieuses ou d'égoïstes folies. Ce fut là l'histoire des artistes pendant les xve et xvie siècles. N'ayant point encore

pris rang dans la société comme classe spéciale, ils échappèrent à tous les freins et vécurent au milieu de tous les désordres d'un individualisme ardent, mobile et insatiable.

Holbein se fit surtout remarquer à cet égard, et, comme nous l'avons déjà dit, il ne fut pas moins le chef de son école par ses mœurs que par son génie. La tradition conserve encore à Bâle le souvenir de ses débauches et de l'affreuse indigence dans laquelle il laissa sa famille. Ce fut sans doute au sortir d'une de ces longues orgies, dans lesquelles il s'oubliait avec l'imprimeur Amernach, que, trouvant sa femme les yeux rouges et ses enfants pâles de faim, il fut frappé de la beauté expressive de leurs visages et voulut les peindre. Ce groupe sublime se trouve aujourd'hui à la bibliothèque de Bâle, et présente un des tableaux les plus navrants qu'ait jamais tracés la main d'un peintre. La femme d'Holbein, vêtue de noir, est assise dans une immobilité méditative; ses yeux demi-fer-

més, dont les pleurs ont rongé les cils, regardent devant eux sans pensée et sans espoir. Elle tient sur ses genoux un enfant dont le visage est gonflé par les larmes, tandis que, plus bas, un petit garçon de six ans regarde vers la porte avec une expression indicible d'attente, de prière et de souffrance retenues. Comme pour compléter l'effet de cette composition, le portrait d'Holbein lui-même se trouve vis-à-vis et semble contempler le groupe désolé d'un air de joyeuse insouciance.

A voir le soin religieux avec lequel tous les détails de cette étude déchirante ont été rendus, on se demande avec terreur si Holbein n'a pas trouvé un plaisir féroce à la faire, et si l'enthousiasme de l'artiste n'a pas réjoui le mari des pleurs de sa femme, le père de la faim de ses enfants ! — Oui, Holbein, si cette page poignante n'est pas l'expression d'un remords, c'est l'action la plus lâche de votre vie ! Plus on y trouve de beauté, plus on sent que l'on vous méprise

et que l'on vous hait, car votre chef-d'œuvre est un crime.

La bibliothèque de Bâle possède aussi une *Passion* du même artiste, peinte sur bois dans les étroits compartiments d'un châssis doré. Les têtes de Juifs sont remarquables par leur vérité triviale, mais le Christ est ignoble. L'âme d'Holbein n'était point assez élevée pour deviner la céleste figure du Rédempteur. Cette beauté d'une mort dévouée, cette tête rayonnante d'amour sous sa couronne d'épines, ce corps conservant encore l'empreinte de l'âme immortelle qui vient de le quitter, il n'a rien compris de tout cela. Le Fils de Dieu, pour lui, c'est de la chair crucifiée et meurtrie. Cette grossièreté de conception se révèle surtout dans son *Christ au linceul.* Que l'on se figure un cadavre étendu sur un drap mortuaire dans une châsse vitrée : la barbe est hérissée et les cheveux sont roides de sang figé; les clous qui ont percé les mains y ont laissé une rouille fétide; les membres, maigres et

noueux, se sont glacés dans la dernière convulsion ; les veines sont vides, les muscles crispés, la peau flasque, blafarde et gluante. Le modèle de cette affreuse composition fut, dit-on, un juif supplicié au petit Bâle, et dont Holbein obtint le corps. Il copia exactement toutes les meurtrissures, étudia les plaies, fit sourdre les vers sous cette chair déjà pourrie, et quand son tableau lui parut assez fidèle pour que l'on crût sentir les émanations d'un cadavre, il s'imagina qu'il avait peint un Dieu au tombeau, et il écrivit, au dessous de ce corps fétide, le grand nom du Christ !

Parmi plusieurs portraits dus au même pinceau que la *Passion*, on remarque celui d'Érasme, dont la pose, quoique peu habituelle, semble choisie à dessein et appropriée au caractère du personnage. L'illustre pamphlétaire se montre de profil sur la toile comme il le fit toujours dans la vie. Il écrit les yeux baissés, laissant se dessiner sur un fond noir ce nez effilé et ces lèvres amincies dont Voltaire sembla hé-

riter plus tard. Le portrait d'Amernach, posé au-dessous de celui d'Érasme, rappelle le faire de Van-Dyck par ses tons puissants et mystérieux. Vis-à-vis se trouve une gracieuse tête de femme, monument de la vengeance d'Holbein. Une grande dame, aussi célèbre par sa beauté que par ses fructueuses galanteries, ayant voulu se faire peindre par lui, demanda à être représentée appuyée sur une table, et jouant innocemment avec des fleurs. L'artiste fit ce qu'elle désirait; mais, quand vint le moment de solder son œuvre, l'avaricieuse beauté se récria sur le prix et refusa de prendre le portrait. Holbein, blessé au vif, remporta sa toile sans rien dire. Arrivé chez lui, il remplaça les fleurs par des pièces d'or, écrivit au bas : *Laïs Corinthiaca*, et l'exposa à sa porte avec cette inscription : A VENDRE. La grande dame, honteuse et effrayée, fit porter chez le peintre la somme qu'elle lui avait refusée, en demandant le portrait; mais il n'était plus temps, un connaisseur l'avait déjà acheté.

Il ne faut point quitter la bibliothèque de Bâle sans voir le fameux exemplaire de l'*Éloge de la folie*, couvert, à la marge, de notes écrites par Érasme lui-même, et de charmants dessins à la plume par Holbein. Parmi ces derniers, on en remarque un qui est un vrai document historique sur le peintre. Il représente un homme assis, une bouteille au poing, et tenant sur ses genoux une prostituée. Au bas de ce portrait d'ivrogne libertin, Érasme a tracé, de son écriture minutée, spirituelle et nette comme celle d'une femme, le mot : *Holbein!*

Outre les peintures dont nous venons de parler, la ville de Bâle possède un grand nombre d'ouvrages moins célèbres, qui ne sont point cependant sans mérite. Nous avons surtout été frappé par un petit tableau de Grienwald, qui rappelle les danses macabres par sa composition. Une femme nue et la tête rejetée en arrière reçoit, sur la bouche, un baiser de la Mort, qui la tient renversée dans ses bras livides. On

ne lit aucune frayeur sur son visage pâmé ni dans ses yeux noyés d'ivresse. L'agonie vient confondue avec l'extase du plaisir, mais elle vient, et l'on sent que le baiser du squelette pompe la vie sur les lèvres de la jeune femme. Le haut du corps est encore inondé d'une moiteur voluptueuse, coloré et palpitant, tandis que les pieds ont perdu le mouvement et appartiennent déjà au cadavre. Il est clair que Grienwald a voulu reproduire ici cette vieille idée du plaisir conduisant à la mort; mais il se l'est appropriée par l'expression saisissante qu'il a su lui donner. Sur sa toile, la moralité abstraite n'a rien d'énigmatique ; ce n'est même plus un symbole ; la pensée est devenue chair, c'est quelque chose qui respire, qui existe, un fait que l'on peut toucher de la main, et que l'on comprend avec les yeux.

Puisque nous avons prononcé plus haut les mots de *danse macabre*, nous parlerons, en passant, de celle que l'on voyait autrefois à Bâle, et dont il ne

reste qu'une copie et deux têtes originales, conservées dans le vestibule de la bibliothèque. Il paraît résulter, des recherches qui ont été faites, que l'usage de peindre, sur les murs des cloîtres et des églises, une suite d'images de la Mort entraînant, en dansant, des personnages de toutes les conditions, existait avant le XIVe siècle. Selon les uns, l'idée de ces peintures fut suggérée par des mascarades ; selon d'autres, par la grande dépopulation qu'occasionnèrent les différentes pestes qui ravagèrent l'Europe. Quoi qu'il en soit, il n'est pas douteux que le désolant spectacle que présenta presque constamment le moyen âge dut être directement ou indirectement l'origine de ces danses, et il importe peu de savoir si l'on commença par la pantomime ou par la peinture. D'après Fabricius, ces représentations prirent le nom de *danse macabre*, du poëte Macaber, qui, le premier, traita ce sujet bizarre dans des vers allemands, traduits en latin par P. Desrey, de Troyes, en 1460. A l'époque

du concile de Bâle, et lorsque la peste désolait cette ville, les Pères du concile, voulant laisser un monument instructif de ces jours de deuil, firent peindre une *Danse des morts* sur le mur du cimetière de Saint-Jean, appartenant aux dominicains. Le nom du peintre qui l'exécuta n'a point été conservé; on sait seulement qu'en 1568, Jean-Hugues Klauber fut chargé de réparer cette fresque dont les couleurs commençaient à s'altérer. Cet artiste, trouvant trois places vides, ajouta trois tableaux à ceux qui existaient déjà. Dans le premier, il donna le portrait du réformateur Æcolompade, encore vivant, et qu'il montra prêchant sur le jugement dernier devant une assemblée de gens de toute condition; dans le second, qu'il plaça à la fin du branle funèbre, il se représenta lui-même recevant la visite de la Mort couronnée de lauriers; enfin, dans le troisième, il montra sa femme appelée à suivre son enfant, et descendant dans la tombe, un berceau vide entre les bras.

Ce fut aussi en 1568 que l'on joignit des vers allemands à la *danse macabre* de Bâle. Ces vers, dont l'audace frondeuse se ressent de la réforme, traduisent, du reste, fidèlement les poses et les gestes des personnages. Il est curieux de voir combien la pensée indépendante et républicaine perce dans tous les monuments élevés par les arts, au moyen âge. On sent que les artistes sortis du peuple impriment à leurs ouvrages le cachet de leur origine; c'est toujours l'égalité proclamée par le Christ, qu'ils font ressortir avec le plus de soin : on dirait qu'ils constatent l'idée en attendant son application. Dans la peinture, dans la poésie, dans la sculpture, la même préoccupation se reproduit sans cesse; elle déborde de tout côté; c'est une éternelle protestation du faible contre le fort, un cri impérissable en faveur des saintes lois de la liberté. Vous voyez cette grande pensée parler tous les langages, emprunter toutes les formes, les plus graves comme les plus bouffonnes,

les plus attendrissantes comme les plus satiriques. Rien n'est épargné dans les sanglantes épigrammes de l'art à cette époque. Au milieu de la *danse macabre* dont nous nous occupons, on voit la Mort s'approcher d'une abbesse, soulever un coin de ses vêtements, et montrer sa taille épaissie avec un geste dont la cynique ironie ne peut laisser aucun doute. Le poëte allemand a écrit au bas quatre vers dont voici la traduction :

Dites-nous, dame abbesse, honneur du monastère,
D'où vient cet embonpoint qui semble vous gêner?
Je ne veux rien imaginer!...
Mais pour jamais je vais vous en défaire.

Dans la même danse, la Mort s'offre aux yeux d'un cardinal avec le chapeau rouge, la sainte clochette et un serpent au lieu de cœur.

Du reste, les rapprochements burlesques, les idées

touchantes, les images tendres ou philosophiques abondent dans ce curieux poëme, qui résume, pour ainsi dire, toutes les témérités et toutes les naïves finesses du siècle. La Mort y prend toutes les physionomies, y affiche toutes les allures. Vous la voyez tantôt jouant de la mandoline et chantant sa funèbre romance à une duchesse, tantôt semant de l'or pour attirer un juif sur ses pas, tantôt passant près d'une dame qui se regarde, et lui montrant dans le miroir un hideux squelette au lieu de sa gracieuse image. Ailleurs, elle entraîne un aveugle près de sa fosse, et, là, lui dérobe son bâton et coupe la corde du chien qui le conduit; ou bien elle se glisse derrière un marchand qui pèse ses doublons et leur donne une tête de mort pour contre-poids. Toutes les conditions entrent ainsi successivement dans la danse fatale avec leurs attributs, leurs vices et leurs caractères. On ne saurait imaginer, sans l'avoir vu, combien le peintre a dépensé d'imagination pour varier

cette trame et donner à chaque scène de ce drame uniforme l'intérêt et l'imprévu de l'œuvre la plus variée. Quelque chose pourtant étonne devant cette étrange création. On s'explique avec peine comment le moyen âge, si croyant au dire de nos historiens actuels, si orthodoxe, si pénétré des sublimités du catholicisme, a pu représenter la Mort sous l'aspect hideux qu'elle revêt dans ces tableaux. De pareilles créations paraîtraient annoncer les terreurs d'une superstition grossière ou les hardiesses d'un philosophisme précoce, plutôt que cette foi, cette espérance, cette charité, triangle mystérieux sur lequel le vrai chrétien doit offrir son âme en holocauste à Dieu. « Il semble, dit l'auteur d'une notice allemande sur *la danse des morts* de Bâle, que les disciples d'une révélation qui ôte à la mort son aiguillon et au sépulcre sa victoire pouvaient réaliser, sous des attributs nobles et touchants, cette grande dispensation du Dieu des vivants, qui, terminant d'un coup l'épreuve

importante et décisive de sa créature, la fait passer subitement du lieu de son exil aux splendeurs de l'éternité. Un ange d'une figure sérieuse et pleine de compassion, tenant, d'une main, un flambeau éteint, et de l'autre un flambeau qu'il rallume dans le ciel, figurerait la mort avec plus de vérité pour un chrétien que ces affreux simulacres, qui, d'ailleurs, représentent un *cadavre* et non *la mort!* »

IV

LES BERNOUILLI. — LA BATAILLE DE SAINT-JACQUES.

En sortant de la bibliothèque, nous passâmes devant l'hôtel de ville, peint à fresque comme tous ceux de la Suisse, et dont les décorations, sans être d'un goût fort pur, ne manquent pas de caractère. Je remarquai, au haut du grand escalier, un tableau représentant une scène du jugement dernier. Les

damnés sont presque tous des moines, des nonnes ou des chevaliers. Sur le devant, on aperçoit le démon de la luxure, reconnaissable à sa tête de coq, à son corps de femme et à ses pieds de crapaud, qui entraîne un prêtre dans la géhenne.

On nous montra dans la cour la statue en bronze de Munatius-Plancus, que Bâle honore comme son fondateur. Ce Romain, dont on voit encore le tombeau entre Rome et Tivoli, n'établit point pourtant de colonie au lieu où se trouve la ville actuelle; mais il bâtit, à peu de distance, la ville d'*Augusta-Rauracorum* (aujourd'hui Basel-Augst), et cette fondation devint plus tard l'origine de Bâle.

Nous retournions à l'auberge lorsque le nom de Bernouilli, inscrit sur une boutique d'apothicaire, arrêta nos regards. Nous nous rappelâmes alors que nous étions, en effet, dans la patrie de ces hommes fameux qui, pendant plus d'un siècle, se transmirent la gloire par droit d'héritage, et qui partagèrent l'hon-

neur de toutes les découvertes qu'ils ne firent pas eux-mêmes.

On ne compte pas moins de sept Bernouilli illustres par leurs travaux scientifiques; mais trois surtout, Jacques Bernouilli, Jean Bernouilli, son frère, et Daniel Bernouilli, fils de Jean, ont laissé des monuments impérissables. Il faut dire aussi que rien ne leur manqua de ce qui ouvre la carrière aux grands génies. Jacques et Jean eurent à souffrir les persécutions de leurs parents, qui espéraient avoir pour fils des ministres ou des négociants, et qui s'indignèrent de n'avoir que deux grands hommes. Ce fut même en souvenir de ces premiers obstacles que Jacques Bernouilli prit pour devise le magnifique emblème de Phaéton conduisant le char du soleil avec ces mots : *Invito patre sidera verso.* Quant à Daniel, ses commencements furent encore plus pénibles. Son père ayant consenti à lui donner quelques leçons, il pénétra dans les études mathématiques avec

une intelligence qui semblait lui venir du cœur. Le désir de satisfaire son maître lui rendait tout facile ; mais, loin que celui-ci lui tînt compte de ses efforts, il se montrait plus sombre, plus brusque, plus mécontent, à mesure que l'élève approchait du but. Désespéré, et voulant à tout prix reconquérir une affection dont il avait besoin, Daniel s'empara secrètement d'un problème que son père avait essayé vainement, et sa volonté vertueuse faisant un miracle, il le résolut. Tout tremblant d'émotion et de joie, il vint porter son travail à son père ; mais à peine celui-ci y eut-il jeté les yeux qu'il pâlit ; il regarda longtemps les calculs de son fils et sortit sans rien dire. Depuis ce jour, il n'adressa à Daniel ni un mot tendre, ni un regard affectueux ; la science avait vaincu la nature, et Jean Bernouilli n'avait plus de fils, il n'avait qu'un rival. La chose n'apparut que trop clairement peu après. En 1734, l'Académie des sciences ayant proposé pour prix la théorie des inclinaisons des pla-

nètes, deux mémoires se trouvèrent d'un mérite égal : on décacheta les lettres closes qui contenaient les noms des auteurs, c'étaient Jean et Daniel Bernouilli. On déclara donc que le prix serait partagé entre le père et le fils. A cette nouvelle, Jean, furieux, fait venir Daniel, et lui montrant la lettre du secrétaire de l'Académie : — Monsieur, lui dit-il, vous m'avez manqué de respect en osant concourir avec moi ; vous êtes un ingrat, et tout est fini entre nous. Le jeune homme voulut en vain se défendre, il eut en vain recours aux supplications les plus tendres, la jalousie avait soudé les portes de ce cœur orgueilleux, et les prières n'y entraient plus.

Bâle est aussi la patrie d'Euler, ce Voltaire mathématicien qui toucha à tout, essaya tout, réussit en tout, et dont les travaux suffirent pour entretenir seuls, pendant quinze ans, le *Journal de l'Académie*, dont il était président. L'Université de Bâle, sur laquelle les découvertes d'Euler et celles des Ber-

nouilli jetèrent, pendant longtemps, un si grand éclat, n'a point su conserver le glorieux héritage qui lui avait été laissé, et sa réputation semble décroître chaque jour. Le seul de ses professeurs dont le nom ait, jusqu'à présent, pénétré en France, est le pasteur Vinet, qui, à son corps défendant et malgré les réserves d'une modestie poussée à l'excès, s'est fait un nom dans l'Église protestante et occupe, sans contredit, le premier rang parmi les écrivains de la Suisse française. On doit à M. Vinet une Chrestomathie en trois volumes pleine de critiques ingénieuses ou profondes, un ouvrage sur la liberté des cultes, couronné à Paris, et un volume de sermons dans lesquels l'élégance onctueuse de Fénelon se mêle heureusement à l'analyse tendre, fine et précise de Massillon. Le caractère du talent de M. Vinet est la pureté, non pas cette pureté fade et pâle qui ne paraît sans tache que parce qu'elle manque de couleur, mais la pureté de Racine, vive, colorée, transparente

comme le ciel; cette pureté qui, dégageant la pensée de toute son écume, la pose devant l'esprit, vivante, délicate et achevée.

Les campagnes qui environnent Bâle sont belles, mais n'ont point de caractère particulier. Ce sont des paysages agrestes qui rappellent les vertes vallées de l'autre côté du Rhin, au pied de la Forêt-Noire. Cependant il est une plaine que l'étranger ne peut s'abstenir de visiter, non pour le site, mais pour les souvenirs historiques; c'est la plaine de Saint-Jacques, où quinze cents Suisses attaquèrent, le 26 août 1444, les trente mille Armagnacs commandés par le dauphin, depuis Louis XI. Ils rencontrèrent d'abord, près du village de Prattelen, quatre mille ennemis qu'ils repoussèrent de la plaine dans les fortifications de Moutteng, des fortifications dans la vallée, et de la vallée dans la Birs où ils les noyèrent. Les Bâlois, qui avaient vu le combat du haut de leurs tours, sortirent de la ville au nombre de trois mille, et vinrent

au devant des confédérés, les conjurant d'entrer dans leurs murs pour prendre du repos. — Nous nous reposerons de l'autre côté, dirent-ils ; à la mort les braves ! — Et encore tout couverts de la sueur du premier combat, ils se jettent dans la Birs, la traversent à la nage sous le feu de l'ennemi, et abordent au milieu des vingt-six mille hommes qui les attendent. « Ils pénétrèrent, dit Zschokke, dans ces hordes innombrables semblables à des anges exterminateurs. » Séparés bientôt, ils continuèrent à lutter avec le même courage. Cinq cents étaient dans la plaine, les autres derrière un mur du jardin de l'hôpital Saint-Jacques. Ceux de la plaine se battirent jusqu'à ce qu'ils fussent tous tombés ; ceux qui étaient derrière le mur repoussèrent trois assauts et firent deux sorties. On mit le feu à la chapelle, puis à l'hôpital : resserrés entre une mer d'ennemis et une mer de feu, ils continuèrent à se battre sans vouloir recevoir merci. Enfin le mur croula, et quand la poussière et

la fumée se furent dissipées, on put voir tous les Suisses morts à leur poste, et aussi serrés sur la terre qu'ils l'avaient été pendant le combat.

Celui-ci avait duré dix heures ! Lorsqu'il eut cessé, et que les chefs purent relever leurs visières, ils parcoururent, au petit pas de leurs coursiers haletants, le champ de bataille si longtemps disputé. Tous étaient silencieux et mornes, car tous voyaient ce que la victoire avait coûté. Un seul ne semblait point partager la consternation générale : c'était le chevalier Bourkard Munch, seigneur d'Auenstein et de Landskron. Ivre d'une joie haineuse, il lançait son cheval sur les cadavres suisses étendus çà et là, et le faisant piétiner dans leur sang, il s'écriait avec délire : « Je me baigne dans les roses ! je me baigne dans les roses ! » Alors le capitaine Arnold Schilk d'Uri, se relevant du milieu des morts : — Sens encore cette rose, lui cria-t-il, et il lui lança au front une pierre sanglante dont il l'abattit.

Cependant le dauphin faisait le tour de la plaine, épouvanté du spectacle qu'il avait sous les yeux. En voyant la terre couverte de cadavres aussi loin qu'il pouvait regarder, et quatre Armagnacs sans vie près de chaque Suisse mort, il joignit involontairement les mains et s'écria : — Vierge Marie ! si quelques centaines nous ont fait ainsi nager dans notre sang, que ne feraient pas des milliers ?

Peu de jours après, il signa la paix avec les confédérés et ramena ses troupes en France.

Un monument gothique élevé à la mémoire de ceux qui sont morts en défendant le sol de la patrie s'élève, de nos jours, sur la butte Saint-Jacques, et le vin qui se récolte aux environs s'appelle encore *sang-suisse*. Ah ! je l'avouerai, en passant devant ce clocheton funèbre, je me suis senti saisi d'un respect muet. J'avais, en effet, sous les yeux les Thermopyles d'une autre Grèce. Ceux qui dormaient sous mes pieds n'avaient pas seulement sauvé par leur mort

l'indépendance de leur patrie, ils avaient donné au monde un exemple qui devait être imité. Si les ennemis qu'ils combattirent étaient nos aïeux par le sang, ils furent, eux, nos frères par la pensée, car ils moururent pour la cause que nous défendons depuis un demi-siècle. Pâtres glorieux ! votre sacrifice ne profita pas seulement à la Suisse, mais à nous tous ! Le sang qui coule pour une grande idée, en quelque lieu que ce soit, est comme celui du Christ ; il arrose et féconde toute la terre. Ce fut le principe populaire, le droit de se faire libre et d'être chez soi que les Suisses défendirent à Saint-Jacques : les Suisses moururent, mais le principe vainquit. Les peuples apprirent ainsi que la volonté pouvait tenir lieu de tout le reste ; que l'important n'était ni de vivre ni même de vaincre, mais de combattre tandis qu'on était debout, de combattre blessé, de combattre encore à terre, afin de conquérir son droit, même en succombant. Ils apprirent surtout quelle était la force de la concorde et

du dévouement, ces deux bases de toute liberté. De telles leçons ne sauraient être trop souvent rappelées à ceux qui les reçurent et à ceux qui les donnèrent. « Les liens de la servitude des Suisses, dit Henri » Zschokke, ne furent rompus ni par la flèche de » Guillaume Tell, ni par l'épée d'Adam de Camo- » gask ; ni la bataille de Saint-Jacques, ni le combat » de la Malserhaide ne conquirent l'indépendance des » confédérés. Les hommes assemblés dans la prairie » du Grutli et sous l'érable de Trouns donnèrent seu- » lement le mot d'ordre pour le combat sacré ; mais » nous le continuons encore, mais vous, nos neveux, » vous le continuerez sur nos tombeaux. Veillez donc, » de peur que vous ne tombiez dans la tentation ; » confiez-vous en Dieu ! et n'oubliez jamais la devise » sacrée : *Tous pour chacun, chacun pour tous.* »

FIN.

TABLE

	Pages.
Le Précepteur d'un roi	1
L'Aveugle d'Armagh	23
Le Paysan de Caregliano	33
Les deux Écoliers de Westminster	61
La Lourde Croix	73
Les Ancres de miséricorde	89
La Pierre bornale	119
Le Chirurgien de Saint-Martin	131
Les Bergers d'Écosse	145
Mulhouse	189
Bâle	221

Paris. — Imprimerie A. Wittersheim, 8, rue Montmorency.

COLLECTION MICHEL LÉVY
— 1 franc le volume —
1 franc 25 centimes à l'étranger

ÉMILE SOUVESTRE

— ŒUVRES COMPLÈTES —

EN FAMILLE

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1859

COLLECTION MICHEL LÉVY

Volumes parus et à paraître. — Format grand in-18, à 1 franc.

vol.

A. DE LAMARTINE.
Les Confidences. . 1
Nouv. Confidences. 1
Jocelyn. Louverture. . 1

THÉOPH. GAUTIER
Beaux-arts en Europe 2
Constantinople. . . 1
L'Art moderne. . . 1
Les Grotesques. . . 1

GEORGE SAND
Hist. de ma Vie. . 10
Mauprat. 1
Valentine. 1
Indiana. 1
Jeanne. 1
La Mare au Diable. . 1
La petite Fadette. . 1
François le Champi. 1
Teverino. 1
Consuelo. 3
Comt. de Rudolstadt 2
André. 1
Horace. 1
Jacques. 1
Lettres d'un voyag. 1
Lélia. 2
Lucrezia Floriani. . 1
Peche de M. Antoine 2
Le Piccinino. . . . 2
Meunier d'Angibault. 1
Simon. 1
La dern. Aldini . . 1
Secretaire intime. . 1

GÉRARD DE NERVAL
La Bohême galante. 1
Le Marq. de Fayolle. 1
Les Filles du Feu. . 1

EUGÈNE SCRIBE
Théâtre (ouv. comp.) 20
Comédies. . . . 3
Opéras 2
Opéras comiques.. 5
Comédies-Vaudv.. 10
Nouvelles. 1
Historiettes et Prov. 1
Piquillo Alliaga. . . 3

HENRY MURGER
Dern. Rendez-vous. 1
Le Pays Latin. . . 1
Scènes de Campagne 1
Les Buveurs d'Eau. 1
Vacances de Camille. 1

CUVILLIER-FLEURY
Voyag. et Voyageurs. 1

ALPHONSE KARR
Les Femmes. . . . 1
Encore les Femmes. 1
Agathe et Cécile. . 1
Pr. hors de mon Jard. 1
Sous les Tilleuls. . 1
Voy. aut. de mon jard. 1
Poignée de Vérités.. 1
Pénélope normande. 1
Trois cents pages . 1
Soirées de St-Adresse 1

Mme B. STOWE
Traduct. E. Forcade.
Souvenirs heureux. . 3

CH. NODIER (Trad.)
Vicaire de Vakefield. 1

vol.

LOUIS REYBAUD
Jérôme Paturot . . 1
Paturot-République. 1
Dern. des Commis-Voyageurs. . . . 1
Le Coq du Clocher. 1
L'Indust. en Europe 1
Ce qu'on voit dans une rue. 1

FRÉDÉRIC SOULIÉ.
Mémoires du Diable. 2
Les Deux Cadavres. 1
Confession Générale. 2
Les Quatre Sœurs . 1
Au jour le jour . . 1
Marguerite. — Le Maître d'École. . 1
Le Bananier. — Eulalie Pontois. . . 1
Huit jours au Château 1
Si jeunesse savait . 2
Le port de Créteil. . 1
Le conseiller d'Etat. 1
Le Magnétiseur. . . 1
Un malheur complet 1
La Lionne. 1
Les Drames inconnus 4
La rue de Provence N° 3 . . 1

Mme É. DE GIRARDIN
Marguerite. . . . 1
Nouvelles. 1
Vicomte de Launay. 4
Marq. de Pontanges. 1
Poésies complètes. . 1
Cont. d'une v. Fille. 1

ÉMILE AUGIER
Poésies complètes. . 1

F. PONSARD
Etudes Antiques. . 1

PAUL MEURICE
Scènes du Foyer. . 1
Les Tyrans de Village 1

CH. DE BERNARD
Le Nœud gordien. . 1
Gerfaut. 1
Un homme sérieux. . 1
Les Ailes d'Icare . 1
Gentilhom. campagn. 2
Un Beau-Père. . . 2
Le Paravent . . . 1
L'Ecueil. 1

HOFFMANN
Trad. Champfleury.
Contes posthumes. . 1

OSCAR DE VALLÉE
Les Manteaux d'arg. 1

ALEX. DUMAS FILS
Aventures de femmes. 1
La Vie à vingt ans 1
Antonine. 1
Dame aux Camélias. 1
La Boîte d'Argent. . 1

LOUIS BOUILHET
Melænis. 1

JULES LECOMTE
Poignard de Cristal.. 1

X. MARMIER
Au bord de la Newa 1
Les Drames intimes. 1

vol.

J. AUTRAN
Milianah. 1

FRANCIS WEY
Les Anglais chez eux 1

PAUL DE MUSSET
La Bavolette. . . . 1
Puylaurens. . . . 1

CÉL. DE CHABRILLAN
Les Voleurs d'Or. . 1
La Sapho 1

EDMOND TEXIER
Amour et finance. . 1

ACHIM D'ARNIM
Trad T. Gautier fils.
Contes bizarres. . . 1

ARSÈNE HOUSSAYE
Femmes et elles sont 1
L'amour comme il est 1

GÉNÉRAL DAUMAS
Le grand Désert . 1
Chevaux du Sahara. 1

H. BLAZE DE BURY
Musiciens contemp. . 1

OCTAVE DIDIER
Madame Georges. . 1

FÉLIX MORNAND
La Vie arabe. . . 1
Bernerette. . . . 1

ADOLPHE ADAM
Souv. d'un Musicien. 1

J. DE LA MADELÈNE
Les Ames en peine. 1

ÉMILE SOUVESTRE
Philos. sous les toits 1
Conf. d'un Ouvrier. 1
Au coin du Feu. . 1
Scèn. de la Vie intim. 1
Chroniq. de la Mer. 1
Dans la Prairie. . . 1
Les Clairières. . . 1
Sc. de la Chouannerie 1
Les derniers Paysans 1
Souv. d'un Vieillard. 1
Soirées de Meudon.. 1
Sc. et réc. des Alpes. 1
L'Echelle de Femm. 1
La Goutte d'eau. . 1
Sous les Filets . . 1
Le Foyer Breton. . 2
Contes et Nouvelles. 1
Les derniers Bretons 2

LÉON GOZLAN
Châteaux de France 2
Notaire de Chantilly 1
Polydore Marasquin 1
Nuits du Port-Lucinaise 1
Le Médecin du Pecq 1
Hist. de 130 femmes. 1
La famille Lambert. 1
La dern. Sœur Grise. 1

THÉOPH. LAVALLÉE
Histoire de Paris. . 2

FÉLIX MAYNARD
Journal d'une dame Anglaise. — De Delhi à Cawnpore. 1

A. DE BRÉHAT
Scènes de la Vie Contemporaine. . 1

vol.

EDGAR POE
Trad. Ch. Baudelaire.
Histoires extraordin. 1
Nouv. Hist. extraord. 1
Aventures d'Arthur Gordon Pym. . . 1

CHARLES DICKENS
Traduction A. Pichot.
Neveu de ma Tante. . 2
Contes de Noël . . 1

A. VACQUERIE
Profils et Grimaces. 1

A. DE PONTMARTIN
Contes et Nouvelles. 1
Mém. d'un Notaire 1
La fin du Procès. . 1
Contes d'un Planteur de choux. . . . 1
Pourquoi je reste à la Campagne. . . 1

HENRI CONSCIENCE
Trad. Léon Wocquier.
Scènes de la Vie flam. 2
Le Lion du Village 1
Les Heures du soir. 1
Les Veillées flamand. 1
Le Démon de l'Argent 1
La Mère Job. . . 1
L'Orpheline. . . . 1
Guerre des Paysans. 1

PAUL DE MOLÈNES.
Mém. d'un gentilh. du siècle dernier. 1

DE STENDHAL
(H. Beyle.)
De l'Amour. . . . 1
Le Rouge et le Noir. 1
La Chartr. de Parme. 1

MAX. RADIGUET
Souv. de l'Amer. esp. 1

PAUL FÉVAL
Le Tueur de Tigres. 1
Les dernières Fées. 1

MÉRY
Les Nuits anglaises. 1
Une Hist. de Famille. 1
André Chénier. . . 1
Salons et Sout. de Paris 1
Les Nuits italiennes. 1

GUST. FLAUBERT
Madame Bovary. . . 2

CHAMPFLEURY
Les Excentriques. . 1
Avent. de Mlle Mariette 1
Le Réalisme. . . . 1
Premiers Beaux Jours. 1
Les Souffrances du professeur Delteil. . 1

XAVIER AUBRYET
La Femme de 25 ans. 1

VICTOR DE LAPRADE
Poèmes 1

H. B. REVOIL (Trad.)
Harems du N.-Monde. 1

ROGER DE BEAUVOIR
Chev. de St-Georges. 1
Avent. et Courtisanes 1
Histoires cavalières. 1

GUSTAVE D'ALAUX
Soulouq. et son Emp. 1

vol.

F. VICTOR HUGO
(Traducteur.)
Sonn. de Shakspeare.

AMÉDÉE PICHOT
Les Poètes amoureux

ÉMILE CARREY
Huit jours sous l'Equateur. . . . .
Métis de la Savane.
Les Révoltés du Para
Récits de Kabylie. .

CHARLES BARBARA
Histoir. émouvantes.

E. FROMENTIN
Un Ete dans le Sahara

XAVIER EYMA
Les Peaux-Noires. .

LA COMTESSE DA
Les Bals masqués. .
Le Jeu de la Reine.
La Chaîne d'Or. .

MAX BUCHON
En Province. . . .

HILDEBRAND
Trad. Léon Wocquier.
Scè. de la Vie holland.

AMÉDÉE ACHARD
Parisiennes et Provinciales. . . .
Brunes et Blondes.
Les dern. Marquises
Les Femmes honnête

A. DE BERNARD
Le Portrait de la Marquise. . . . .

CH. DE LA ROUNA
Comédie de l'Amour

MAX VALREY
Marthe de Montbrun

A. DE MUSSET
GEORGE SAN
DE BALZAC etc
Le Tiroir du Diable
Paris et les Parisien
Parisiennes à Pari

ALBÉRIC SECON
A qui obtient l'Amou

Mme BERTON
(Née Samson.)
Le Bonheur impossi

NADAR
Quand j'et. Etudian

ÉMILIE CARLE
Trad. M. Souvest
Deux Jeunes Femm

LOUIS ULBACH
Les Secrets du Diable

VALOIS DE FORVI
Le Lang de Pazav

F. HUGONNET
Souvenirs d'un Ch de Bureau Arab

JULES SANDEA
Sacs et Parchemins

LOUIS DE CARI
Drame s. la Terre

PARIS.— TYP. MORRIS ET COMP., RUE AMELOT, 64.

792

Deacidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: Feb. 2008

PreservationTechnologies
A WORLD LEADER IN COLLECTIONS PRESERVATION
111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111

THE LIBRARY OF CONGRESS

LIBRARY OF CONGRESS
0 020 614 902 4